Fine Binding

3 9007 0321 6252 1

DATE DUE

12
4/010212

SHELLEY

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

SHELLEY

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

Traduction F. RABBE

II

Les Cenci. — Prométhée délivré.
La Magicienne de l'Atlas. — Epipsychidion. — Adonais.
Hellas.

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
18, RUE DROUOT, 18

1887
Tous droits réservés

FR
5404
F5
N2
t.2

JUGEMENTS

DE LA CRITIQUE SUR SHELLEY ET SON TRADUCTEUR FRANÇAIS

« Si nous introduisions Shelley auprès de nos lecteurs, ils feraient des comparaisons, et ils ont du flair...

« Il y a un homme sur le compte de qui le monde s'est méchamment, grossièrement et brutalement trompé. Maintenant qu'il est mort, peut-être lui rendra-t-il justice. »

BYRON.

« Shelley, honni de son temps, à peine deviné par ses meilleurs amis, nous apparaît aujourd'hui comme un de ces malheureux et bienheureux solitaires, qui, pénétrés des aspirations inconscientes de leur époque, sont par là même en contradition flagrante avec la société qui les environne. Ils demeurent un mystère pour leurs contemporains et vivent dans le cercle magique de leurs rêves comme dans une île escarpée et inaccessible. Privés de l'hommage des vivants, ils jouissent d'un privilège autrement enviable, puisqu'ils habitent une région supérieure aux vicissitudes du siècle. Par l'âme de leur pensée, ils sont de tous les temps, car ils se rattachent à tout ce qu'il y a de plus noble dans le passé, comme ils annoncent ce qu'il y a de plus beau dans l'avenir. »

EDOUARD SCHURÉ.

Revue des Deux-Mondes, 1er février 1877.

*

« Shelley, le moins égoïste des hommes, a eu beau s'incliner un instant devant les prétentions bruyantes et populaires de Byron, le temps a définitivement remis à leurs places l'homme généreux et l'homme envieux. Otez à Byron son enjouement cynique et son éloquence sentimentale, mélange inégal de Louvet et de Rousseau, ôtez-lui la puissance d'imagination satirique, ses nobles élans révolutionnaires et ses grandes qualités de combattant, il ne restera de ce géant manqué qu'un poète de troisième ordre, le moins viril et le plus égoïste des hommes de lettres. Otez à Shelley sa foi sublime, son dévouement héroïque, son amour du droit et de l'idéal, il sera toujours un des plus grands poètes de tous les siècles. »

ALGERNON-CHARLES SWINBURNE.

« Shelley a été *poète* dans toutes les acceptions de ce mot, qui en a tant. »

E.-D. FORGUES.

Originaux et beaux esprits de l'Angleterre contemporaine.

« Shelley grandit davantage à mesure que l'on s'éloigne de la date de sa mort. Son nom inconnu en France ne tardera pas à prendre place dans l'Europe entière auprès du nom de Byron, qu'il éclipsera sans doute aux yeux de la postérité. »

ODYSSE BAROT.

Revue contemporaine, 30 novembre 1867.

« Nous doutons qu'un autre poète moderne ait possédé à un égal degré les plus hautes qualités des plus grands maîtres anciens. Les mots de *barde* et *d'inspiration*, qui semblent si froids et si affectés quand on les applique à d'autres écrivains modernes, ont une propriété parfaite quand on les applique à Shelley. Ce n'est pas un auteur, mais un barde ; sa poésie ne semble pas de l'art, mais de l'inspiration. »

MACAULAY.

« On n'a guère vu d'esprit dont la pensée planât plus haut et plus loin des choses réelles. Un profond sentiment germanique allié à des émotions païennes a produit sa poésie, poésie panthéiste, et pourtant pensive, presque grecque et pourtant anglaise, où la fantaisie joue comme une enfant folle et songeuse avec le magnifique écheveau des formes et des couleurs. Mais quelle ardeur secrète par delà ces splendides images, et comme on sent la chaleur de la fournaise par delà les fantômes colorés qu'elle fait flotter sur l'horizon ! Quelqu'un depuis Shakespeare et Spencer a-t-il trouvé des extases aussi tendres et aussi grandioses ?... Tout vit ici, tout respire et désire. »

TAINE.

Histoire de la littérature anglaise.

« Wordsworth avait chanté l'hymen de la nature et de l'homme ; Shelley, c'est l'hymen même qui s'accomplit dans toute l'ivresse de la jeunesse, hymen incessamment renouvelé de l'âme en ce qu'elle a de plus profond, de plus passager ou de plus intime, avec toutes les apparences de la nature les plus durables ou les plus évanescentes... Dans la vie réelle, cette puissance d'enchantement et d'illusion a transfiguré les êtres qu'elle rencontrait et qu'elle transportait au ciel, quitte à retomber brisée sur la terre sous les insultes et les trahisons de la réalité. Ainsi tous ses rêves ont été vécus, comme toute sa vie a été rêvée. Sa destinée d'homme et de poète s'est épanouie tout entière, les racines dans la vie, la fleur dans le songe. Impossible de distinguer l'homme du poète ; ils ne font qu'un dès le premier battement, et de là la réalité saisissante de ces créations nuageuses et la variété infinie de leur monotonie. »

JAMES DARMESTETER.

Essais de littérature anglaise, 1883.

« Saisir nettement certains aspects de la vie et les rendre avec perfection ne satisfait pas pleinement Shelley. Il cher-

che à aller au fond de tout, et il est plein du pressentiment de la vie occulte des choses. Il crée à nouveau tout ce qu'il touche ; ses images ne sont nulle part ailleurs... Tout à fait septentrional par son amour de l'au-delà et du sans-bornes, Shelley est presque un Grec par son libre esprit et sa vision lumineuse de la nature... Il est, à coup sûr, très supérieur à Byron par la sincérité de l'inspiration et une absence complète de pose et de romantisme ; par la pensée plus pure et plus haute ; par un sentiment plus profond de la nature; par une grâce idéale, une exquise fantaisie ; par la richesse du rythme et la plénitude de l'harmonie; enfin, par une langue toujours vivante et splendide, bien plus neuve que celle de Byron. »

MAURICE BOUCHOR.

« A y regarder de près, Shelley a bien été le seul des spéculatifs anglais qui ait aimé de cœur l'Universalité des Etres. Son âme plonge au sein des Phénomènes de la Nature : et voilà que leur vie se dilate et s'épand au dehors. Le Nuage raconte ses métamorphoses, et la Sensitive s'alanguit d'amour... Les mille sensations des choses frémissent : leurs mille teintes se colorent; leurs mille transformations se répondent ; et le cercle d'harmonie du *Prométhée délivré* étreint toutes les vibrations de l'Univers. »

GABRIEL SARRAZIN.

Poètes modernes de l'Angleterre.

« Puisque nous parlons de poésie, n'oublions pas de mentionner la bonne traduction des *Œuvres poétiques* de Shelley par M. Rabbe. »

REVUE BRITANNIQUE.

« M. Rabbe a excellemment traduit Shelley, aussi bien que peut être traduit un tel poète. En tout cas, il a donné à ses concitoyens la faculté de se faire une idée exacte des productions de ce brillant génie, qui, peut-être plus

qu'aucun autre écrivain anglais, a puisé ses inspirations dans l'enthousiasme révolutionnaire pour la Liberté. »

GALIGNANI MESSENGER.

« Je n'ai encore lu qu'une partie du premier volume de la traduction de M. Rabbe, et je trouve qu'elle serre de près l'original et en donne une idée exacte et adéquate. »

W.-M. ROSSETTI,
Editeur et biographe de Shelley.

« Shelley a trouvé en France un traducteur! non pas un traducteur qui, pour satisfaire sa propre vanité, ait choisi dans l'œuvre du poète, pour les donner au public, les pièces détachées chères à sa fantaisie, mais un fervent et enthousiaste disciple, qui a employé de longues années à traduire en prose française les *Poésies complètes* de Shelley, c'est-à-dire un ensemble de plus de 30,000 vers. Nous autres Anglais, nous avons la malheureuse habitude de traduire les poètes en vers. Aussi nos traductions ne sont-elles que de pures adaptations.

« Depuis longtemps en France on a compris la folie d'un tel procédé ; la traduction en prose de M. Rabbe, dont le premier volume vient de paraître, est, à mon sens, admirable. Non seulement elle est littérale, si littérale que l'on y retrouve tout l'esprit de Shelley et le charme de son expression; mais encore elle rend merveilleusement bien cet idéalisme exquis, cette passion infinie pour la lumière, la grâce et la vérité, qui, dans ces vingt-cinq dernières années, a valu au poète les hommages d'une jeune et fraîche adoration qu'aucun autre poète n'a peut-être jamais obtenus. La puissance de la prose française est infinie ; il semble qu'il n'y ait rien qu'elle ne puisse rendre.

« Avant d'avoir lu la traduction de M. Rabbe, je ne m'imaginais pas qu'une langue étrangère pût, à ce degré, conserver les teintes et les harmonies aériennes du vers de Shelley, de ce vers qui n'est ni du feu, ni de l'air, mais

qui semble comme tissu de l'élément de quelque rêve divin... A ceux qui voudraient connaître quelque chose du plus juvénile et du plus ardent esprit que le monde ait jamais vu, je leur dirai : Lisez la traduction de M. Rabbe. »

GEORGE MOORE.

Figaro du 22 mai 1886.

MÊME LIBRAIRIE

Envoi FRANCO *au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste*

LES GRANDS ÉTATS DE L'EUROPE

L'ALLEMAGNE

DE

M. DE BISMARCK

Par Amédée PIGEON

Un beau volume in-8°, 3e édition, prix. 7 50
Il a été tiré 20 exemplaires sur papier de Hollande, prix. . . . . 20 »
— et 10 exemplaires sur Japon, prix . . . . . 40 »
tous numérotés.

LA RUSSIE

POLITIQUE ET SOCIALE

PAR

TIKHOMIROV

Un beau volume in-8°, 2e édition, prix. 7 50

LA RUSSIE

SOUS LES TZARS

PAR

Serguis Stepniak

Un beau volume in-8°, 2e édition, prix. 7 50

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Envoi Franco *au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste.*

Collection in-18 jésus, à 3 fr. 50

***

Les Scandales de Paris, 4e édit. 1

***

Le Petit Bottin des lettres et des arts, 2e édition..... 1

FERNAND BEISSIER

Le Galoubet, 5e édition..... 1

ÉLÉMIR BOURGES

Sous la Hache, 2e édition..... 1

Le Crépuscule des Dieux, 2e édit. 1

CHARLES BUET

Madame la Connétable 1

Contes moqueurs 1

Médaillons et Camées 1

ROBERT CAZE

Paris vivant..... 1

ALBERT CIM

Institution de Demoiselles, 3e édition 1

G. DE CROLLALANZA

Le Souper rouge, 2e édition..... 1

CHARLES FUSTER

Essais de critique, 3e édition.. . 1

JULES DE GASTYNE

L'Abandonné, 2e édition 1

PAUL GINISTY

L'Année littéraire 1885, 2e édit. 1

JULES HOCHE

Le Vice sentimental, 2e édition. 1

L. P. LAFORET

La Femme du Comique, préface d'Emile Augier, 2e édition..... 1

LERMONTOFF

Un Héros de notre temps, 2e édit. 1

JEAN LORRAIN

Modernités, 2e édition 1

Les Lépillier, 2e édition..... 1

Très Russe, 2e édition 1

JACQUES LOZÈRE

Baudemont, 3e édition 1

Mariages aux champs, 2e édition. 1

GEORGES DE LYS

Raymond Meyreuil..... 1

GEORGES MAILLARD

L'Organiste, 2e édition 1

PAUL MARGUERITTE

Tous Quatre, 2e édition..... .. 1

La Confession posthume, 2e édit. 1

TANCRÈDE MARTEL

La Main aux Dames 2e édition... 1

OSCAR MÉTÉNIER

La Grâce, 2e édition 1

DOCTEUR E. MONIN

Les Propos du Docteur, 3e édition 1

JOSEPH NUC

De Paris à Francfort..... 1

NARCIS OLLER

Le Papillon, avec préface d'Emile Zola, traduction Savine, 2e édit. 1

E. PARDO BAZAN

Le Naturalisme, 2e édition..... 1

PEREZ GALDOS

Dona Perfecta, traduction Lugol, 2e édition..... 1

PIERRE PEUGEOT

L'Esprit allemand, 2e édition.... 1

ALBERT PINARD

Madame X 1

PAUL POUROT

Premiers soupirs..... 1

JEAN RAMEAU

La Vie et la Mort, 2e édition.... 1

J.-H. ROSNY

Nell Horn (de l'Armée du Salut), 2e édition..... 1

LÉO ROUANET

Chambre d'Hôtel, 2e édition 1

CAMILLE DE SAINTE-CROIX

La Mauvaise Aventure, 2e édition 1

GRÉGOR SAMAROW

(Oscar Méding)

Les Scandales de Berlin, 7e édit. 2

L'Ecroulement d'un Empire..... 2

Mines et Contre-mines 2

ALBERT SAVINE

Les Etapes d'un naturaliste 1

GEORGES SERVIÈRES

Roseline, 2e édition..... 1

SHELLEY

Œuvres poétiques complètes, trad. Rabbe..... 3

ALFRED SIRVEN ET A. LAFRIQUE

Le Valet assassin, 3e édition 1

LOUIS TIERCELIN

Amourettes, 2e édition..... 1

COMTE LÉON TOLSTOI

Dernières Nouvelles, trad. E. Tsakny, 2e édition..... 1

LÉO TRÉZENIK

Les Gens qui s'amusent, 2e édit. 1

JUAN VALERA

Le Commandeur Mendoza, trad. Savine, 3e édition..... ... 1

GIOVANNI VERGA

Les Malavoglia, 3e édition..... 1

JULES VIDAL

Un Cœur fêlé, 2e édition..... 1

Blanches Mains, 2e édition 1

Tours. — Imprimerie E. Arrault et Cie.

LES CENCI

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

1819

A M. Henri MERCIER

Traducteur de Keats.

Le traducteur de Shelley,

F. Rabbe.

« *These are two friends whose lifes were undivided ;*
« *So let their memory be, now they have glided*
« *Under the grave....* »

Shelley.

DÉDICACE

A LEIGH HUNT

Mon cher ami, c'est d'un lointain pays, et après des mois qui m'ont semblé des années, que j'inscris votre nom en tête du dernier de mes essais littéraires.

Les écrits que j'ai publiés jusqu'ici n'ont guère été autre chose que des visions, où j'ai voulu personnifier mes propres conceptions du beau et du juste. J'y fais la part des défauts littéraires qui viennent de la jeunesse et de l'impatience ; ce sont les rêves de ce qui devrait être, ou peut être. Le drame que je vous présente est une triste réalité. Je mets de côté la présomptueuse attitude du poète enseignant ; je me contente d'y peindre, avec les couleurs que me fournit mon propre cœur, ce qui a été.

Si j'avais connu quelqu'un plus hautement doué que vous de tout ce qui fait le vrai mérite d'un homme, j'aurais sollicité pour cet ouvrage l'honneur de son nom. Quelqu'un de plus noble, de plus honorable, de plus honnête et de plus brave ; quelqu'un d'une tolérance plus élevée à l'égard de tous ceux qui pensent ou agissent mal, et en même temps

plus pur de tout mal; quelqu'un qui sache mieux recevoir et dispenser un bienfait, tout en étant toujours condamné à donner beaucoup plus qu'il ne peut recevoir; quelqu'un de vie et de mœurs plus simples, et (dans la plus haute acception du mot) plus pures, je n'en ai jamais connu; et j'avais cependant déjà été heureux en amitiés, quand votre nom s'est ajouté à la liste.

Puissions-nous dans cette patiente et irréconciliable haine pour la tyrannie et l'imposture domestique et politique, qu'a si hautement fait éclater tout le cours de votre vie, et à laquelle, si j'avais la santé et les talents, je dévouerais la mienne, puissions-nous vivre et mourir en nous encourageant l'un l'autre dans notre tâche!

Soyez heureux!

Votre ami affectionné,

PERCY B. SHELLEY.

Rome, 29 mai 1819.

PRÉFACE

Dans mes voyages en Italie, on me communiqua un manuscrit, copié dans les Archives du palais des Cenci à Rome, contenant le récit détaillé des horreurs qui aboutirent à l'extinction d'une des plus nobles et des plus riches familles de cette ville pendant le pontificat de Clément VIII, en l'année 1599.

Voici l'histoire : Un vieillard, après avoir passé sa vie dans la débauche et la perversité, finit par concevoir une implacable haine contre ses propres enfants ; cette haine se manifesta à l'égard de sa fille sous la forme d'une passion incestueuse, aggravée par toutes sortes de cruautés et de violences. Cette fille, après avoir longtemps essayé en vain d'échapper à ce qu'elle considérait comme une souillure ineffaçable pour son corps et son âme, complota à la fin, avec sa belle-mère et son frère, le meurtre de leur commun tyran. La jeune vierge, réduite à une si terrible extrémité en obéissant à une impulsion plus forte que son horreur, était certainement une charmante et adorable créature, faite pour plaire et être admirée, et ainsi violemment détournée de sa nature par la nécessité des circonstances et de l'opinion. La conspiration fut promptement découverte ; et, malgré les plus instantes prières adressées au pape par les plus hauts personnages de Rome, les coupables furent mis à mort. Le vieillard, durant sa vie, avait à plusieurs reprises acheté au pape son pardon pour des crimes capitaux, d'une inexprimable énormité, au prix de cent mille couronnes ; il est donc

difficile d'attribuer à l'amour de la justice la mort de ses victimes. Un des motifs du pape pour sévir fut probablement cette considération, que quiconque tuait le comte Cenci privait son trésor d'une source assurée et abondante de revenus (1). Une telle histoire, présentée de manière à exposer au lecteur tous les sentiments de ceux qui y ont joué un rôle, leurs espérances et leurs craintes, leurs méfiances et leurs rêves, les divers intérêts, passions et opinions, qui faisaient agir chacun des personnages, tout en concourant à un même dénouement terrible, serait comme un flambeau qui porterait la lumière dans quelques-unes des plus sombres et des plus secrètes profondeurs du cœur humain.

Quand j'arrivai à Rome, je pus constater qu'on ne pouvait parler de ce sujet des Cenci dans la société italienne sans éveiller un vif et profond intérêt, et qu'il ne manquait jamais d'incliner les sentiments de l'auditoire à une pitié romanesque pour les malheurs qui avaient poussé à une si horrible extrémité une femme couchée depuis deux siècles dans la commune poussière, en même temps qu'on l'absolvait avec enthousiasme. Tout le monde connaissait les principaux traits de cette histoire, et partageait l'intérêt écrasant qu'elle semble par un secret magique exciter dans le cœur humain. J'avais une copie du tableau du Guide représentant Béatrice, tableau conservé au palais Colonna (2), et mon domestique italien y reconnut du premier coup le portrait de la Cenci.

L'intérêt national et universel qu'excite encore cette histoire, et qu'elle a excité pendant deux siècles dans tous les rangs de la société dans une grande ville où l'imagination est toujours en éveil, a été pour moi la première révélation d'un sujet vraiment fait pour le drame. C'est une tragédie, qui, par le seul fait d'éveiller ainsi et de passionner la sympathie humaine, a déjà obtenu approba-

(1) Le gouvernement papal usa anciennement des précautions les plus extraordinaires pour empêcher la publicité de faits qui attestent d'une façon si tragique sa perversité et sa faiblesse, et jusqu'à ces derniers temps, la communication des manuscrits offrit quelque difficulté (8).

(2) Aujourd'hui au palais Barberini.

tion et succès. Il ne restait plus, à mon sens, pour la faire goûter de mes compatriotes, qu'à l'habiller d'un langage et d'une action capables de la faire pénétrer dans leurs cœurs. Les plus profondes et les plus sublimes compositions tragiques, *le Roi Lear*, et les deux drames qui racontent l'histoire d'*Œdipe*, existaient depuis longtemps dans la tradition, comme sujets de croyance et d'intérêt populaires, avant que Shakespeare et Sophocle les aient rendus familiers à la sympathie de toutes les générations humaines qui vinrent ensuite.

Cette histoire des Cenci est, il est vrai, éminemment terrible et monstrueuse ; une représentation brutale des faits serait insupportable sur la scène. Celui qui veut traiter un pareil sujet est obligé d'idéaliser les événements, pour en diminuer l'horreur, de telle sorte que le plaisir, qui naît de la contemplation poétique de ces orageuses douleurs et de ces crimes, puisse tempérer la peine causée par la contemplation des difformités morales qui les produisent. Dans un pareil sujet, il faut éviter tout ce qui pourrait faire servir l'exposition à ce que l'on appelle vulgairement un but moral. Le but moral le plus élevé que l'on puisse se proposer dans la haute tragédie est d'apprendre au cœur humain, par ses sympathies et ses antipathies, à se connaître lui-même ; car c'est en proportion de l'acquisition de cette connaissance que l'être humain devient sage, juste, sincère, tolérant et bon. Si les dogmes sont plus efficaces, tant mieux ; mais un drame n'est pas fait pour leur prêter main forte. Sans aucun doute, personne ne peut être vraiment déshonoré par l'action d'autrui ; et la meilleure réponse à faire aux plus énormes injures est la bonté, l'indulgence, et la résolution de convertir le coupable de ses sombres passions par la paix et l'amour. Revanche, représailles, expiation, sont de funestes méprises. Si Béatrice avait pensé ainsi, elle eût été plus sage et meilleure ; mais elle n'aurait jamais été un caractère tragique. L'intérêt qu'un petit nombre eût pu prendre à un pareil personnage n'aurait pas suffi à ce que se propose le drame, faute de trouver un écho dans la masse des specta-

teurs. C'est dans cette espèce de casuistique passionnée et de dissection du sujet (au moyen de laquelle le spectateur cherche à justifier Béatrice, tout en sentant que son action a besoin de justification) : c'est dans la superstitieuse horreur avec laquelle il contemple à la fois ses malheurs et sa vengeance, que consiste véritablement le caractère dramatique de ce qu'elle a pu faire ou souffrir.

J'ai essayé autant que possible de représenter les caractères tels qu'ils ont probablement été, et j'ai cherché à éviter l'erreur d'en faire des personnifications actuelles de mes propres conceptions du bien ou du mal, du faux ou du vrai, et de convertir ainsi sous un voile transparent des noms et des actions du XVIe siècle en de froides personnifications de mon propre esprit. Ils sont représentés comme catholiques, et comme catholiques profondément convaincus. L'opinion protestante verra quelque chose de peu naturel dans le sentiment ardent et perpétuel des relations entre Dieu et l'homme dont la tragédie des *Cenci* est pénétrée. Elle s'effarouchera surtout de voir une conviction entière de la vérité de la religion populaire s'allier avec la froide et intrépide persévérance dans une énorme perversité. Mais en Italie, la religion n'est pas, comme dans les pays protestants, un manteau bon à revêtir en certains jours ; un passe-port que ceux qui ne veulent pas être injuriés portent avec eux pour l'exhiber à l'occasion ; ou une sombre passion de pénétrer les impénétrables mystères de notre être, passion qui n'aboutit qu'à terrifier celui qui la ressent en face du ténébreux abîme au bord duquel elle l'a conduit. Dans l'esprit de l'Italien catholique, la religion coexiste, pour ainsi dire, avec la foi aux choses dont tous les hommes ont la plus entière certitude. Elle se mêle à toute la trame de la vie. Elle est adoration, foi, soumission, repentir, admiration aveugle ; elle n'est pas une règle de conduite morale. Elle n'a aucune liaison nécessaire avec aucune vertu. Le plus atroce scélérat peut être un dévot scrupuleux, et, sans choquer la foi établie, peut se donner comme tel. La religion pénètre profondément tout le corps social, et peut être, selon le tempéra-

ment de l'esprit qu'elle habite, une passion, une conviction, une excuse, un abri, jamais un frein. Cenci fit élever lui-même une chapelle dans la cour de son palais, la dédia à l'apôtre saint Thomas, et fonda des messes pour le repos de son âme. Ainsi, à la première scène du quatrième acte, quand Lucrèce s'expose elle-même aux conséquences d'une altercation avec Cenci, après lui avoir administré un narcotique, elle n'a d'autre dessein que de l'amener au moyen d'un conte à se confesser avant de mourir, la confession étant regardée par les catholiques comme une condition essentielle du salut ; et elle ne renonce à son dessein que quand elle s'aperçoit qu'en y persévérant elle exposerait Béatrice à de nouveaux outrages.

J'ai évité avec le plus grand soin, en écrivant cette pièce, d'y introduire ce qu'on appelle communément de la « pure poésie » : on y trouvera, je crois, à peine une comparaison détachée, ou une seule description isolée, à moins qu'on ne regarde comme « pure poésie » la description que fait Béatrice de l'abîme qui attend le meurtre de son père (1).

Dans une composition dramatique, l'imagination et la passion doivent se pénétrer l'une l'autre, la première ne devant servir qu'au plein développement et à la pleine expression de la seconde. L'imagination est comme le Dieu immortel prenant un corps pour la rédemption de la passion mortelle. C'est ainsi que les images les plus sublimes, comme les plus familières, peuvent concourir à l'effet dramatique, quand elles sont employées à l'expression d'un sentiment véhément, qui élève ce qui est bas, et permet de saisir ce qui est élevé, en jetant sur le tout l'ombre de sa propre grandeur. D'ailleurs, j'ai écrit avec plus de négligence, c'est-à-dire sans me livrer à un choix d'expressions savant et toujours fastidieux. De ce côté, je suis entièrement de l'avis de ces critiques modernes qui pensent que, pour émouvoir chez les hommes une vraie sympathie, il faut employer le langage qui leur est familier ;

(1) L'idée de ce morceau m'a été suggérée par un des plus sublimes passages du *Purgatoire de Saint-Patrice*, de Caldéron ; le seul plagiat que j'aie commis avec intention dans toute la pièce. (*Voir acte III, scène I.*) (S).

et que l'étude de nos grands ancêtres, les anciens poètes anglais, devrait surtout nous exciter à faire pour notre temps ce qu'ils ont fait pour le leur. Il s'agit de parler le langage réel des hommes en général, et non celui de telle classe particulière de la société à laquelle peut appartenir l'écrivain. En voilà assez sur ce que j'ai voulu faire. Je ne doute pas que le succès soit tout autre chose ; surtout pour un écrivain qui ne s'est appliqué que depuis peu à l'étude de la littérature dramatique.

J'ai essayé, pendant que j'étais à Rome, d'étudier les monuments de cette histoire, autant qu'ils étaient accessibles à un étranger. Le portrait de Béatrice au palais Colonna est un admirable chef-d'œuvre d'art : il fut peint par le Guide, pendant qu'elle était en prison. Mais il est encore plus intéressant comme l'exacte représentation d'un des plus aimables spécimens des œuvres de la nature. Sa pâle figure respire le calme ; son âme semble profondément frappée et triste ; cependant le désespoir exprimé sur ses traits est tempéré par une douce patience. Sa tête est coiffée des plis d'une draperie blanche, d'où s'échappent les blondes mèches de sa chevelure d'or, qui retombent autour de son cou. Le dessin de son visage est d'une exquise délicatesse ; les sourcils sont détachés et arqués ; les lèvres ont encore cette expression d'imagination et de sensibilité que la souffrance n'a point fait disparaître, et qu'il semble que la mort même pourrait à peine éteindre. Son front est large et lumineux ; ses yeux, qui, dit-on, étaient remarquables par leur vivacité, sont gonflés de larmes et sans éclat, mais beaux de tendresse et de sérénité. Il y a dans l'ensemble une simplicité et une dignité qui, unies à son charme exquis et à son profond chagrin, sont d'un pathétique inexprimable. Béatrice Cenci semble une de ces rares personnes en qui l'énergie et la grâce habitent ensemble sans se détruire l'une l'autre ; sa nature était simple et profonde. Les crimes et les misères, où elle a été à la fois actrice et victime, sont comme le masque et le manteau dont les circonstances l'ont enveloppée pour dérober sa vraie figure sur la scène du monde.

Le palais Cenci est fort étendu, et, quoique en partie modernisé, il y reste cependant une vaste et sombre masse d'architecture féodale qui est encore dans le même état qu'au temps des terribles scènes qui font le sujet de cette tragédie. Le palais est situé dans un coin obscur de Rome, près du quartier des Juifs ; des fenêtres supérieures, on aperçoit les immenses ruines du mont Palatin, à moitié cachées sous l'opulente végétation de leurs arbres. D'un côté du palais, il y une cour (peut-être celle où Cenci fit bâtir la chapelle de saint Thomas) entourée de colonnes de granit, et ornée d'antiques frises d'un beau travail, et selon l'ancienne mode italienne garnie de balcons étagés à jour. Un des vestibules du palais, formé de pierres gigantesques, conduisant à travers un passage sombre et élevé, et donnant sur des chambres obscures et souterraines, m'a particulièrement frappé.

Quant au château de Petrella, je n'ai pas d'autre information à donner que celles que l'on trouvera dans le manuscrit (1).

(1) Shelley a joint à son drame la traduction de ce manuscrit, qui est à peu près le même que celui que Stendhal a traduit dans ses *Chroniques Italiennes*, in-12, 1855.

LES CENCI

PERSONNAGES DU DRAME

LE COMTE FRANCESCO CENCI
GIACOMO, } ses fils
BERNARDO, }
LE CARDINAL CAMILLO
LE PRINCE COLONNA
ORSINO, prélat
SAVELLA, légat du pape
OLIMPIO, } assassins
MARZIO, }
ANDREA, serviteur du comte

Nobles, Juges, Gardes, Serviteurs

LUCRETIA, femme de Cenci, belle-mère de ses enfants

BÉATRICE, sa fille

La SCÈNE se passe principalement à Rome : elle est transportée pendant le quatrième acte à Petrella, un château dans les Apennins d'Apulie.

ÉPOQUE : sous le Pontificat de Clément VIII.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Un appartement dans le palais Cenci
Entrent le COMTE CENCI et le CARDINAL CAMILLO

CAMILLO

Cette affaire du meurtre est étouffée, si vous consentez à céder à Sa Sainteté votre terre située au-delà de la porte du Pincio. Il a fallu tout mon crédit dans le conclave pour l'amener à ce point. Le pape disait que vous achetiez avec votre or une dangereuse impunité ; que des crimes comme les vôtres, une ou deux fois reçus à composition, enrichissaient l'Eglise et assuraient un répit du côté de l'enfer à une âme égarée qui peut se repentir et vivre ; mais que la gloire et l'intérêt du trône élevé qu'il occupe ne consistaient pas tout à fait à en faire le marché quotidien de crimes aussi nombreux et aussi hideux que ceux que vous parvenez à peine à cacher aux yeux révoltés des hommes.

CENCI

Le tiers de mes possessions ! Allons ! En effet, j'ai entendu dire un jour que le neveu du pape avait envoyé son architecte pour visiter le terrain, avec l'intention de bâtir une villa sur mes vignobles la première fois que je transigerais avec son oncle. Je ne pensais pas

être si bien attrapé ! Désormais, aucun témoin, pas même la lampe, ne verra ce que ce vassal a menacé de divulguer ; il a eu son salaire, on lui a fermé la bouche avec de la poussière. L'action qu'il a vue n'avait pas plus d'importance que sa très misérable vie. — Cela me met en colère !... « Un répit du côté de l'enfer ! » — Ainsi puisse le diable donner à leurs âmes un répit du côté du ciel ! Sans aucun doute, le pape Clément et ses très charitables neveux prient l'apôtre Pierre et les saints de vouloir bien, pour l'amour d'eux, m'octroyer de jouir longtemps de la force, de la santé, de l'orgueil, de la débauche, et de vivre de longs jours encore, où je puisse commettre les actions qui sont les économes de leurs revenus. — Mais il reste encore quelques biens auxquels ils ne peuvent montrer aucun titre.

CAMILLO

O comte Cenci ! assez, pour que vous puissiez vivre honorablement, et vous réconcilier avec votre propre cœur et avec votre Dieu et avec le monde offensé. Qu'ils paraissent hideux ces actes de luxure et de sang à travers ces vénérables cheveux, blancs comme la neige ! Vos enfants seraient aujourd'hui assis autour de vous, si vous ne craigniez de lire dans leurs regards la honte et la misère que vous y avez écrite !... Où est votre femme ? Où est votre charmante fille ? Il semble que ses doux regards, qui répandent sur toutes choses la beauté et la joie, pourraient tuer en vous le démon ! Pourquoi est-elle privée de toute autre société que de celle de ses étranges maux qui ne savent pas se plaindre ?... Causons ensemble, Comte ; vous savez que je vous veux du bien. J'assistai à votre sombre et ardente

jeunesse, suivant sa marche audacieuse et criminelle, comme on observe des météores ; mais elle, elle ne s'évanouit pas !... J'observai votre virilité désespérée et sans remords : et maintenant, je vous vois, dans une vieillesse déshonorée, chargé de mille crimes sans repentance... Cependant j'espérais toujours que vous vous amenderiez, et dans cette espérance j'ai sauvé trois fois votre vie.

CENCI

Et c'est pour cela qu'aujourd'hui Aldobrandino vous doit ma terre d'au-delà du Pincio... Cardinal, souvenez-vous bien, je vous prie, d'une chose désormais, et alors nous pourrons converser avec plus de liberté. Un homme que vous avez connu s'avisa de parler de ma femme et de ma fille. Il fréquentait habituellement ma maison. Le jour suivant sa femme et sa fille vinrent me demander si je l'avais vu... je souris ; — je crois qu'elles ne l'ont plus revu depuis.

CAMILLO

Homme exécrable, prends garde !...

CENCI

A toi ?... Mais tout ceci est oiseux ! Nous devrions nous connaître l'un l'autre. Quant à mon caractère et ma manière d'envisager ce que les hommes appellent crime, en me voyant satisfaire mes sens à ma guise, et revendiquer ce droit par la force ou la ruse, c'est là matière d'opinion publique, et il m'est assez indifférent d'en discuter avec vous. Je puis m'en expliquer avec vous comme avec ma propre conscience : ne racontez-vous pas que vous m'avez à moitié converti ? Donc la la vanité sera assez forte pour vous imposer silence, si

la crainte n'y suffisait pas; toutes deux le feront, je n'en doute pas... Tous les hommes se délectent dans les jouissances sensuelles; tous les hommes trouvent du bonheur dans la vengeance; mais ils triomphent surtout en face des tortures qu'ils ne peuvent jamais ressentir, entretenant leur secrète paix des douleurs d'autrui. Pour moi, je ne connais pas d'autre bonheur. J'aime la vue de l'agonie et la sensation de la joie, quand c'est l'agonie d'un autre, et ma joie à moi. Je ne connais pas le remords, très peu la crainte, ces deux freins, je crois, des autres hommes. Cette humeur s'est développée en moi, si bien qu'aujourd'hui tout dessein conçu par ma capricieuse fantaisie, l'image de son caprice (et elle n'en forme pas qui ne puisse faire frémir des hommes tels que vous), est comme ma nourriture naturelle, et je n'ai pas de repos jusqu'à ce qu'il soit accompli.

CAMILLO

N'es-tu pas le plus misérable des hommes?

CENCI

Pourquoi misérable?... Non; je suis ce que vos théologiens appellent « un endurci », ce qu'ils doivent être eux-mêmes en impudence, pour oser vilipender ainsi le goût particulier d'un homme. Il est vrai, j'étais plus heureux que je ne le suis, alors que la virilité me permettait d'exécuter ce que j'avais conçu dans ma pensée; alors, la volupté m'était plus douce que la vengeance. Mais maintenant l'invention s'émousse : oui, il nous faut tous vieillir... Mais s'il restait encore à faire une action dont l'horreur pourrait réveiller un appétit plus blasé que le mien, je la ferais..... je ne sais pas quoi!...

Quand j'étais jeune, je ne songeais qu'au plaisir, et je me nourrissais de douceurs, tout miel. Les hommes, par saint Thomas! ne peuvent pas vivre comme des abeilles, et je m'en lassai : cependant, jusqu'au jour où je tuai un ennemi, et entendis ses gémissements et les gémissements de ses enfants, je ne savais pas qu'il y eût sur la terre d'autres jouissances que celles qui aujourd'hui ont pour moi si peu de charme. J'aime mieux voir des tortures que la terreur déguise mal, la prunelle sèche et fixe, la lèvre pâle et tremblante, qui me disent qu'à l'intérieur l'âme pleure des larmes plus amères que la sueur sanglante du Christ. Je tue rarement le corps, qui retient longtemps l'âme en mon pouvoir, comme une forte prison, où je la nourris du souffle de la crainte pour un supplice quotidien.

CAMILLO

Le plus abandonné des démons de l'enfer n'a jamais, dans l'ivresse du crime, parlé à son cœur comme vous me parlez maintenant! Je remercie mon Dieu de ne pas vous croire.

Entre Andréa.

ANDRÉA

Monseigneur, un gentilhomme de Salamanque désire vous parler.

CENCI

Prie-le de m'attendre dans le grand salon.

Andréa sort.

CAMILLO

Adieu. Je prierai le Dieu tout-puissant que tes paroles fausses et impies ne forcent pas son Esprit à t'abandonner.

Camillo sort.

CENCI

Le tiers de mes possessions ! Il me faut une économie serrée, ou l'or, cette épée du vieillard, échappe à ma main desséchée. Hier encore me vint un ordre du Pape, de faire quadruple provision pour mes fils maudits ; je les avais envoyés de Rome à Salamanque, espérant que quelque accident les ferait disparaître, et avec l'intention, si je pouvais, de les faire mourir de faim là-bas. O Dieu, je t'en prie, envoie-leur une prompte mort !... Bernardo et ma femme ne pourraient pas être plus malheureux, s'ils étaient morts et damnés. Quant à Béatrice... (il jette autour de lui des regards soupçonneux). Je ne crois pas qu'on puisse m'entendre de cette porte... et quand on m'entendrait !... Cependant je n'ai pas besoin de parler, quoique en parlant le cœur s'encourage et s'exalte lui-même... O toi, air très silencieux, qui n'entendras pas ce qu'à présent je pense ! Toi, pavé que je foule pour aller à sa chambre ! Que vos échos, s'ils le veulent, parlent de mon pas impérieux, qui dédaigne la surprise, mais non de mon intention !... — Andréa !

ANDRÉA

Monseigneur !

CENCI

Dis à Béatrice de m'attendre dans sa chambre, ce soir... non, à minuit ; et seule...

SCÈNE II

Un jardin du palais Cenci. — Entrent BÉATRICE et ORSINO, conversant

BÉATRICE

N'altérez point la vérité, Orsino. Vous vous souvenez

du lieu où nous eûmes cette conversation. Justement, nous apercevons l'endroit de ce cyprès. Deux longues années sont passées depuis ce minuit d'avril, où, sous les ruines du mont Palatin éclairées par la lune, je vous dévoilai le secret de mon cœur.

ORSINO

Vous disiez que vous m'aimiez alors.

BÉATRICE

Vous êtes prêtre : ne me parlez pas d'amour.

ORSINO

Je puis obtenir la dispense du Pape pour me marier. Parce que je suis un prêtre, pensez-vous que votre image, comme le chasseur le daim blessé, ne me poursuit pas, soit que je veille, soit que je dorme ?

BÉATRICE

Comme je vous l'ai dit, ne me parlez pas d'amour. Auriez-vous une dispense, moi, je n'en ai pas : et je ne quitterai point cette maison de misère, tant que mon pauvre Bernardo et cette aimable dame, à qui je dois la vie et mes vertueuses pensées, devront souffrir et que j'aurai la force de partager leur souffrance. Hélas ! Orsino, tout l'amour qu'autrefois j'ai ressenti pour vous s'est changé en une peine amère. Notre engagement fut un engagement de folle jeunesse, que vous le premier vous avez brisé en contractant des vœux qu'aucun Pape ne déliera. Et cependant je vous aime toujours, mais saintement, comme une sœur ou un esprit pourrait vous aimer : et ainsi je puis vous jurer une froide fidélité. Et peut-être est-il bien que nous ne puissions nous marier. Il y a en vous une veine de subtilité équivoque

qui ne me convient pas. Infortunée que je suis ! Où donc me tourner ?... En ce moment même vous me regardez, comme si vous n'étiez pas mon ami, et comme si vous découvriez que j'ai de vous cette pensée ; vos sourires faux semblent faire de mon légitime soupçon votre propre tort. — Oh non ! Pardonnez-moi. C'est le chagrin qui me fait paraître plus dure que ne saurait le comporter ma nature ; je porte un poids de mélancoliques pensées, qui me présagent... Mais que peuvent-elles me présager de pire que ce que j'endure aujourd'hui ?

ORSINO

Tout ira bien. La pétition est-elle prête ? Vous savez mon zèle à satisfaire tous vos désirs, douce Béatrice ; ne doutez pas que je n'emploie tout mon savoir-faire pour amener le Pape à écouter votre plainte.

BÉATRICE

Votre zèle pour tout ce que je désire ! Ah ! vous êtes froid !... Tout votre savoir-faire !... Vous n'avez qu'un mot à dire... — (à part) Hélas ! Faible et délaissée créature que je suis, voilà que je cherche querelle à mon seul ami ! — (à Orsino) Cette nuit mon père donne une fête somptueuse, Orsino : il a reçu d'heureuses nouvelles de Salamanque, de mes frères qui sont là-bas ; et par cette démonstration extérieure d'amour il se joue de sa haine secrète. C'est une audacieuse hypocrisie, car il aurait plus de joie à célébrer leur mort, que je l'ai entendu demander à genoux... Grand Dieu, qu'un tel père puisse être le mien !... — De grands préparatifs ont été faits, et tous nos parents, les Cenci, seront là, avec toute la haute noblesse de Rome. Il nous a fait

dire à moi et à ma pâle mère, de nous parer de nos atours de fête. Pauvre dame ! Elle attend de là quelque heureux soulagement à ses sombres pensées; moi, rien. A souper, je vous donnerai la supplique. Jusque-là... adieu !.

ORSINO

Adieu. — (Béatrice sort). — Je sais que le Pape ne me relèvera jamais de mes vœux de prêtre, sans me relever aussi des revenus de plusieurs sièges opulents ; quant à toi, Béatrice, je pense venir à bout de toi à meilleur compte. Non, le Pape ne lira pas son éloquente pétition; il pourrait alors l'accorder à quelque pauvre parent de son sixième cousin, comme il a fait de sa sœur, et je me verrais ainsi fermer tout accès auprès d'elle. Et puis, quant à ce qu'elle souffre de son père, il y a dans tout cela beaucoup d'exagération. Les vieillards sont fantasques, et ne veulent pas être contrariés. Un homme peut poignarder son ennemi ou son vassal, s'abandonner en toute liberté au vin ou aux femmes ; il peut rentrer de mauvaise humeur à son triste foyer et gourmander sa femme et ses enfants ; filles et femmes appellent cela une affreuse tyrannie. Je serai satisfait, si je n'ai jamais sur la conscience de plus pesant remords que ce qu'elles endurent, par suite des stratagèmes de mon amour... un filet auquel elle ne pourra échapper. Cependant, j'ai peur de son esprit subtil, de son regard qui inspire le respect, dont les rayons me dissèquent nerf par nerf, me mettent à nu, et me font rougir à la vue de mes pensées secrètes. — Ah ! non. Une fille sans ami, qui s'attache à moi comme à sa seule espérance... Vraiment, je serais un fou, semblable à une panthère

frappée de terreur sous le regard d'une antilope, si je la laissais m'échapper.

Il sort.

SCÈNE III

Une salle magnifique dans le palais Cenci. — Banquet. Entrent CENCI, LUCRETIA, BÉATRICE, ORSINO, CAMILLO, NOBLES

CENCI

Soyez les bienvenus, mes amis et mes parents ; soyez les bienvenus, vous, princes et cardinaux, piliers de l'Eglise, dont la présence honore notre fête.

J'ai trop longtemps vécu comme un anachorète, et, dans mon absence de vos joyeuses assemblées, de mauvais propos ont couru au dehors sur mon compte ; mais j'espère que vous, mes nobles amis, quand vous aurez partagé nos réjouissances et appris la raison pieuse qui les a occasionnées, quand nous aurons ensemble porté une ou deux santés, j'espère que vous me croirez de chair et de sang comme vous ; plein de péché sans doute (car Adam nous a tous faits ainsi), mais tendre de cœur, doux et compatissant.

PREMIER CONVIVE

En vérité, monseigneur, vous semblez trop léger de cœur, un homme trop enjoué et trop bon compagnon, pour commettre les actes que la rumeur publique attache à votre nom. (A son voisin) Je n'ai jamais vu dans aucun œil gaîté si enjouée et si franche.

SECOND CONVIVE

Quelque événement très désiré, dont nous demandons

à partager la joie, nous a réunis; faites-nous en part, comte.

CENCI

C'est, en effet, un événement ardemment désiré. Quand un père, de son cœur de père, fait monter de cette terre au grand Père de tous une prière, alors qu'il se couche pour dormir, et qu'il se lève après y avoir rêvé, — une supplication, un désir, une espérance — le conjurant d'accorder une faveur à ses deux fils, la seule qu'il demande pour eux; si tout à coup, au-delà de sa plus chère espérance, ce vœu s'accomplit, alors il se réjouira, invitera à une fête ses amis et ses parents, et exigera de leur amour qu'ils s'associent à sa joie. Eh bien, rendez-moi donc cet hommage; car je suis ce père.

BÉATRICE à Lucretia

Grand Dieu! Quelle horreur! Il doit être arrivé quelque affreux malheur à mes frères!

LUCRETIA

Ne crains rien, enfant; il parle trop sincèrement.

BÉATRICE

Ah! mon sang se glace! J'ai peur de ce sourire mauvais autour de son œil, qui ride sa peau jusqu'à sa chevelure même.

CENCI

Voilà les lettres apportées de Salamanque; Béatrice, lisez-les à votre mère. O Dieu, je te remercie! En une seule nuit tu as accompli, par des voies impénétrables, ce que je voulais faire. Mes fils désobéissants et rebelles sont morts.... Oui, morts!... Que signifie ce change-

ment de contenance? Vous ne m'entendez pas, je vous dis qu'ils sont morts; ils n'auront plus besoin de nourriture ou de vêtements; les cierges qui leur ont éclairé le sombre voyage sont leurs derniers frais. Le Pape, j'imagine, n'attend pas sans doute que je les entretienne dans leurs cercueils!... Réjouissez-vous avec moi; une joie prodigieuse inonde mon cœur!

Lucretia tombe à moitié évanouie; Béatrice la soutient.

BÉATRICE

Ce n'est pas vrai! — Chère dame, je vous en prie, levez les yeux. Si c'était vrai, il y a un Dieu au ciel, et il ne le laisserait pas vivre pour se glorifier d'une pareille faveur. Homme dénaturé, tu sais bien que c'est faux!

CENCI

Vrai comme le nom de Dieu, que j'invoque ici pour témoigner que je dis la pure vérité, et dont la très favorable Providence s'est montrée jusque dans les circonstances de leur mort. Car Rocco était agenouillé à la messe avec seize autres, quand l'église s'écroula et en l'écrasant le réduisit à l'état de momie; le reste échappa sans être atteint. Cristofano a été poignardé par erreur de la main d'un jaloux, pendant que celle qu'il aimait dormait avec son rival. Et tout cela à la même heure de la même nuit; ce qui prouve que le ciel a particulièrement soin de moi. Je demande à ceux de mes amis qui m'aiment de marquer ce jour comme un jour de fête sur leurs calendriers. C'était le vingt-sept de décembre.... Lisez les lettres, si vous doutez de mon serment.

La confusion se met dans l'assemblée; quelques-uns des convives se levent.

PREMIER CONVIVE

Horreur! Je pars!

SECOND CONVIVE

Et moi aussi.

TROISIÈME CONVIVE

Non, restez! Je crois que c'est une plaisanterie; quoique, sur ma foi! ce soit se moquer de nous un peu trop solennellement. Je pense que son fils a épousé l'Infante, ou trouvé une mine d'or dans l'Eldorado. Il n'a voulu que donner du piquant à quelque nouvelle de ce genre; restez! restez! Je vois à son sourire que ce n'est qu'une raillerie.

CENCI remplissant une coupe de vin et la levant en l'air

O toi, vin étincelant, dont la pourpre éclatante pétille et bouillonne gaîment dans cette coupe d'or à la clarté des lampes, comme le font mes esprits en apprenant la mort de mes fils maudits! Que ne puis-je croire que tu es leur sang mélangé! car, alors je te savourerais comme un sacrement, et porterais avec toi une santé au puissant Démon de l'enfer; lui qui (si, comme on le dit, les malédictions d'un père, de leurs ailes rapides, s'attachent aux âmes de ses enfants, et les arrachent du trône même du ciel) triomphe aujourd'hui dans mon triomphe! — Mais tu es superflu; j'ai bu assez largement à la coupe de la joie, et je ne veux point goûter d'autre vin ce soir. Holà, Andréa! fais circuler la coupe.

UN CONVIVE se levant.

Misérable que tu es! Personne dans cette noble compagnie n'osera donc s'élever contre ce scélérat perdu?

CAMILLO

Pour l'amour de Dieu, laissez-moi congédier vos hôtes! Vous êtes dans la démence! Il arrivera mal de tout cela.

SECOND CONVIVE

Qu'on le saisisse, qu'on le fasse taire!

PREMIER CONVIVE

Ce sera moi!

TROISIÈME CONVIVE

Et moi!

CENCI, s'adressant à ceux qui se lèvent avec des gestes menaçants

Qui ose remuer? qui ose parler?

Se tournant vers la compagnie

Ce n'est rien; mettez-vous en joie. — Prenez garde! car ma vengeance est comme le message scellé d'un roi, qui tue, et personne n'ose nommer le meurtrier.

Le banquet est interrompu: plusieurs des convives partent.

BÉATRICE

Je vous en supplie, ne vous en allez pas, nobles hôtes! Pourquoi la tyrannie et la haine impie s'abritent-elles derrière les cheveux blancs d'un père? Pourquoi celui qui nous a revêtus de ces membres est-il celui qui les torture et en triomphe? Pourquoi nous, les désolés et les morts, sommes-nous sa propre chair, ses enfants et sa femme, ceux qu'il devrait aimer et abriter? Ne trouverons-nous donc aucun refuge dans ce vaste monde sans pitié? Oh! pensez donc, quel abîme de maux il a fallu pour effacer, d'abord l'amour, puis le respect, dans le docile esprit d'un enfant, jusqu'à ce qu'il triomphe de la honte et de la crainte! Oh! pensez-y!... J'ai supporté beaucoup, j'ai baisé la main sacrée qui

nous écrasait contre terre, j'ai pensé que peut-être ses coups étaient quelque châtiment paternel; j'ai excusé beaucoup; beaucoup douté; et, quand il n'est plus resté aucun doute, j'ai cherché, à force de patience, d'amour et de larmes, à l'amollir; et, quand j'ai vu que c'était impossible, je me suis agenouillée pendant de longues nuits sans sommeil, et ai fait monter vers Dieu, le Père de tous, des prières passionnées; et quand ces prières sont restées sans effet, j'ai encore supporté.... jusqu'au moment où je vous ai rencontrés ici, vous princes, et vous mes parents, à cette hideuse fête, donnée en l'honneur de la mort de mes frères! — Il en reste encore deux, sa femme et moi; si vous ne nous sauvez pas, vous pourrez bientôt prendre part à une nouvelle fête, une de ces fêtes que les pères célèbrent sur le tombeau de leurs enfants! ...O prince Colonna, tu es notre proche parent; Cardinal, tu es le chambellan du Pape; Camillo, tu es le chef justicier; emmenez-nous d'ici!

CENCI, il a conversé avec Camillo pendant la première partie du discours de Béatrice; il entend la conclusion, et alors s'avance

J'espère que mes bons amis ici présents voudront bien penser à leurs propres filles — ou peut-être à leurs propres gorges — avant de prêter l'oreille à cette jeune sauvage.

BÉATRICE, sans faire attention aux paroles de Cenci

Vous n'osez pas me regarder? Personne n'ose me répondre?... Un seul homme, un tyran peut-il donc maîtriser ainsi les sentiments de tant d'hommes, des meilleurs et des plus sages? Ou est-ce parce que je n'intente pas une poursuite selon les formes scrupu-

leuses de la loi que vous refusez d'entendre ma prière? O Dieu! Que ne suis-je ensevelie avec mes frères! Pourquoi les fleurs de ce printemps évanoui ne se sont-elles pas flétries sur ma tombe? Plût à Dieu que mon père célébrât aujourd'hui une unique fête, qui pût servir à tous!

CAMILLO

Un souhait amer dans la bouche d'une fille si jeune et si douce! Ne ferons-nous rien?

COLONNA

Rien que je voie, j'aurais dans le comte Cenci un ennemi dangereux; pourtant, je seconderais volontiers celui qui l'oserait.

UN CARDINAL

Et moi aussi.

CENCI

Retirez-vous dans votre chambre, insolente fille!

BÉATRICE

Retire-toi toi-même, homme impie! Oui, cache-toi dans un lieu où aucun œil ne puisse te voir désormais! Voudrais-tu donc obtenir honneur et obéissance, toi qui es un bourreau! Père, quoique tu puisses subjuguer les hommes qui t'entourent, sache bien que du mal ne peut sortir que le mal. — Ne te courrouce pas contre moi! Hâte-toi de te cacher, de peur que de leurs regards vengeurs les ombres de mes frères ne te chassent de ton siège! Dérobe ta face à tout œil vivant, et que le bruit d'un pas humain te fasse tressaillir! Cherche quelque coin obscur et silencieux, là incline ta tête blanche devant Dieu que tu as offensé; et nous nous

agenouillerons autour de toi, et nous le prierons avec ferveur d'avoir pitié et de nous et de toi.

CENCI

Mes amis, je regrette que cette fille insensée ait gâté l'allégresse de notre fête. — Bonne nuit, adieu ; je ne veux pas vous faire plus longtemps les spectateurs de nos stupides querelles domestiques. A une autre fois.

Tous sortent, excepté Cenci et Béatrice.

Ma cervelle nage dans le vertige : donne-moi une coupe de vin.

A Béatrice.

Et toi, vipère peinte ! Farouche bête que tu es ! Belle et cependant terrible ! Je connais un charme qui te rendra douce et apprivoisée. Maintenant retire-toi de ma vue !

Béatrice sort.

Ici, Andréa ! remplis ce verre de vin grec. Je disais que je ne boirais plus de vin ce soir ; mais il le faut. Car, chose étrange à dire, je sens mes esprits défaillir, en pensant à ce que j'ai résolu de faire.

Il boit.

O toi, vin, sois dans mes veines la résolution de la fougueuse jeunesse, l'inébranlable volonté de la virilité, l'infamie impassible, froide et subtile de la vieillesse ; comme si tu étais en vérité le sang de mes enfants que j'avais soif de boire. — Le charme opère !... Cela doit s'accomplir, cela s'accomplira, je le jure !

Il sort.

ACTE II

SCÈNE I

Un appartement dans le palais Cenci — Entrent LUCRETIA et BERNARDO

LUCRETIA

Ne pleurez pas, mon doux enfant ; il n'a frappé que moi, et j'ai supporté de plus profondes douleurs. Il est vrai que s'il m'avait tuée il aurait fait une action plus clémente. O Dieu tout-puissant, jette les yeux sur nous ! Nous n'avons plus d'autre ami que toi... Mais ne pleurez pas ; quoique je vous aime comme mon enfant, je ne suis pas votre vraie mère.

BERNARDO

Oh ! plus, bien plus que jamais mère ne le fut pour aucun de ses enfants, vous l'avez été pour moi ! Si ce n'avait pas été mon père, pensez-vous que j'aurais pleuré?

LUCRETIA

Hélas ! pauvre enfant, et qu'auriez-vous donc fait alors ?

Entre Béatrice.

BÉATRICE, d'une voix précipitée

A-t-il passé par ici ? L'avez-vous vu, frère ?... Ah non ! c'est son pas sur l'escalier ! Il s'approche ; il a la main sur la porte !... Mère, si jamais j'ai été pour toi une enfant soumise, ah ! maintenant sauve-moi !... Et

toi, grand Dieu, dont l'image sur la terre est celle d'un père, m'abandonnes-tu donc?... Il vient... la porte s'ouvre! Je vois sa face ; il fronce le sourcil pour les autres, mais à moi il sourit, comme il a fait après la fête de la nuit dernière !

Entre un serviteur.

Dieu tout-puissant ! Que tu es miséricordieux ! ce n'est qu'un serviteur d'Orsino. — Eh bien, quelles nouvelles ?

LE SERVITEUR

Mon maître m'a chargé de vous dire que le Saint-Père a repoussé votre supplique sans l'ouvrir ;

Il lui donne un papier.

et il demande à quelle heure il pourrait en toute sûreté vous voir de nouveau.

LUCRETIA

A l'*Ave Maria*.

Le serviteur sort.

Ainsi, ma fille, notre dernière espérance est évanouie. Hélas !... Comme vous êtes pâle ! vous tremblez, et vous voilà perdue dans une fixe et terrible méditation, comme si vous étiez absorbée par une accablante pensée. Vos yeux jettent un éclair glacé ! O très chère enfant, êtes-vous devenue folle ? Sinon, je vous en prie, parlez-moi.

BÉATRICE

Vous voyez que je ne suis pas folle ; je vous parle.

LUCRETIA

Vous parliez de quelque chose que votre père aurait fait après cette abominable fête... Pourrait-ce être quelque chose de pire que quand il souriait et criait : « Mes

fils sont morts ! », et que chacun regardait la face de son voisin, pour voir si les autres étaient aussi pâles que lui ? Au premier mot qu'il prononça, je sentis le sang se précipiter dans mon cœur, et je m'évanouis. Et, quand mon évanouissement fut passé, je m'assis toute faible et effarée; pendant que seule vous vous teniez debout et de vos énergiques paroles maîtrisiez son orgueil dénaturé ; et je pus voir frémir sous vos reproches le démon qui vit en lui. Jusqu'à cette heure vous avez toujours mis entre nous et la fureur chagrine de votre père votre présence protectrice ; votre ferme esprit a été notre seul refuge et notre seule défense. Quel événement l'a ainsi subjugué? Quel événement peut aujourd'hui vous avoir donné ce froid et mélancolique regard, qui succède à une terreur inaccoutumée pour vous ?

BÉATRICE

Que dites-vous ? Je pensais précisément qu'il serait meilleur de ne plus lutter. Il y a eu des hommes, comme mon père, ténébreux et sanglants; mais jamais..... Oh ! avant que la chose en vienne à cette affreuse extrémité, il serait plus sage de mourir ! Elle aboutit à cela finalement...

LUCRETIA

Oh ! ne parlez pas ainsi, chère enfant ! Dites-le-moi enfin, que vous a fait ou dit votre père ? Après cette fête maudite, ne s'est-il pas arrêté quelque temps dans votre chambre ? Parlez-moi.

BERNARDO

O sœur, sœur, je t'en prie, dis-le-nous !

BÉATRICE, très lentement avec un calme forcé

Ce ne fut qu'un mot, mère, un petit mot ; un regard, un sourire.

Avec un accent farouche

Oh ! il m'a écrasée sous ses pieds, il a fait refluer mon sang de mes joues pâles ! Il nous a donné à tous de l'eau croupie, de la viande de buffle empestée, nous ordonnant de manger ou de mourir, et nous avons mangé ! Il m'a forcée de regarder mon Bernardo bien-aimé, quand la rouille des lourdes chaînes a gangréné ses doux membres, et pourtant je n'ai jamais désespéré. — Mais à présent... Qu'allais-je dire ?...

Revenant à elle-même

Ah ! non, il n'y a rien de nouveau. Les souffrances dont nous avons tous notre part m'ont égarée. Il n'a fait que me frapper et me maudire en passant; il a dit... il a regardé... il a fait... oh ! rien absolument en dehors de son habitude; mais cela m'a troublée.... Hélas ! j'oublie tout à fait mon devoir ; je devrais surmonter mes sens pour l'amour de vous.

LUCRETIA

Non, Béatrice ; ayez courage, ma douce enfant. Si quelqu'un devait désespérer, c'est moi, moi qui l'aimais jadis, et qui maintenant dois vivre avec lui jusqu'à ce Dieu nous prenne en pitié, lui ou moi. Vous, vous pouvez, comme votre sœur, trouver quelque mari, et sourire, des années encore, à vos enfants autour de vos genoux, tandis que moi, morte alors, et ce hideux lien, nous ne serons plus dans la mémoire que comme un rêve.

BÉATRICE

Chère dame, ne me parlez pas de mari. N'est-ce pas

vous qui m'avez nourrie quand ma mère mourut ? qui nous avez protégés moi et cet enfant si cher ? Avons-nous eu d'autre ami que vous dans notre enfance ? Vos douces paroles et vos doux regards n'ont-ils pas empêché notre père d'être notre meurtrier ? Et je vous abandonnerais aujourd'hui ? Que l'ombre de ma mère morte s'élève contre mon âme, si j'abandonnais celle qui a rempli sa place, avec un amour plus grand que celui même d'une mère.

BERNARDO

Et moi, je pense comme ma sœur. Non, je ne vous laisserai jamais dans cette infortune, quand même le Pape me donnerait la liberté de vivre, comme les autres enfants de mon âge, dans quelque gaie résidence, au milieu des amusements, d'une chère délicate, et en plein air pur. Oh ! ne pensez jamais que je veuille vous quitter, mère.

LUCRETIA

Mes chers, chers enfants !

Entre Cenci, soudainement.

CENCI

Quoi ! Béatrice ici ? Approchez !

Beatrice recule et se couvre la face

Non, ne cachez pas votre face, elle est belle, regardez-moi ! La nuit dernière, cependant, vous osiez bien me regarder avec une insolence rebelle, essayant de percer d'un œil sévère et scrutateur ma secrète intention ; tandis qu'alors je cherchais à cacher ce que je venais vous dire — mais en vain.

BÉATRICE farouche, chancelante en gagnant la porte

Oh ! puisse la terre m'engloutir ! Cache-moi, ô Dieu !

CENCI

Alors, ce fut moi dont les paroles tombèrent inarticulées de mes lèvres, et qui d'un pas chancelant m'enfuis de votre présence, comme vous fuyez maintenant la mienne. Restez, je vous l'ordonne ! A partir de ce jour et de cette heure, on ne vous verra plus, je pense, avec l'œil intrépide, le sourcil hautain, la joue impudente, et cette lèvre faite pour la tendresse ou le mépris, imposer silence au plus humble des humains, et à moi moins qu'à tout autre. Maintenant, retirez-vous dans votre chambre.

A Bernardo

Et toi aussi, image détestée de ta mère maudite ; ta face laiteuse et douce me rend malade de haine !

Béatrice et Bernardo sortent.

CENCI à part

Ce qui s'est passé entre nous suffit pour nous rendre moi hardi, elle craintive. C'est une terrible chose que de toucher à un forfait tel que celui que je médite aujourd'hui ; je suis comme ces hommes assis grelottant sur le talus humide de rosée, qui essaient avec leurs pieds le courant glacé ; une fois dedans.... avec quelles délices l'esprit palpite en s'ouvrant à la joie !

LUCRETIA s'avançant timidement vers lui

O mon mari ! Je vous en prie, pardonnez à la pauvre Béatrice ; elle ne pensait pas à mal.

CENCI

Ni vous peut-être ? ni ce jeune drôle à qui vous avez appris par cœur le parricide avec son alphabet ? ni Giacomo ? ni ces deux fils, les plus dénaturés des fils, qui auraient fini par me brouiller avec le Pape, et que

dans sa miséricorde Dieu a supprimés en une seule nuit? Innocents agneaux ! Ils n'ont jamais pensé à mal ! Ne conspiriez-vous pas ici ? Vous ne dites pas que j'ai failli être emprisonné comme fou, ou condamné à mort pour certaine affaire, où vous deviez servir de témoin ; que, ce plan ayant échoué, on songea alors à aposter des assassins, ou à verser un poison foudroyant dans ma boisson du soir, ou à m'étouffer dans l'ivresse ? dans la pensée que nous n'avions pas d'autre juge que Dieu, et que Dieu avait prononcé ma sentence, et qu'il n'y avait personne que vous pour être les exécuteurs de ce décret enregistré dans le ciel. Oh non ! vous ne parlez pas de cela !

LUCRETIA

Que Dieu me vienne en aide, si j'ai jamais eu les pensées que vous m'imputez !

CENCI

Si vous osez proférer encore ce mensonge pervers, je vous tue. Quoi ! ce n'a pas été par votre conseil que Béatrice a troublé la fête cette nuit ? N'espériez-vous pas soulever quelques ennemis contre moi, et m'échapper, pour rire avec mépris de celui qui maintenant fait trembler jusqu'au dernier de vos nerfs ? Vous jugiez les hommes plus hardis qu'ils ne sont ; il y en a peu qui osent se mettre entre leur tombeau et moi !

LUCRETIA

Ne me regardez pas d'une façon si terrible ! Par mon salut, je ne connaissais rien des desseins de Béatrice ; et je crois qu'elle n'avait aucun dessein, jusqu'au moment où elle vous entendit parler de ses frères morts.

CENCI

Menteuse blasphématrice ! Vous êtes damnée pour ce péché ! Mais je veux vous mettre quelque part où vous pourrez persuader aux pierres que fouleront vos pas de vous délivrer ; car il n'y aura là aucun homme que ceux qui osent tout sans mettre en question ce que je commande. Mercredi prochain, je vous expédie. Vous connaissez ce rocher sauvage, le château de Petrella. Il est muni de fortes murailles, enfermé de fossés ; ses donjons souterrains et ses tours escarpées n'ont jamais raconté d'histoires, quoiqu'ils aient entendu et vu des choses qui feraient parler les pierres muettes. Qu'attendez-vous encore ? Lucretia sort.

Le soleil qui voit tout brille encore ; j'entends le bruit de la foule affairée dans les rues ; je vois le brillant ciel à travers les panneaux des croisées. C'est un jour éclatant, large et lumineux, bruyant, éblouissant, soupçonneux, plein d'yeux et d'oreilles ; pénétrant les plus sombres recoins de son insolente lumière. O ténèbres, venez ! Et cependant que me fait le jour ? et pourquoi désirerais-je la nuit, moi qui fais une action qui doit confondre à la fois et la nuit et le jour ?.... C'est elle qui tâtonnera à travers un brouillard égarant d'horreur ; s'il y a un soleil dans le ciel, c'est elle qui n'osera pas regarder ses rayons, ni sentir sa chaleur. Qu'elle désire donc la nuit. L'acte auquel je pense aura bientôt tout éteint pour moi ; je porte en moi des ténèbres plus épaisses et plus profondes que l'ombre de la terre, ou l'air interlunaire, ou les constellations éteintes dans le nuage le plus sombre, ténèbres dans lesquelles je m'achemine en sûreté et sans être vu à l'exécution de mon dessein.... Que n'est-il accompli ! Il sort

SCÈNE II

Une chambre dans le Vatican — Entrent CAMILLO et GIACOMO, conversant

CAMILLO.

Il y a une loi ambiguë, et tombée en désuétude, en vertu de laquelle vous pourriez obtenir la nue provision de nourriture et de vêtement....

GIACOMO.

Rien de plus? Hélas! Bien nue doit être la provision accordée par la stricte loi, et que doit payer bien malgré elle l'avarice de la vieillesse. Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas mis à l'apprentissage de quelque métier mécanique? Je n'aurais pas été alors entraîné à la remorque de ces nécessités de haute naissance que je n'aurais point rencontrées dans mon travail quotidien. Le fils aîné d'un noble riche est l'héritier de toutes ses incapacités; il a d'immenses besoins et des facultés très limitées. Vous, cardinal Camillo, s'il vous fallait dire adieu à vos lits de plume trois fois rembourrés, à votre table délicate, à vos cent serviteurs et à vos six palais, et vous voir réduit à ce qu'exige rigoureusement la nature?...

CAMILLO

Hé! il y a quelque raison dans votre affaire; ce serait dur.

GIACOMO

Il est dur de souffrir pour un homme fort. Mais moi, j'ai une épouse bien chère, une dame de haute naissance, dont, dans une heure de malheur, j'ai prêté le douaire à mon père, sans garantie et sans témoins; j'ai des

enfants, qui tiennent de leur mère des sens délicats, les plus belles créatures qui respirent en ce monde; ni elle ni eux ne me font de reproches. Cardinal, ne pensez-vous pas que le Pape consentirait à intervenir, et à étendre son autorité au-delà des limites de la loi?

CAMILLO

Sans doute votre situation est pénible; mais je sais que le Pape ne voudra pas détourner le cours de la loi. Après cette fête impie de la nuit dernière, j'ai causé avec lui, et l'ai pressé de réprimer la cruelle main de votre père. Il fronça le sourcil et dit : « Les enfants sont désobéissants, ils exaspèrent le cœur de leurs pères jusqu'à la folie et au désespoir, récompensant des années de dévouement avec l'outrage. J'ai pitié du comte Cenci du fond de mon cœur; son amour outragé a peut-être éveillé la haine, et l'a ainsi poussé aux dernières extrémités. Dans la grande guerre entre la vieillesse et la jeunesse, moi qui ai les cheveux blancs et le corps chancelant, je veux garder jusqu'à la fin une neutralité sans blâme. » Entre Orsino

Mon bon seigneur Orsino, vous avez entendu ces paroles.

ORSINO

Quelles paroles?

GIACOMO

Hélas! ne les répétez pas. Il n'y a donc ici pour moi aucune justice à attendre: aucune du moins que celle que je puis me rendre moi-même, puisque je suis poussé à bout. Mais, dites, mon innocente sœur et mon frère unique meurent sous l'œil de mon père. Les bourreaux fameux de ce pays, Galeas Visconti, Borgia, Ezzelin,

n'ont jamais infligé au dernier de leurs esclaves ce que ceux-ci endurent; ne trouveront-ils aucun appui?

CAMILLO

S'ils adressaient une pétition au Pape, je ne vois pas comment il pourrait refuser de l'entendre. Cependant il répute cela du plus dangereux exemple, comme tendant à affaiblir le pouvoir paternel, pouvoir, naturellement, l'ombre du sien. — Mais excusez-moi, je vous prie; j'ai des affaires qui ne peuvent se remettre.

Camillo sort

GIACOMO

Mais vous, Orsino, vous avez la pétition; pourquoi ne la présentez-vous pas?

ORSINO

Je l'ai présentée et appuyée de mes plus chaudes prières et avec un pressant intérêt; elle a été retournée sans réponse. Je ne doute pas que les griefs étranges et exécrables qui y sont allégués (et en vérité, ils pourraient bien déconcerter jusqu'à un certain point la croyance) n'aient détourné la mauvaise volonté du Pape du criminel sur ses accusateurs; c'est du moins ce que je conjecture des paroles de Camillo.

GIACOMO

Mon ami, le démon qui hante les palais, l'or, a murmuré le mot de silence à l'oreille de Sa Sainteté. On nous abandonne comme des scorpions dans un cercle de feu! Que nous reste-t-il qu'à nous dévouer nous-mêmes à la mort? Car celui qui est notre persécuteur assassin est protégé par le saint nom de père, sinon je pourrais...

Il s'arrête brusquement

ORSINO

Hé! Ne craignez pas d'achever votre pensée. Les

mots ne sont saints qu'autant que les actions qu'ils recouvrent le sont : un prêtre qui a renié le Dieu qu'il sert, un juge qui fait pleurer la vérité sur ses décisions, un ami, comme j'en connais, dont le conseil ne serait qu'un manteau recouvrant quelque artifice égoïste, un père qui est tout ce que peut sembler un tyran, profaneraient ces noms sacrés.

GIACOMO

Ne me demandez pas ce que je pense! Souvent malgré lui, le cerveau imagine des choses qu'il ne voudrait pas; et nous ajoutons foi à ces fantaisies de l'imagination, en même temps que la langue se refuse à les traduire en paroles; et il n'y a point de paroles qui les traduisent... leur horreur les rend obscures et confuses à l'œil de l'esprit. Mon cœur se refuse à penser ce que vous me demandez.

ORSINO

Mais le sein d'un ami est comme la plus intime retraite de notre propre esprit, où nous sommes assis à l'abri de l'immense regard du jour, et de l'air qui trahit tout. Vos regards disent ce que je soupçonnais....

GIACOMO

Épargne-moi. Je suis comme un homme perdu à minuit dans un bois, qui n'ose pas demander à quelque passant inoffensif son chemin à travers la solitude, de peur qu'il ne soit, comme le sont mes pensées, un assassin. Je sais que tu es mon ami; et tout ce que j'ose dire à mon âme, je te le confierais volontiers. Mais à présent mon cœur est chargé, et voudrait demander un conseil solitaire à une nuit de souci sans sommeil. Pardonne-moi de te dire adieu.... Adieu! Je voudrais

pouvoir à ma propre pensée suspectée adresser un mot si plein de paix.

ORSINO

Adieu! Que vos pensées soient meilleures ou plus hardies. Giacomo sort

J'avais disposé le cardinal Camillo à ne donner à son espérance qu'un froid encouragement. Ce qui heureusement sert mes secrets desseins, c'est le travers qu'ils ont tous dans cette famille d'analyser leur propre esprit et celui des autres. Cette sorte d'anatomie de soi-même doit apprendre à la volonté de dangereux secrets; car elle tente nos forces, en nous révélant ce qui doit être conçu et ce qui peut être exécuté dans la profondeur des plus ténébreux desseins. C'est ainsi que Cenci est tombé dans la fosse; quant à moi, depuis que Béatrice m'a révélé à moi-même et m'a fait reculer devant ce que je ne puis fuir, je fais pauvre figure en face de ma propre estime, avec laquelle je commence à me réconcilier à moitié. Je ferai le moins de mal possible; cette pensée désarmera l'accusateur, la conscience.

Après une pause

Maintenant, quel mal y aurait-il à l'assassinat de Cenci? Cependant, s'il est assassiné, pourquoi le serait-il par moi? Ne pourrais-je pas recueillir le profit de cette action tout en échappant au péché et au péril? De toutes les choses de cette terre, ce que je crains le plus, c'est un homme dont les coups vont plus vite que les paroles. Et tel est Cenci, et, tant que Cenci vivra, le douaire de sa fille sera un tombeau secret pour un prêtre qui en viendrait à bout. — O charmante Béatrice! Puissé-je ne pas t'aimer, ou en t'aimant, que ne puis-je mépriser le danger, et l'or, et tout ce qui s'élève menaçant

entre ma volonté et son effet, ou sourit au delà ! — Il n'y a pas moyen d'échapper !... Sa radieuse forme s'agenouille près de moi à l'autel, elle me suit dans les assemblées des hommes et remplit mon sommeil de rêves tumultueux — de même, quand je veille, il me semble que mon sang est un feu liquide ; et si je touche ma tête moite et étourdie, ma main enflammée la brûle ! Son nom seul, dans la bouche même d'un étranger, navre et fait palpiter mon cœur. Et ainsi, sans aucun profit pour moi, j'embrasse le fantôme de voluptés insaisissables, et ma faible imagination ne possède qu'à moitié l'ombre qu'elle s'est créée. Cependant je ne veux pas plus longtemps nourrir cette vie d'heures enfiévrées; je dois faire servir les espérances inavouées de Giacomo à l'accomplissement de mes chers desseins. Comme du haut d'une tour, je vois le dénouement où tout doit aboutir : son père mort, son frère enchaîné à moi par un noir secret, plus sûr que la tombe ; sa mère effrayée, mais sans se plaindre, de voir d'une si terrible manière ses désirs accomplis ; et elle !... Encore une fois prends courage, ô mon faible cœur! Que peut oser, comparée à toi, une faible vierge sans amis ? J'ai comme un pressentiment assuré du succès. Une divinité qu'on ne voit pas, à l'approche d'événements terribles, pousse les esprits des hommes dans de ténébreuses suggestions, et celui qui en retire le plus de profit n'est pas celui qui devient l'instrument du crime, mais celui qui sait flatter l'Esprit de ténèbres (lui qui fait du cœur des autres son empire et sa proie), jusqu'à en faire son esclave, et c'est ce que je ferai !

Il sort.

ACTE III

SCÈNE I

Un appartement dans le palais Cenci — LUCRETIA, puis BÉATRICE, qui rentre chancelante et tout effarée.

BÉATRICE

Vite ce mouchoir !... J'ai le cerveau blessé ; mes yeux sont pleins de sang ; essuyez-les pour moi ; je ne distingue plus rien.

LUCRETIA

Ma douce enfant, non, vous n'avez point de blessure ; ce n'est qu'une rosée froide qui jaillit de votre cher front... Hélas ! hélas ! qu'est-il arrivé ?

BÉATRICE

Cette chevelure défaite !... comment cela se fait-il ? Ce doivent être ses mèches flottantes qui m'aveuglaient ainsi, et pourtant je les avais attachées bien solidement. Oh ! horreur ! Le pavé s'engouffre sous mes pas ! les murs tournent autour de moi !... Je vois une femme, là, pleurant, debout, calme et immobile, tandis que moi... je glisse, éperdument emportée dans le vertige du monde. — Mon Dieu ! Le beau ciel bleu est tacheté de sang ! Le rayon du soleil, sur le parquet, est noir ! L'air s'est changé en vapeurs telles que celles qu'exhalent les morts dans les charniers ! Pouah ! J'étouffe ! Il rampe autour de moi un brouillard gluant, noir, flétrissant ;

quelque chose de solide, de pesant et d'épais, que je ne puis arracher de moi, car il colle mes doigts et mes membres l'un à l'autre ; il mange intérieurement mes nerfs, et dissout ma chair pour n'en faire qu'une souillure, empoisonnant le subtil, le pur, le plus intime esprit de vie ! Mon Dieu ! Je ne savais pas jusqu'ici ce qu'éprouvaient les fous ! car, sans aucun doute, je suis folle !

Avec plus d'effarement

Non, je suis morte ! Ces membres tombant en pourriture enferment comme dans un sépulcre l'âme pantelante, qui voudrait s'échapper dans l'atmosphère errante !...

Pause

Quelle hideuse pensée vient encore de m'assaillir ? Elle est partie ; et cependant son poids est encore là, sur ces yeux stupéfiés.... sur ce cœur harassé ! O monde ! O vie ! O jour ! O misère !....

LUCRETIA

Qu'est-ce qui te fait mal, ma pauvre enfant ? Elle ne répond pas.... Son esprit a conscience du sentiment de la douleur, mais non de sa cause ; la souffrance a desséché la source d'où elle est sortie.

BÉATRICE avec égarement

Comme un Parricide, la misère a tué son père ; cependant son père était loin de ressembler au mien ! — O Dieu ! que suis-je donc ?

LUCRETIA

Ma très chère enfant, qu'a fait votre père ?

BÉATRICE avec doute

Qui es-tu, toi qui me questionnes ? Je n'ai pas de père....

A part

C'est la garde-malade de la maison des fous qui me soigne; c'est un pitoyable office.

A Lucretia, d'une voix lente et basse

Vous le savez, je pensais que j'étais cette infortunée Béatrice dont parlent les hommes, que son père quelquefois traîne de chambre en chambre par sa chevelure emmêlée; que d'autres fois il enferme toute nue dans des caveaux humides où rampent des reptiles couverts d'écailles, et où il la prive de nourriture jusqu'à ce qu'elle consente à manger d'étranges viandes. Cette déplorable histoire, je l'ai tellement ressassée dans mes rêves malades, que je me suis imaginé... Non, cela ne peut être! Il y a eu dans ce monde sauvage d'horribles choses, de prodigieux accouplements, d'étranges confusions de bien et de mal; et la pensée en a conçu de pires encore, qui n'ont pas trouvé un cœur capable de les réaliser. Mais jamais fantaisie n'a imaginé une action semblable à celle....

Elle s'arrête, revenant subitement à elle-même.

Qui es-tu? Jure-moi, avant que je meure d'une attente terrible, qu'en vérité tu n'es pas ce que tu sembles.... Mère!

LUCRETIA

Oh! ma douce enfant! vous savez bien....

BÉATRICE

Ne le dis pas; car alors, si c'est la vérité, cette autre chose aussi doit être une vérité, une vérité assurée, durable, qui s'enchaîne avec chaque circonstance successive de la vie, qui ne doit jamais changer, jamais s'évanouir.... Oui, il en est ainsi! C'est bien le palais Cenci; toi, tu es Lucretia; et moi je suis Béatrice!... J'ai dit quelques paroles égarées! mais je n'en dirai

plus... Mère, viens près de moi; à partir de ce moment, je suis..... Sa voix meurt et s'éteint.

LUCRETIA

Hélas! enfant? que t'est-il arrivé? Qu'a fait ton père?

BÉATRICE

Ce que j'ai fait? Ne suis-je pas innocente? Est-ce mon crime, si un homme aux cheveux blancs, au sourcil impérieux, qui m'a torturée, dès mes plus tendres années oubliées, comme des pères seuls osent le faire, peut s'appeler lui-même mon père et l'être en effet?... Oh! que suis-je? Quel nom, quelle place, quelle mémoire seront les miens? Quel souvenir du passé survivra même à mon désespoir?

LUCRETIA

C'est un violent tyran, sans doute, mon enfant; la mort seule, nous le savons, peut nous affranchir, sa mort ou la nôtre. Mais que peut-il donc avoir fait, quel outrage plus terrible, ou quel forfait plus criminel?... Tu ne te ressembles plus; il sort de tes yeux comme un étrange esprit d'égarement.... Parle-moi : dénoue ces pâles mains dont les doigts sont enchaînés l'un à l'autre.

BÉATRICE

C'est ma vie sans repos que torture leur étreinte. Si j'essaie de parler, je deviendrai folle. Oui, quelque chose doit être fait; quoi?... je l'ignore.... quelque chose qui réduise ce que j'ai souffert à n'être plus qu'une ombre dans l'éclair terrible qui doit le venger; quelque chose de prompt, de rapide, d'irrévocable, qui détruise la conséquence de ce qu'il ne peut guérir. Une telle chose, il faut la souffrir ou la faire! Quand je saurai

quoi, je serai tranquille et calme, et rien ne me tourmentera plus. Mais maintenant!.... O sang, qui es le sang de mon père, circulant à travers ces veines souillées, si du moins, versé sur la terre polluée, tu pouvais laver le crime et la peine dont je souffre!... Non, cela ne se peut! Bien d'autres pourraient douter qu'il y a un Dieu là-haut, qui voit et permet le mal, et mourir dans ce doute; cette foi, aucune agonie ne l'obscurcira en moi!

LUCRETIA

Ce doit être en vérité quelque mal bien amer; lequel? je n'ose le deviner. Oh! mon enfant perdue, ne cache pas dans une douleur orgueilleuse, impénétrable, tes souffrances à ma crainte!

BÉATRICE

Je ne les cache pas. Quelles paroles voudriez-vous m'entendre dire? Moi, qui ne peux me faire dans mon esprit aucune image de ce qui m'a transformée,... moi, dont la pensée est comme un spectre enveloppé du linceul de sa propre horreur sans forme! De tous les mots qui servent à l'échange des pensées mortelles, lequel voudrais-tu entendre? car il n'y en a point pour dire ma misère. Et si une autre connaissait jamais quelque chose de semblable à ce que j'ai connu, elle mourrait, comme je mourrai, et, comme moi, sans lui laisser un nom. O Mort! Mort! notre loi et notre religion t'appellent un châtiment, et une récompense.... Oh! lequel ai-je mérité?

LUCRETIA

La paix de l'innocence, jusqu'à ce qu'à votre heure vous soyez appelée au ciel. Quoi que vous ayez pu souf-

frir, vous n'avez fait aucun mal. La mort doit être la punition du crime, ou la récompense de ceux dont les pieds se blessent aux épines que Dieu a semées sur le chemin qui mène à l'immortalité.

BÉATRICE

Oui, la mort est le châtiment du crime! Je t'en prie, ô Dieu, ne me laisse pas m'égarer dans mes jugements. Si je dois vivre jour après jour, et garder ces membres, temple indigne de ton Esprit, comme un immonde repaire, d'où ce que tu abhorres puisse se rire de toi, impunément... Non, cela ne sera pas! — Le suicide! Non, ce ne peut être un abri, car ta loi est comme un enfer qui s'entr'ouvre entre la volonté et lui. — Oh! dans ce monde mortel, il n'y a ni vindicte ni loi qui puisse juger et exécuter l'arrêt vengeur de l'acte dont je souffre!

Entre Orsino. — Elle s'approche de lui solennellement.

Ami, soyez le bienvenu! J'ai à vous dire que, depuis que nous nous sommes rencontrés, j'ai enduré un forfait si énorme et si étrange, que ni la vie ni la mort ne peuvent plus me donner le repos. Ne me demandez pas ce que c'est; car il y a des actes qui n'ont pas de forme, des souffrances qui n'ont pas de langue.

ORSINO

Et quel est celui qui vous a ainsi outragée?

BÉATRICE

L'homme qu'on appelle mon père; un terrible nom!

ORSINO

Ce ne peut être...

BÉATRICE

Si cela peut être, ou n'être pas, abstenez-vous de le penser. Cela est, cela a été; conseillez-moi de manière à ce que cela ne soit plus une autre fois. J'ai songé à mourir; mais une crainte religieuse me retient, la peur que la mort même ne puisse être un refuge contre la conscience de ce qui n'a pas encore été expié. Oh, parlez!

ORSINO

Accuse-le de cette action, et laisse à la loi le soin de te venger.

BÉATRICE

Conseiller au cœur de glace! Si je pouvais trouver un mot capable de faire connaître le crime de mon bourreau; et, cela fait, si ma langue pouvait, comme un couteau, arracher le secret qui ronge comme un chancre le cœur de mon cœur,... oui, tout mettre à nu, de telle sorte que ma renommée immaculée devienne dans la bouche des plus viles commères une histoire rebattue, une farce, une fable, un étonnement.... Si cela pouvait être (ce qui ne sera jamais), songez donc à l'or de l'offenseur, à sa haine redoutée, à l'étrange horreur du récit accusateur, défiant toute croyance et dépassant tout langage, qu'on ose à peine murmurer, tant il est inimaginable, enveloppé de hideux soupçons. — Oh! la belle! la sûre défense!

ORSINO

Alors vous voulez l'endurer?

BÉATRICE

L'endurer!... Orsino, votre conseil semble peu profitable. Elle se détourne, et se parle à mi-voix à elle-même

Oui, tout doit être soudainement résolu et exécuté! Quel est ce brouillard confus de pensées qui s'élèvent ombre sur ombre, s'obscurcissant l'une l'autre?

ORSINO

L'offenseur doit-il vivre ? triompher dans son méfait? et de son crime, quel qu'il soit (crime terrible, sans aucun doute) faire, par l'habitude, ton élément? jusqu'à ce que tu sois tout à fait perdue, ravalée jusqu'à revêtir les apparences de ce que tu laisses faire?

BÉATRICE, à elle-même

O puissante mort! Ombre au double visage! Seul juge! le plus équitable des arbitres!

Elle se retire, absorbée dans sa pensée.

LUCRETIA

Si le tonnerre de Dieu descendit jamais pour venger...

ORSINO

Ne blasphémez pas! Sa haute providence remet le soin de sa gloire sur cette terre, et celui de leurs propres méfaits, entre les mains des hommes; s'ils négligent de punir le crime...

LUCRETIA

Mais si un misérable, comme celui-ci, parvient avec de l'or à se moquer de l'opinion, de la loi, du pouvoir? S'il n'y a aucun appel possible à ce qui fait trembler les plus coupables? Si, parce que nos maux sont si extraordinaires, étranges et monstrueux, qu'ils dépassent toute croyance.... O Dieu! si pour les raisons mêmes qui devraient nous assurer la réparation la plus prompte et la plus sûre, notre offenseur triomphe? pendant que nous, les victimes, nous supportons un pire châtiment que celui que mérite notre bourreau?..

ORSINO

Croyez bien qu'il y a réparation là où il y a crime ; seulement il faut être assez hardi pour s'en saisir.

LUCRETIA

Comment ? S'il y avait quelque moyen de tout assurer, je ne le connais pas, mais je pense qu'il serait bon de...

ORSINO

Hé quoi ? ce dernier outrage à Béatrice ! Car il est tel, autant que je puis vaguement le conjecturer, qu'il fait du remords un déshonneur, et ne lui laisse, à elle, qu'un unique devoir, celui de trouver sa vengeance ; à vous, qu'un seul refuge contre des maux mal endurés, et à moi, qu'un seul conseil....

LUCRETIA

Non, nous ne pouvons espérer voir se lever pour nous l'aide, la justice, l'appui, d'aucun côté où tout autre les trouverait sans en avoir autant besoin que nous.

Béatrice revient.

ORSINO

Eh bien !

BÉATRICE

Silence, Orsino ! Et vous, honorée dame, tandis que je parle, je vous en prie, rejetez loin de vous, comme des vêtements usés, indulgence et respect, remords et crainte, toutes les contraintes habituelles de la vie quotidienne, que nous avons subies depuis notre enfance, mais qui aujourd'hui seraient une raillerie à ma cause plus sainte. Je l'ai dit, j'ai souffert un mal, qui, tout en restant inexprimable, est tel qu'il demande une expiation, et pour ce qui s'est passé, et de peur que je ne

sois réservée, jour après jour, à accumuler crimes sur crimes dans mon âme déjà surchargée, et à devenir.... ce que vous ne pouvez rêver. J'ai prié Dieu, j'ai conversé avec mon cœur, j'ai démêlé ma volonté enchevêtrée, et j'ai fini par décider ce qui est juste. — Es-tu mon ami, Orsino ? Faux ou vrai ? Jure-le sur ton salut avant que je parle.

ORSINO

Je jure d'employer mon habileté et ma force, mon silence, et tout ce qui est en moi, à exécuter tes commandements.

LUCRETIA

Vous pensez que nous devons tramer sa mort ?

BÉATRICE

Et exécuter notre trame, et sans retard. Nous devons être prompts et hardis.

ORSINO

Et surtout prudents.

LUCRETIA

Car les lois jalouses puniraient en nous de la mort et de l'infamie ce qu'elles devraient faire elles-mêmes.

BÉATRICE

Aussi prudents que nous pourrons, mais prompts. Orsino, les moyens ?

ORSINO

Je connais deux scélérats ineptes et féroces, qui font de l'âme d'un homme le cas de celle d'un ver, et tout prêts à écraser, pour le moindre caprice, la plus vile

comme la plus noble vie. Cette espèce a cours ici, à Rome. Ils tiennent la marchandise dont nous avons besoin.

LUCRETIA

Demain, avant l'aurore, Cenci doit nous transporter à ce rocher solitaire de Petrella, dans les Apennins de l'Apulie. S'il y arrive....

BÉATRICE

Il ne faut pas qu'il y arrive.

ORSINO

Fera-t-il nuit, avant que vous n'atteigniez la tour?

LUCRETIA

Le soleil sera à peine couché.

BÉATRICE

Mais je me souviens, à deux milles de ce côté du fort, la route traverse un ravin profond ; elle est escarpée et étroite, et se déroule en tournants abrupts le long du précipice. Et dans sa profondeur il y a un roc puissant qui, depuis un nombre inimaginable d'années, s'est soutenu péniblement et plein de terreur au-dessus d'un gouffre ; à voir l'effort agonisant avec lequel il se cramponne à la montagne, on dirait qu'il s'affaisse lentement, comme une âme misérable qui heure par heure se cramponne à la masse de la vie ; et, tout en se cramponnant, il penche ; et, en penchant, il assombrit encore l'abîme formidable où il a peur de tomber. Sous ce roc, immense comme le désespoir, la mélancolique montagne, comme épuisée de lassitude, bâille. Au bas, on entend, sans le

voir, un torrent impétueux, qui bouillonne avec rage au milieu des cavernes, et un pont traverse le gouffre. Au-dessus bien haut, croissent, avec leurs troncs qui s'entrecoupent, de rocher en rocher, des cèdres, des ifs et des pins, dont la chevelure entortillée forme une solide voûte d'ombre avec les noirs enlacements du lierre. Là, à midi, c'est l'heure du crépuscule, et au coucher du soleil la nuit la plus noire.

ORSINO

Avant d'atteindre ce pont, trouvez quelque prétexte pour éperonner vos mules ou pour vous attarder, jusqu'au moment où...

BÉATRICE

Quel est ce bruit?

LUCRETIA

Ecoutons! Non, ce ne peut être le pas d'un serviteur; ce doit être Cenci, qui revient à l'improviste. Trouvez quelque excuse à votre présence ici.

BÉATRICE, à Orsino, en s'en allant

Ce pas que nous entendons s'approcher ne doit jamais franchir le pont dont nous avons parlé.

Lucretia et Béatrice sortent.

ORSINO

Que vais-je faire ? Cenci va me trouver ici, et il me faudra soutenir l'impérieuse inquisition de ses regards qui me demanderont ce qui m'y a amené ! Masquons les miens d'un sourire insignifiant et vide.

Entre Giacomo avec précipitation.

Comment ! Vous vous aventurez ici ? Saviez-vous donc que Cenci était absent?

GIACOMO

C'est lui que je cherche ; et j'attendrai son retour.

ORSINO

Grand Dieu ! pesez-vous tout le danger de votre témérité ?

GIACOMO

Oui ! Et lui, mon bourreau, connaît-il son propre danger ? Nous ne sommes plus aujourd'hui, comme autrefois, père et enfant, mais homme à homme, l'oppresseur en face de l'opprimé, le calomniateur en face du calomnié, l'ennemi en face de l'ennemi. Il a rejeté la Nature qui était son bouclier, et la Nature le rejette, lui qui est sa honte ; et moi je les méprise et repousse tous deux. Est-ce un père, celui dont je vais secouer la gorge, en lui disant : « Je ne demande point d'or ; je ne réclame pas d'heureuses années, ni les souvenirs d'une paisible enfance, ni l'amour abrité au foyer ; quoique tu m'aies arraché tout cela, et plus encore ; je ne demande que mon honneur intact, le seul trésor de paix que je croyais dérobé à ta haine, sous l'amas de misère que tu as accumulée sur moi ; ou bien je... » Dieu peut comprendre et pardonner ; pourquoi m'adresser à un homme ?

ORSINO

Calmez-vous, mon cher ami.

GIACOMO

Oui, je vais vous dire avec calme ce qu'il a fait. Ce vieux Francesco Cenci, comme vous le savez, m'emprunta la dot de ma femme, et puis nia cet emprunt. Il me laissa ainsi dans la pauvreté, si bien que je songeai à

l'alléger en acceptant un pauvre office dans l'État. Il m'avait été promis, et déjà j'avais acheté des vêtements neufs pour mes enfants en haillons, et ma femme souriait, et mon cœur connaissait le repos, quand l'intervention de Cenci, ainsi que je l'ai découvert, fit accorder cet office à un misérable dont il paya ainsi les plus ignobles services. Je rentrai avec ces mauvaises nouvelles, et nous nous assîmes ensemble, tristes, consolant notre découragement avec les larmes d'une affection et d'une fidélité à toute épreuve, capables de tempérer les plus cruelles amertumes de la vie ; quand, selon sa coutume, il vint nous faire des reproches et nous maudire, se moquant de notre pauvreté, et nous disant que c'était un châtiment de Dieu sur des fils désobéissants. Et alors, afin de pouvoir le rendre muet de honte, je lui parlai de la dot de ma femme; mais lui, il forgea une petite histoire fort spécieuse, racontant comment j'avais dissipé cette somme en secrètes orgies ; il vit que cela touchait ma femme, et il s'en alla en souriant ! Et quand je m'aperçus de l'impression produite, quand je sentis que ma femme insultait de son silencieux mépris à mon ardente sincérité, qu'elle avait l'air hostile et froid, je sortis aussi; mais je revins bientôt. Pas assez tôt cependant pour que ma femme n'ait eu le temps d'apprendre à mes enfants ses blessantes pensées ; et tous criaient : « Donnez-nous des vêtements, père ! Donnez-nous une meilleure nourriture ! Ce que vous dissipez en une nuit nous suffirait pour des mois ! » Je les regardai, et je vis que mon foyer n'était plus qu'un enfer. Et je ne retournerai plus dans cet enfer, jusqu'à ce que mon ennemi m'ait fait réparation ; sinon, de même qu'il m'a donné la vie, moi, renversant la loi de la nature, je...

ORSINO

Crois-moi, la réparation que tu viens chercher ici te sera refusée.

GIACOMO

Alors.... N'êtes-vous pas mon ami? N'avez-vous pas, l'autre jour, quand nous conversions ensemble, fait allusion à cette alternative sur le bord de laquelle vous voyez que je suis en suspens? Alors mes griefs étaient moindres. Ce mot « parricide », quoique je sois bien résolu, me hante comme la crainte.

ORSINO

C'est la chose qui est à craindre, car le mot en lui-même est une moquerie creuse. Mais remarquez comment Dieu très sage rassemble en un même point les fils d'un juste arrêt, en le sanctifiant ainsi : ce à quoi vous songez est, pour ainsi dire, accompli.

GIACOMO

Il est mort!

ORSINO

Sa tombe est prête. Apprenez-le, depuis que nous ne nous sommes vus, Cenci a outragé sa fille.

GIACOMO

Quel outrage?

ORSINO

Un outrage qu'elle ne dit pas, mais que vous pouvez conjecturer à demi, comme je le fais, de sa pâleur fixe et de la douleur hautaine de son front durement courbé dans le vide, de sa voix sévère et monotone, où se noient à la fois tendresse et terreur; enfin de ceci

pendant que sa belle-mère et moi, perdus dans notre propre horreur, nous causions ensemble avec d'obscures allusions (sans nous comprendre l'un l'autre, devinant confusément et effleurant timidement la vérité, tout en songeant à sa vengeance), elle nous interrompit, et son regard nous dit, avant que ses lèvres l'aient articulé : « Il faut qu'il meure! »

GIACOMO

Il suffit. Tous mes doutes sont apaisés. Il y a ici, pour cet acte, une plus haute raison que la mienne ; il y a un juge plus saint que moi, un vengeur plus irréprochable. Béatrice, toi qui dans la grâce de ta douce jeunesse n'as jamais marché sur un ver, jamais meurtri une fleur vivante, sans t'être apitoyée sur leur sort en versant des larmes inutiles! Charmante sœur, toi en qui les hommes s'émerveillaient de voir la beauté et la sagesse s'unir sans se détruire l'une l'autre! on t'a déshonorée! O mon cœur, ne demande pas d'autre justification ! Dois-je attendre, Orsino, qu'il revienne, pour le poignarder à sa porte?

ORSINO

Non; quelque accident pourrait intervenir et le sauver d'une issue maintenant très assurée; vous, pris au dépourvu, vous ne sauriez où fuir, comment vous excuser ou vous cacher. Non, écoutez-moi; tout est tramé, le succès est si sûr que.... Entre Béatrice.

BÉATRICE

C'est la voix de mon frère! Ne me reconnaissez-vous pas?

GIACOMO

Ma sœur, ma sœur perdue!

BÉATRICE

Oui, perdue!... Je vois qu'Orsino vous a parlé, et que vous conjecturez des choses trop horribles à dire, et cependant bien loin de la réalité. Mais, ne vous arrêtez pas, il peut revenir. Embrasse-moi; je saurai qu'alors tu consens à sa mort. Adieu, adieu! Que la piété envers Dieu, que l'amour fraternel, que la justice et la clémence, que tout ce qui peut attendrir les cœurs les plus durs, endurcissent le tien, ô mon frère! — Ne réponds rien.... adieu!

Ils sortent séparément.

SCÈNE II

Un petit appartement dans la maison de Giacomo

GIACOMO seul

Il est minuit, et Orsino ne vient pas encore.

Tonnerre, le bruit d'un orage.

Eh quoi! les éternels éléments sympathisent-ils avec un ver tel que l'homme? S'il en était ainsi, le trait de l'éclair ailé de pitié ne tomberait pas sur les pierres et les arbres. Ma femme et mes enfants dorment; ils sont maintenant plongés dans des rêves insignifiants; et moi, je dois veiller, toujours incertain si cette action très nécessaire est juste. O toi, lampe épuisée, dont la flamme mourante est secouée par le vent, et sur le bord de laquelle voltige l'obscurité dévorante, toi, petite flamme, qui vacilles en tous sens, comme le pouls d'un mourant qui s'élève et qui tombe! Si je ne te donnais pas d'aliment, comme tu tomberais bientôt, et serais comme si tu n'avais jamais été! Ainsi se consume et tombe, en cet instant même peut-être, la vie qui a allumé la

mienne ; mais aucun pouvoir ne saurait remplir de l'huile vitale cette lampe de chair une fois épuisée. Ha ! c'est le sang, dont se sont nourries ces veines, qui coule jusqu'à ce qu'il soit tout entier refroidi ; c'est la forme où s'est moulée la mienne, qui tombe dans les spasmes blêmes et livides de la mort ; c'est l'âme, dont j'ai reçu la parure de la ressemblance immortelle avec Dieu, qui maintenant se tient toute nue devant le tribunal du ciel !

Une cloche sonne.

Une heure ! Deux heures ! Les heures se traînent toujours ; et quand mes cheveux seront blancs, mon fils peut-être veillera aussi alors, torturé entre une juste haine et un vain remords ; gourmandant le tardif messager de nouvelles semblables à celles que j'attends ! Je voudrais presque qu'il ne fût pas mort, quelque grands que soient mes maux ; cependant.... Mais c'est le pas d'Orsino.

Entre Orsino.

Parlez !

ORSINO

Je viens vous dire qu'il a échappé.

GIACOMO

Échappé !

ORSINO

Et qu'il est sain et sauf dans Petrella. Il a passé à l'endroit fixé pour l'action, une heure trop tôt.

GIACOMO

Sommes-nous les jouets de tels hasards ? Et faut-il donc perdre ainsi en d'aveugles appréhensions les heures où nous devrions agir ? Ainsi le vent et le tonnerre, qui semblaient hurler son glas, ne sont que le retentissant éclat de rire avec lequel le ciel se moque

de notre faiblesse! Désormais je ne me repentirai plus de rien de ce que j'aurai projeté ou fait, mais seulement de mon repentir.

ORSINO

Vois, la lampe s'est éteinte.

GIACOMO

Si nous n'avons aucun remords quand l'air obscur a bu cette flamme innocente, pourquoi faiblirions-nous, quand la vie de Cenci, cette lumière à la clarté de laquelle les mauvais esprits voient les actions exécrables qu'ils inspirent, doit s'éteindre pour toujours? Non, maintenant me voilà endurci.

ORSINO

Eh! qu'est-il besoin de cela? Qui jamais a craint la pâle intrusion du remords dans une action juste? Quoique notre premier plan ait échoué, ne doutez pas qu'il ne soit bientôt couché dans le repos. Mais rallumez la lampe, que nous ne causions pas dans les ténèbres.

GIACOMO rallumant la lampe

Et cependant, une fois éteinte, je ne pourrai pas rallumer la vie de mon père; ne pensez-vous pas que son ombre pourrait faire valoir cet argument devant Dieu?

ORSINO

Une fois évanouie, pouvez-vous ranimer la paix de votre sœur? vos propres années éteintes de jeunesse et d'espérance? les paroles amères de votre femme? tous les outrages que le faible dans l'infortune reçoit de l'homme heureux? votre mère morte ?...

GIACOMO

Oh! n'en dites pas davantage! Je suis bien résolu, quoiqu'il s'agisse pour cette main d'éteindre la vie qui l'a animée!

ORSINO

Il n'est pas besoin de tout cela. Écoutez. Vous connaissez Olimpio, le gardien de Petrella, au temps du vieux Colonna, celui que votre père a dégradé de son poste? et Marzio, ce misérable désespéré que l'année dernière il priva du salaire du sang bien gagné et bien dû?

GIACOMO

Je connais Olimpio; et l'on dit qu'il haïssait le vieux Cenci au point que dans sa rage silencieuse ses lèvres pâlissaient à le voir seulement passer. De Marzio, je ne sais rien.

ORSINO

La haine de Marzio égale celle d'Olimpio. J'ai envoyé ces hommes, en votre nom et comme à votre requête, s'aboucher avec Béatrice et Lucretia.

GIACOMO

S'aboucher seulement?

ORSINO

Les moments qui vont s'écouler d'ici à demain, à l'heure de minuit, peuvent éterniser la mémoire de leur vol par sa mort. Avant cette heure, ces hommes auront parlé, et peut-être agi et tout achevé.

GIACOMO

Écoutez! Quel est ce bruit?

ORSINO

C'est le chien de garde qui pleure, et les poutres qui craquent; rien autre chose.

GIACOMO

C'est ma femme qui se plaint dans son sommeil. J'en suis sûr, elle dit de moi des choses amères; et autour d'elle mes enfants rêvent que je leur refuse leur subsistance.

ORSINO

Pendant que celui qui les en a vraiment privés, et qui remplit d'amertume leur repos affamé, dort maintenant plongé dans d'infâmes voluptés, et triomphant se rit de toi dans des visions de haine heureuse, trop semblables à la réalité du jour.

GIACOMO

S'il se réveille encore une fois, je ne me fierai plus à des mains mercenaires.

ORSINO

C'est ce que tu aurais de mieux à faire. Je dois partir; bonne nuit! Quand nous nous retrouverons, puisse tout être accompli !

GIACOMO

Et tout oublié! Oh! puissé-je n'avoir jamais été!

Ils sortent.

ACTE IV

SCÈNE I

Un appartement dans le château de Petrella — Entre Cenci.

CENCI

Elle ne vient pas, cependant tout à l'heure je l'ai laissée vaincue et évanouie ! Elle connaît la peine qui attend ses délais. Et cependant si les menaces étaient vaines ! Ne suis-je pas maintenant dans l'enceinte de Petrella ? Ai-je encore à craindre les yeux et les oreilles de Rome ? Ne pourrais-je pas à mon aise la traîner par sa chevelure d'or ? La fouler aux pieds ? La laisser sans sommeil jusqu'à ce que sa cervelle soit excédée ? La dompter au moyen des chaînes et de la faim ? Il suffirait de moins. Quoi ! laisser inaccompli ce que je brûle le plus d'atteindre ! Non ! C'est sa volonté obstinée qui, de son propre consentement, s'inclinera aussi bas que ce qui l'avilit. Entre Lucretia.

Toi, misérable abhorrée ! Dérobe-toi à ma haine ; fuis, disparais !... Non, reste ; fais venir ici Béatrice.

LUCRETIA

O mon époux ! Je t'en prie, pour le triste amour de toi-même, prends garde à ce que tu fais. Un homme, qui, comme toi, marche à travers les crimes et à travers les dangers qu'attirent ses crimes, peut à chaque heure trébucher soudainement dans la tombe. Et tu es

vieux ; tes cheveux sont gris, presque blancs. Si tu veux te sauver toi-même de la mort et de l'enfer, aie pitié de ta fille ; donne-la à quelque ami, en mariage, afin qu'elle ne soit pas pour toi une tentation de haine, ou de plus criminelles pensées, s'il en existe.

CENCI

Oui ! comme sa sœur, qui a trouvé un foyer pour insulter à ma haine avec sa prospérité ? Une étrange ruine vous écrasera toutes deux, elle et toi, et tout ce qui me reste encore. Ma mort peut être rapide ; son destin la gagnera de vitesse. Va, et dis-lui de venir ici, et avant que mon humeur ne soit changée ; sinon je la traînerai par les cheveux.

LUCRETIA

C'est elle qui m'a envoyée vers toi, ô mon époux. A ta présence, comme tu le sais, elle est tombée évanouie ; et dans cette crise, elle a entendu une voix qui disait : « Cenci va mourir ! Qu'il se confesse ! L'ange accusateur attend encore, afin de savoir si Dieu, pour punir ses énormes crimes, endurcira son cœur mourant. »

CENCI

Oui, cela se voit ; sans aucun doute il peut se faire des révélations divines. Il est évident que j'ai été favorisé d'en haut ; car, lorsque j'ai eu maudit mes fils, ils sont morts. — C'est ainsi ! — Quant au bien ou au mal, chansons ! — Le repentir ! Le repentir est l'œuvre facile d'un instant, et dépend plus de Dieu que de moi. — Bien ! Bien ! — Il faut que j'abandonne le point capital, qui était d'empoisonner et de corrompre son âme.

Une pause. Lucretia s'approche avec anxiété, et recule à mesure qu'il parle.

Et d'un ! et de deux !... Oui, Rocco et Cristofano ! ma malédiction les a étouffés ; et pour Giacomo, j'espère, la vie sera un pire enfer que celui d'au-delà de la tombe ; Béatrice, s'il y a quelque habileté dans la haine, mourra dans le désespoir, en blasphémant ; quant à Bernardo, il est si innocent ! je veux lui léguer la mémoire de ces actions et faire de sa jeunesse le tombeau de l'espérance, où les pensées coupables pousseront comme les mauvaises herbes sur une tombe abandonnée. Quand tout cela sera fait, dans la vaste Campagna, j'entasserai mon argent et mon or ; mes vêtements précieux, mes tableaux, mes tapisseries, mes parchemins, et tous les souvenirs de mon opulence ; et, dans mon allégresse, j'en ferai un feu de joie, et ne laisserai rien de toutes mes possessions que mon nom, héritage qui dépouillera celui qui en jouira et le laissera nu comme l'infamie. Cela fait, mon âme, cette verge vengeresse, je la remettrai entre les mains de celui qui l'a tenue ; qu'elle soit l'instrument de son propre châtiment ou du leur, il ne me la redemandera pas, jusqu'à ce qu'elle se brise dans sa plus profonde et dernière blessure, jusqu'à ce que sa haine se soit tout entière assouvie. Mais, de peur que la mort ne prévienne mes desseins, je veux faire courte et sûre besogne.

Il va sortir ; Lucretia le retient.

LUCRETIA

Oh reste ! C'était une feinte ! Elle n'a eu aucune vision, elle n'a entendu aucune voix. Je disais cela uniquement pour te faire peur.

CENCI

C'est bien ! Vile menteuse, qui joues ainsi avec la

vérité sacrée de Dieu, que ton âme soit étouffée par ce mensonge blasphématoire ! Quant à Béatrice, j'ai en réserve de pires terreurs pour la plier à ma volonté.

LUCRETIA

Oh ! à quelle volonté ? Quelles plus cruelles souffrances que celles qu'elle a connues peux-tu lui infliger ?

CENCI

Andréa ! vas appeler ma fille, et si elle refuse de venir, dis-lui que j'arrive. — Quelles souffrances ? dis-tu... Je veux la traîner, pas à pas, à travers des infamies inconnues parmi les hommes ; l'exposer sans abri dans le plein midi du mépris public, pour des actes publiés par tout l'univers ; et parmi ces actes il y en aura un... lequel ? Tu ne devines pas ? Elle deviendra (car ce qu'elle abhorre le plus exercera sur elle une fascination qui prendra au piège sa volonté révoltée), elle deviendra pour sa propre conscience telle qu'elle apparaît aux autres ; et, quand elle sera morte, morte sans confession et sans pardon, comme rebelle à son père et à Dieu, son cadavre sera abandonné aux chiens ; son nom sera la terreur de la terre, son âme s'approchera du trône de Dieu toute souillée des plaies de mes malédictions. Je veux faire de son corps et de son âme un monstrueux monceau de ruines. Entre Andréa.

ANDRÉA

Madame Béatrice...

CENCI

Parle, pâle esclave. Que dit-elle ?

ANDRÉA

Monseigneur, elle a dit ce qu'elle voyait : « Va dire

à mon père que je vois l'abîme de l'enfer entre nous ; il peut le traverser : je ne le ferai pas. »

Andréa sort.

CENCI

Va vite, Lucretia, dis-lui de venir ; cependant fais-lui bien entendre qu'en venant elle consent ; dis-lui en outre que si elle ne vient pas je la mandirai.

Lucretia sort.

Ha ! Est-ce autrement qu'avec la malédiction d'un père que Dieu frappe de panique la Victoire armée, et fait pâlir les cités dans leur prospérité ? Le Père du monde doit exaucer la prière d'un père contre son enfant, dût celui qui prie porter le nom que me donnent les hommes ! La mort de ses frères rebelles ne l'épouvantera-t-elle pas avant que je parle ? Mon imprécation a appelé sur eux une prompte ruine, et elle est venue.

Entre Lucretia.

Eh bien ! quoi ? Parle, misérable !

LUCRETIA

Elle a dit : « Je ne puis aller : dites à mon père que je vois un torrent de son propre sang bouillonner entre nous. »

CENCI s'agenouillant

Dieu, écoute-moi ! Si cette merveilleuse masse de chair dont tu as fait ma fille ; si mon sang, cette parcelle séparée de mon être ; ou plutôt cette maladie, cette peste, qui est mienne, dont la vue m'infecte et m'empoisonne ; si ce démon, sorti de moi comme d'un enfer, a été destiné à quelque bon usage ; si sa beauté radieuse a été allumée pour illuminer ce monde ténébreux ; si, nourries de ta plus exquise rosée d'amour, des vertus devaient fleurir en elle, capables de faire

régner la paix dans la vie ; pour l'amour de moi, je t'en prie, toi qui es le Dieu et le père commun d'elle et de moi et de l'univers, renverse cet arrêt ! Terre, au nom de Dieu, que sa nourriture soit un poison, qui encroûte tout son corps de taches lépreuses ! Ciel, fais pleuvoir sur sa tête les gouttes de la rosée de la Maremme, jusqu'à ce qu'elle soit mouchetée comme un crapaud ! Dessèche ses lèvres où s'allume l'amour ; estropie ses beaux membres dans une hideuse difformité ! Soleil qui vois tout, dans ta fureur jalouse, perce ses yeux qui dardent la vie de tes propres rayons aveuglants !

LUCRETIA

Silence ! Silence ! pour l'amour de toi-même ne prononce pas ces terribles paroles ! En exauçant de telles prières, le Dieu suprême les châtie.

CENCI se levant et brandissant sa main vers le ciel

Il fait sa volonté, et moi la mienne ! — Ceci encore : si elle a un enfant...

LUCRETIA

Horrible pensée !

CENCI

Si jamais elle a un enfant — et toi, vivante Nature, je t'adjure au nom de Dieu, sois féconde en elle, qu'elle croisse et multiplie pour accomplir le divin commandement, et ma profonde imprécation ! — puisse cet enfant être la hideuse ressemblance d'elle-même ! Qu'elle puisse y voir, comme dans un miroir qui défigure, sa propre image mêlée à ce qu'elle abhorre le plus, lui souriant sur son sein qui l'allaite ! Que cet enfant dès sa naissance grandisse de jour en jour plus

pervers et plus difforme, changeant son amour de mère en misère! Et qu'ils puissent vivre tous deux, elle et lui, jusqu'à ce qu'il paye sa tendresse et ses soins avec la haine, ou ce qu'il peut y avoir encore de plus dénaturé! Puisse-t-il ainsi la pourchasser à travers les vociférations et les sarcasmes du monde retentissant jusqu'à sa tombe déshonorée! — Révoquer cette malédiction?... Va, dis-lui de venir avant que mes paroles ne soient enregistrées dans le ciel.

Lucretia sort.

Je ne me sens plus un homme, mais un démon désigné pour châtier les offenses d'un monde oublié. Mon sang se précipite en courant dans mes veines : un terrible plaisir le fait pétiller et fourmiller ; je ressens le malaise étourdissant d'une étrange épouvante ; mon cœur bat de l'attente d'une horrible joie.

Entre Lucretia.

Eh bien! Parle!

LUCRETIA

Elle accepte ta malédiction ; et si tes anathèmes pouvaient (ce qu'ils ne peuvent pas) tuer son âme...

CENCI

Elle ne veut pas venir... C'est bien. Je peux faire deux choses : prendre d'abord ce que je demande, et ensuite arracher son consentement. — Rentre à ta chambre! Fuis, si tu ne veux pas que je te pousse dehors ; et garde-toi cette nuit de traverser mes pas. Il serait plus sûr de te mettre entre le tigre et sa proie.

Lucretia sort.

Il doit être tard ; mes yeux fatigués s'obscurcissent sous une pesanteur de sommeil inaccoutumée. Conscience! O toi le plus insolent des mensonges! On dit

que le sommeil, cette rosée calmante du ciel, ne baigne point de son baume les replis du cerveau qui te regarde comme un imposteur. Je veux d'abord te démentir en prenant une heure de repos, repos, qui, je le sens, sera profond et calme : puis... O populeux enfer, les démons ébranleront tes arches de l'éclat de rire de leur joie ! On entendra une lamentation dans le ciel comme sur un ange tombé !... et sur la terre tout bien deviendra malade et languissant ; et les choses mauvaises sentiront remuer et s'animer en elles un esprit de vie contre nature... comme moi maintenant !

SCÈNE II

Devant le château de Petrella — BÉATRICE et LUCRETIA paraissent sur les remparts

BÉATRICE

Ils ne viennent pas encore.

LUCRETIA

Il est à peine minuit.

BÉATRICE

Oh ! que lentement, derrière la pensée qui court, malade de sa vitesse, se traîne le Temps aux pieds de plomb !

LUCRETIA

Les minutes passent ! S'il allait se réveiller avant que l'acte fût accompli ?

BÉATRICE

Oh ! mère, il ne doit plus se réveiller ! Ce que vous m'avez dit me persuade que notre action ne fera que

déloger d'une forme humaine un esprit du profond enfer.

LUCRETIA

Il a parlé, il est vrai, de la mort et du jugement avec une étrange confiance pour un homme aussi pervers ; comme quelqu'un qui croit en Dieu, mais qui ne se soucie ni du bien ni du mal. Et cependant, mourir sans confession !

BÉATRICE

Oh ! croyez bien que le ciel est miséricordieux et juste, et qu'il ne voudra pas ajouter la terrible nécessité qui nous pousse à la somme de ses offenses.

Olimpio et Marzio entrent, en bas.

LUCRETIA

Regarde, les voici.

BÉATRICE

Toutes choses mortelles se hâtent ainsi vers leur fin ténébreuse... Descendons.

Lucretia et Béatrice sortent.

OLIMPIO

Quels sont vos sentiments à l'égard de cette affaire ?

MARZIO

Ceux d'un homme qui pense qu'un millier de couronnes est un excellent prix courant pour la vie d'un vieil assassin. Vos joues sont pâles.

OLIMPIO

C'est le reflet blanc des vôtres que vous appelez pâle.

MARZIO

Est-ce leur teinte naturelle ?

OLIMPIO

C'est plutôt ma haine, et le désir impatient de l'assouvir, qui éteint les couleurs de leur sang.

MARZIO

Alors vous êtes disposé à l'affaire ?

OLIMPIO

Oui, si l'on m'offrait mille couronnes pour tuer un serpent qui aurait mordu mon enfant, je ne serais pas mieux disposé. Entrent Béatrice et Lucretia.

Nobles dames !

BÉATRICE

Êtes-vous résolus ?

OLIMPIO

Est-il endormi ?

MARZIO

Tout est tranquille ?

LUCRETIA

J'ai mêlé de l'opium à sa boisson ; il dort si profondément...

BÉATRICE

Que sa mort ne fera que substituer aux siens des rêves qui châtient le péché, elle ne sera qu'une continuation ténébreuse de l'enfer en lui, et Dieu puisse l'éteindre !... Mais êtes-vous résolus ? Vous savez que c'est un acte haut et saint ?

OLIMPIO

Nous sommes résolus.

MARZIO

Quant aux moyens de justifier cet acte, cela est votre affaire.

BÉATRICE

Bien ! venez.

OLIMPIO

Chut ! écoutez ! quel est ce bruit ?

MARZIO

Ah ! c'est quelqu'un qui vient !

BÉATRICE

Lâches que vous êtes, jouets de votre conscience, bercez dans le repos vos cœurs d'enfants. C'est la porte de fer, que vous avez laissée ouverte, ballottant au vent qui entre en faisant entendre un sifflement de mépris. Venez, suivez-moi : et que vos pas soient comme les miens, légers, rapides et hardis. Ils sortent.

SCÈNE III

Un appartement dans le château. — Entrent BÉATRICE et LUCRETIA

LUCRETIA

Ils sont maintenant à la besogne.

BÉATRICE

Sans doute, c'est déjà fait.

LUCRETIA

Je ne l'ai pas entendu gémir.

BÉATRICE

Il ne gémira pas.

LUCRETIA

Quel est ce bruit ?

BÉATRICE

Écoute ! c'est un bruit de pas autour de son lit.

LUCRETIA

Mon Dieu ! S'il n'était plus maintenant qu'un froid et raide cadavre...

BÉATRICE

Oh ! ne crains pas ce qui peut être exécuté, mais bien ce qui pourrait rester sans exécution. L'acte scelle tout.

Entrent Olimpio et Marzio.

Est-ce fait ?

MARZIO

Quoi ?

OLIMPIO

N'avez-vous pas appelé ?

BÉATRICE

Quand ?

OLIMPIO

Tout de suite.

BÉATRICE

Je vous demande si tout est achevé.

OLIMPIO

Nous n'osons pas tuer un vieillard qui dort. Sa grêle chevelure grise, son front sévère et vénérable, ses mains veinées croisées sur sa poitrine soulevée, le calme et innocent sommeil dans lequel il est couché, m'ont retenu. Non, non, je ne puis m'y résoudre.

MARZIO

Moi, j'ai été plus hardi ; j'ai gourmandé Olimpio, en

l'invitant à porter le fardeau de ses offenses jusqu'à son propre tombeau, et à me laisser la récompense. Et déjà mon poignard touchait la gorge lâche et ridée, quand le vieillard eut un soubresaut dans son sommeil, et dit : « Dieu ! écoute, oh, écoute la malédiction d'un père ! N'es-tu pas notre père ? » Puis il éclata de rire. Je crus entendre l'ombre de mon propre père parlant à travers ces lèvres, et je ne pus pas le tuer.

BÉATRICE

Misérables esclaves ! Vous qui n'osez pas tuer un homme qui dort, où trouvez-vous assez d'audace pour reparaître devant moi sans avoir accompli votre besogne ? Vils biaiseurs, couards et traîtres ! Ah ! cette conscience, que vous n'hésitez pas à vendre pour de l'or et pour la vengeance, est une pure équivoque ; elle dort sur mille actes journaliers qui déshonorent l'homme, et quand il s'agit d'une action où la pitié outrage le ciel... Mais à quoi bon des paroles ?

Arrachant le poignard de l'un d'eux, et le levant

Quand même tu aurais une langue pour dire : « Elle a assassiné son propre père », je dois le faire !... Mais n'allez pas rêver que vous lui survivrez longtemps !

OLIMPIO

Arrêtez, pour l'amour de Dieu !

MARZIO

Je veux y retourner et le tuer.

OLIMPIO

Donne-moi le poignard ; nous devons faire ta volonté.

BÉATRICE.

Le voilà ! Partez... et revenez !

Olimpio et Marzio sortent.

Comme tu es pâle ! Nous ne faisons que ce qu'il serait un crime terrible de ne pas faire.

LUCRETIA

Que n'est-ce déjà fait !

BÉATRICE

Au moment même où ce doute passe à travers notre esprit, le monde a conscience du changement qui s'opère. Les ténèbres et l'enfer ont englouti la vapeur qu'ils avaient envoyée dans le monde pour obscurcir la douce lumière de la vie. Il me semble que ma respiration devient plus légère, et que mon sang figé court librement dans mes veines. Ecoute !

Entrent Olimpio et Marzio.

Il est...

OLIMPIO

Mort !

MARZIO

Nous l'avons étranglé, afin qu'il ne puisse pas y avoir de sang ; puis nous avons jeté son lourd cadavre dans le jardin sous le balcon ; on croira qu'il est tombé.

BÉATRICE, leur donnant un sac d'or.

Maintenant, prenez cet or, et hâtez-vous de regagner vos demeures. Et toi, Marzio, parce que tu n'as été épouvanté que par la seule chose qui m'a fait trembler moi-même, porte ceci !

Elle le revêt d'un riche manteau.

C'était le manteau que mon grand-père portait dans sa haute prospérité, quand les hommes enviaient son sort ; puissent-ils ainsi envier le tien ! Tu as été une arme dans la main de Dieu pour une juste cause. Vis

longtemps et prospère ! Et n'oublie pas ceci : si tu as des crimes, repens-t'en ; cet acte n'en est pas un.

On entend le son d'un cor.

LUCRETIA

Ecoute, c'est le cor du château ! Mon Dieu ! il sonne comme la trompette dernière !

BÉATRICE

Quelque hôte importun qui arrive.

LUCRETIA

Le pont-levis est baissé ; on entend un piétinement de chevaux dans la cour ! Fuyez, cachez-vous !

Olimpio et Marzio sortent.

BÉATRICE

Retirons-nous pour simuler un profond sommeil. A peine si maintenant j'ai besoin de le feindre ; l'âme qui règne en ses membres me semble étrangement apaisée : je pourrais dormir sans crainte et calme. Tout mal est sûrement passé.

Elles sortent.

SCÈNE IV

Un autre appartement dans le château. — Entre d'un côté le légat SAVELLA, introduit par un serviteur, et de l'autre, LUCRETIA et BERNARDO.

SAVELLA

Madame, mon devoir envers Sa Sainteté sera mon excuse, si je viens aussi inopportunément troubler votre repos. Il faut que je parle au comte Cenci ; dort-il ?

LUCRETIA, précipitamment et avec confusion

Je crois qu'il dort. Mais ne le réveillez pas ; laissez-

moi encore quelque temps de repos. C'est un homme méchant et colère ; si on le réveillait, cette nuit, de son sommeil, un enfer, je le sais, de rêves courroucés, ce ne serait pas bien ; vraiment ce ne serait pas bien ! Attendez que le jour paraisse. A part Oh ! je ressens un mortel malaise !

SAVELLA

Je suis fâché de vous troubler ainsi ; mais le comte doit répondre à des charges de la plus grave importance, et de suite ; telle est ma mission.

LUCRETIA, avec une agitation croissante

Je n'ose pas l'éveiller ; je ne connais personne qui l'ose ; ce serait dangereux ; vous pourriez aussi sûrement réveiller un serpent, ou un cadavre où quelque démon se serait couché pour dormir.

SAVELLA

Madame, mes moments ici sont comptés. Eh bien ! je le réveillerai moi-même de son sommeil, puisque personne ne l'ose.

LUCRETIA, à part

O terreur ! O désespoir ! à Bernardo

Bernardo, conduisez le seigneur légat à la chambre de votre père.

Savella et Bernardo sortent. — Entre Béatrice.

BÉATRICE

C'est un messager envoyé pour arrêter le coupable qui maintenant se tient devant le trône de celui dont on ne peut appeler, de Dieu. Ainsi la Terre et le Ciel ensemble, d'un commun accord, jugent et acquittent notre action.

LUCRETIA

Oh ! agonie d'épouvante ! Que ne vit-il encore ! A l'instant même j'entendais les gens de la suite du légat murmurer en passant, qu'ils avaient un ordre pour le faire mourir immédiatement. Ainsi tout était préparé, par des moyens licites, pour accomplir ce dont il nous faudra payer si cher l'exécution. En ce moment même, ils fouillent la tour, ils trouvent le corps ! A l'heure qu'il est, ils soupçonnent la vérité, ils se consultent, avant de venir nous accuser du fait ! Horreur ! Tout est découvert !

BÉATRICE

Ce qui est fait avec sagesse est bien fait. Sois aussi ferme que tu es juste. C'est agir en enfant léger de craindre que les autres ne lisent ce que tu as fait dans ta propre conscience inébranlable, et puis d'écrire dans tes yeux mal assurés et sur tes joues altérées tout ce que tu voudrais cacher. Sois fidèle à toi-même, et ne redoute pas d'autre témoignage que celui de ta crainte. Car si, ce qui ne peut être, quelque circonstance se levait contre nous pour nous accuser, nous pouvons aveugler le soupçon par un étonnement naïf, ou l'écraser avec un orgueil innocent, que des meurtriers ne sauraient feindre. L'œuvre est accomplie, et ce qui peut en résulter maintenant ne me regarde pas. Je suis aussi universelle que la lumière, libre comme l'air qui enveloppe la terre, aussi ferme que le centre du monde. Pour moi, les conséquences sont comme le vent qui frappe le solide roc, sans l'ébranler.

Un cri à l'intérieur et tumulte.

VOIX

Au meurtre! Au meurtre ! Au meurtre !

Entrent Bernardo et Savella.

SAVELLA, à ses gens

Fouillez tout le château ; qu'on sonne l'alarme ; qu'on garde les portes ; que personne n'échappe !

BÉATRICE

Qu'y a-t-il donc ?

BERNARDO

Je ne sais que dire... Mon père est mort !

BÉATRICE

Comment, mort ? Il dort seulement ; vous vous trompez, mon frère. Son sommeil est tout à fait calme, comme celui de la mort ; c'est chose merveilleuse comme un tyran dort bien ! Il n'est pas mort ?

BERNARDO

Mort, assassiné !

LUCRETIA, avec une extrême agitation

Oh ! non ! non ! Il peut être mort, mais il n'est pas assassiné ; c'est moi seule qui ai les clefs de ses appartements.

SAVELLA

Ha ! il en est ainsi ?

BÉATRICE

Monseigneur, je vous en prie, excusez-nous ; nous nous retirons ; ma mère n'est pas bien ; elle semble tout abattue par cette étrange horreur !

Lucrétia et Béatrice sortent.

SAVELLA

Soupçonnez-vous qui peut l'avoir assassiné ?

BERNARDO

Je ne sais que penser.

SAVELLA

Pouvez-vous nommer quelqu'un qui ait eu quelque intérêt à sa mort ?

BERNARDO

Hélas ! Je ne puis nommer personne qui n'en ait eu, et ceux-là y avaient le plus d'intérêt, qui se lamentent le plus sur l'événement accompli, ma mère, ma sœur et moi-même.

SAVELLA

C'est étrange ! Il y a des marques évidentes de violence. J'ai trouvé le corps du vieillard à la clarté de la lune, suspendu sous la fenêtre de sa chambre, au milieu des branches d'un pin ; il n'a pas pu y tomber, car tous ses membres sont tassés, sans être raidis par l'effort. Il est vrai qu'il n'y avait pas de sang.... Faites-moi la grâce, Seigneur (car il importe beaucoup à votre maison que tout s'éclaircisse), de dire à ces dames que je réclame leur présence. Bernardo sort.

Entrent des gardes, amenant Marzio.

UN GARDE

Nous en tenons un.

UN OFFICIER

Monseigneur, nous avons trouvé ce rufien avec un autre se cachant au milieu des rochers ; il est hors de doute que ce sont les meurtriers du comte Cenci. Cha-

cun portait un sac d'or. Celui-ci était revêtu d'un manteau tissé d'or, qui, étincelant sous les noirs rochers à la faible lueur de la lune, les a trahis à nos yeux. L'autre est tombé en se défendant en désespéré.

SAVELLA

Qu'avoue-t-il ?

L'OFFICIER

Il garde un silence obstiné, mais ces lignes trouvées sur lui parlent assez.

SAVELLA

Au moins leur langage est sincère. Il lit.

« A Madame Béatrice,

« Afin de hâter l'expiation de ce que mon esprit souffre de conjecturer, je t'envoie, selon le désir de ton frère, des gens qui en diront et en feront plus que je n'ose écrire.

« Ton dévoué serviteur,

« ORSINO. »

Entrent Lucretia, Béatrice et Bernardo.

Connaissez-vous cet écrit, Madame ?

BÉATRICE

Non.

SAVELLA

Ni vous ?

LUCRETIA, elle se fait remarquer par une grande agitation

Où l'a-t-on trouvé ? Qu'est-ce que c'est ? On dirait que c'est la main d'Orsino. Il parle de cette étrange horreur qui n'avait pas encore trouvé d'expression, mais qui a creusé entre cette enfant infortunée et son père mort un abîme de ténébreuse haine.

SAVELLA

En est-il ainsi ? Est-il vrai, madame, que votre père vous a fait subir des outrages capables d'éveiller en vous une haine indigne d'une fille ?

BÉATRICE

Non pas de la haine, c'était plus que de la haine ; rien de plus vrai ; pourquoi donc me questionnez-vous ?

SAVELLA

Il y a une action qui exige une enquête ; vous avez un secret qui ne veut pas répondre.

BÉATRICE

Que dites-vous ? Monseigneur, vos paroles sont hardies et téméraires.

SAVELLA

Au nom de Sa Sainteté le Pape, j'arrête tous ceux qui sont ici présents. Il faut aller à Rome.

LUCRETIA

Oh ! non à Rome ! Vraiment nous ne sommes pas coupables.

BÉATRICE

Coupables ! Qui ose parler de culpabilité ? Monseigneur, je suis plus innocente du parricide qu'un enfant né sans père. Chère mère, votre douceur et votre patience ne sont pas un bouclier contre ce monde au jugement tranchant, contre ce mensonge à deux faces, qui semble être et n'est pas. Quoi ! les lois humaines, ou plutôt vous qui êtes leurs ministres, voudrez-vous fermer d'abord tout accès à la justice, et puis, quand le ciel s'interpose pour exécuter lui-même ce que vous négligez

de faire, en armant le bras le plus familier pour la réparation d'un crime inouï, faire des victimes qui ont imploré cette grâce les coupables ! C'est vous qui êtes les coupables ! Ce pauvre malheureux, qui est là si pâle, tremblant, anéanti, s'il est vrai qu'il a assassiné Cenci, il n'a été qu'une épée dans la main équitable du Dieu très juste. Pourquoi l'aurais-je prise moi-même ? à moins donc que Dieu se fasse scrupule de venger des crimes que la langue mortelle n'ose jamais nommer.

SAVELLA

Vous avouez que vous désiriez sa mort ?

BÉATRICE

C'eût été un crime aussi grand que le sien, si un seul moment ce furieux désir avait faibli dans mon cœur. Il est vrai que j'ai cru, espéré et prié, oui, que j'ai même été convaincue (car Dieu est sage et juste), que quelque étrange et soudaine mort était suspendue sur sa tête. Il est vrai que cela est arrivé; ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'il n'y avait pour moi pas d'autre repos sur la terre, pas d'autre espérance au ciel ! Et maintenant qu'en concluez-vous ?

SAVELLA

Des pensées étranges enfantent d'étranges actions ; et il y a ici les deux choses à la fois. Je ne vous juge pas.

BÉATRICE

Et cependant, si vous m'arrêtez, vous vous faites le juge et l'exécuteur de ce qui est la vie de la vie ; le souffle même d'une accusation tue un nom innocent, et abandonne à un acquittement boiteux la pauvre vie qui n'est plus qu'un masque sans l'honneur. Il est très faux

que je sois coupable d'un hideux parricide ; quoique je doive me réjouir, pour de très justes causes, de ce que d'autres mains aient envoyé l'âme de mon père implorer la pitié qu'il me refusait. Maintenant, laissez-nous libres ; n'entachez point une noble maison avec les vagues soupçons d'un crime qu'elle désavoue. N'ajoutez pas à nos souffrances et à votre propre incurie une plus lourde aggravation ; elles se suffisent amplement. Laissez-nous les débris de notre naufrage.

SAVELLA

Je n'ose, madame. Préparez-vous, je vous prie, à m'accompagner à Rome. Là le Pape fera connaître ses dernières intentions.

LUCRETIA

Oh ! non pas à Rome ! Ne nous emmenez pas à Rome !

BÉATRICE

Pourquoi pas à Rome, chère mère ? Là, comme ici, notre innocence sera comme un talon armé pour écraser l'accusation. Dieu est là comme il est ici, et il revêt partout de son ombre l'innocent, l'offensé et le faible ; et c'est ce que nous sommes. Courage, chère dame ! Appuyez-vous sur moi ; rassemblez vos pensées errantes. Monseigneur, aussitôt que vous aurez pris quelque rafraîchissement, et que vous aurez fait sur les lieux les recherches nécessaires pour le plein éclaircissement du fait, nous serons prêtes. Mère, viendrez-vous ?

LUCRETIA

Ha ! Ils nous attacheront à la roue et arracheront à notre agonie notre propre accusation ! Giacomo ne sera-t-il pas là ? et Orsino ? et Marzio ? Tous présents, tous

confrontés, tous interrogeant la physionomie l'un de l'autre pour y lire ce que chacun a dans son cœur ! Oh ! misère !

Elle s'évanouit, on l'emporte.

SAVELLA

Elle s'évanouit ; mauvais signe !

BÉATRICE

Monseigneur, elle ne connaît pas les usages du monde. Elle a peur que le pouvoir ne soit comme une bête farouche qui étreint et ne lâche pas prise ; un serpent dont le regard transforme tout en crime, pour s'en repaître. Elle ignore que les nonchalants esclaves de l'aveugle autorité savent bien lire la vérité des choses quand elle est écrite sur le front de la sincérité ; elle ne voit pas l'Innocence triomphante debout devant le tribunal d'un homme mortel, elle-même juge et accusatrice du crime qui l'y a traînée. — Préparez-vous, Monseigneur ; notre suite va rejoindre la vôtre en bas dans la cour.

Ils sortent.

ACTE V

SCÈNE I

Un appartement dans le palais d'Orsino. — Entrent ORSINO et GIACOMO

GIACOMO

Les actions mauvaises arrivent-elles donc aussi rapidement à leur dénouement ? Oh ! pourquoi le vain remords qui doit châtier les crimes accomplis n'a-t-il pas une voix aussi puissante pour avertir que son aiguillon acéré est mortel pour venger ! Oh ! pourquoi l'heure passée, quand elle était présente, n'a-t-elle pas rejeté le manteau de son mystère, et montré la forme spectrale sous laquelle elle revient, maintenant que son gibier épouvanté est levé, exciter les chiens courants de la conscience à la poursuite de leur proie ! Hélas ! Hélas ! Ce fut une pensée mauvaise, une action pitoyable, de tuer un vieux père à la tête blanche !

ORSINO

Cela a mal tourné, en vérité !

GIACOMO

Violer ainsi les portes sacrées du sommeil, frauder la bonne nature de la paisible mort qu'elle prépare à la vieillesse obsédée ; arracher au ciel une âme non repentante, qui aurait pu éteindre dans des prières de réconciliation une vie de crimes brûlants !...

ORSINO

Vous ne pouvez pas dire que je vous ai poussé à l'action.

GIACOMO

Oh ! si je n'avais jamais trouvé dans votre visage doucereux et complaisant le miroir de mes ténébreuses pensées ! si jamais vous ne m'aviez, avec vos insinuations et vos questions, forcé de regarder le monstre de ma pensée, jusqu'à ce que mon désir se familiarisât avec lui...

ORSINO

C'est ainsi que les hommes rejettent le blâme de leurs entreprises manquées sur les conseillers de leur propre résolution, ou sur toute autre chose, excepté sur leur propre faiblesse coupable. Cependant, avouez la vérité, c'est le péril où vous vous trouvez qui vous donne cette pâle angoisse de repentir; avouez que c'est la crainte, dépouillée de sa propre honte, qui prend maintenant le manteau du maigre Remords. Et cependant si nous pouvions encore être sauvés ?

GIACOMO

Comment cela est-il possible? Déjà Béatrice, Lucretia, l'assassin sont en prison. Je ne doute pas qu'au moment où nous parlons, des officiers ne soient envoyés pour nous arrêter.

ORSINO

J'ai tout préparé pour une fuite instantanée. Nous pouvons encore échapper, si nous savons saisir aux cheveux l'occasion fugitive.

GIACOMO

Plutôt expirer dans les tortures, comme cela est bien possible ! Quoi ! Voulez-vous donc par une fuite qui s'accuse elle-même rejeter sur Béatrice la certitude du crime ? Elle qui seule, dans cette œuvre contre nature, est comme un ange de Dieu servi par des démons ; vengeant un forfait qui est tellement sans nom, qu'il change en piété le noir parricide ; tandis que nous pour les fins les plus basses... Orsino, quand je considère toutes vos paroles et vos regards, en les comparant avec ce que vous me proposez maintenant, j'ai peur que vous ne soyez un misérable. Dans quel but, en effet, pouviez-vous m'engager dans un crime si périlleux, m'entraînant avec vos insinuations, vos signes et vos sourires jusqu'à cet abîme ! N'es-tu pas un menteur ? Non, tu es le mensonge même ! Traître et assassin ! Lâche et esclave !... Mais non... défends-toi toi-même (Il dégaîne). Que l'épée parle pour t'infliger la flétrissure que la langue indignée se refuse à prononcer contre toi !

ORSINO

Rengaînez votre épée. Est-ce le désespoir que vous inspire votre crainte qui vous rend si téméraire et si prompt avec un ami qui s'est perdu pour l'amour de vous ? Si vous vous êtes laissé émouvoir par une très honorable colère, sachez que je ne voulais, en vous faisant cette proposition, que vous éprouver. Quant à moi, je pense qu'une affection bien mal récompensée m'a conduit à un point d'où, quand même mon ferme caractère pourrait s'abandonner au repentir, je ne saurais maintenant me tirer. Oui, pendant que nous parlons,

les ministres de la justice attendent en bas ; ils me laissent ces courts moments. Et maintenant, si vous avez quelque parole de mélancolique encouragement à adresser à votre femme atterrée, il vaudrait mieux passer par la porte de derrière, afin de les éviter.

GIACOMO

O généreux ami ! Comment pourras-tu me pardonner ? Ma vie voudrait pouvoir racheter la tienne !

ORSINO

Ce désir vient un jour trop tard. Hâte-toi ; adieu ! N'entends-tu pas des pas dans le corridor ?

Giacomo sort.

J'en suis fâché ; mais les gardes font sentinelle à sa propre porte ; et j'ai arrangé mon stratagème de manière à pouvoir me débarrasser à la fois d'eux et de lui. J'avais songé à jouer une comédie solennelle sur la scène peinte de ce monde nouveau, et à atteindre mes fins particulières au moyen d'une trame mêlée de bien et de mal, dont les autres auraient tissé les fils ; mais il est survenu un Pouvoir qui a saisi et brisé les mailles de mon dessein, et l'a changé en un filet de ruine. — Ha !

On entend un cri.

Est-ce mon nom que j'entends crier au dehors ? Mais à l'abri d'un vil déguisement, des haillons sur mon dos, et sur ma face une fausse innocence, je veux passer au milieu de cette multitude mal intentionnée qui ne juge que sur les semblants. Il me sera facile alors d'échanger les honneurs que je laisse à Rome pour un nouveau nom, un nouveau pays, et une nouvelle vie modelée sur d'anciens désirs ; et tout cela sera le masque de l'homme intérieur, qui doit rester inaltérable. — Oh !

j'ai peur que le passé ne veuille jamais me laisser de repos ! Et pourquoi, quand il n'y a personne que moi qui ait conscience de mes méfaits, le mépris de mon propre cœur devrait-il me troubler ? N'ai-je pas le pouvoir d'échapper à mes propres reproches ?

Serai-je donc l'esclave... de quoi ? D'un mot ! que les hommes de ce monde menteur emploient l'un contre l'autre, jamais contre eux-mêmes, de même que l'on porte un poignard, mais non pour se blesser soi-même. Mais, si je m'abuse, où trouverai-je un déguisement pour me cacher de moi-même, comme celui-ci me dérobe aux yeux de tous les autres hommes ?

Il sort.

SCÈNE II

Une salle de justice. — CAMILLO, JUGES, etc... assis : MARZIO est introduit.

PREMIER JUGE

Accusé, persistez-vous dans vos dénégations ? Répondez : êtes-vous innocent ou coupable ? Quels sont ceux qui ont participé à votre crime ? Dites la vérité, et toute la vérité.

MARZIO

Mon Dieu ! Je ne l'ai pas tué ; je ne sais rien. Olimpio m'a vendu le manteau, dont vous voudriez induire ma culpabilité.

SECOND JUGE

Qu'on l'emmène !

PREMIER JUGE

Osez-vous, les lèvres encore blanches des baisers de

la torture, mentir ainsi ? Est-elle donc une si douce questionneuse que vous vouliez échanger avec elle des propos d'amoureux, jusqu'à ce qu'elle vous ait tiré votre vie et votre âme ? Allez !

MARZIO

Epargnez-moi ! épargnez-moi ! J'avouerai.

PREMIER JUGE

Alors, parlez.

MARZIO

Je l'ai étranglé dans son sommeil.

PREMIER JUGE

Qui vous a poussé à cela ?

MARZIO

Son propre fils Giacomo, et le jeune prélat Orsino m'ont envoyé à Petrella : là les dames Béatrice et Lucretia m'offrirent pour me tenter mille couronnes ; alors moi et mon compagnon nous l'avons immédiatement assassiné. Maintenant, laissez-moi mourir.

PREMIER JUGE

Cela sonne aussi mal que la vérité. Gardes, amenez les prisonniers.

Entrent Lucretia, Beatrice et Giacomo, gardes.

Regardez cet homme. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

BÉATRICE

Nous ne l'avons jamais vu.

MARZIO

Vous me connaissez trop bien, madame Béatrice.

BÉATRICE

Je te connais ! Comment ? Où ? Quand ?

MARZIO

Vous savez qui je suis ! Vous m'avez pressé à force de menaces et de séductions de tuer votre père. Quand la chose fut faite, vous m'avez revêtu d'un manteau d'or tissé, et vous m'avez souhaité de prospérer ; comment j'ai prospéré, vous le voyez. Vous, Monseigneur Giacomo, Madame Lucretia, vous savez que ce que je dis est vrai.

Béatrice s'avance vers lui ; il se couvre la figure et recule.

Oh ! lancez sur la terre morte le terrible ressentiment de ces yeux ! Détournez-les de moi ; ils blessent ! C'est la torture qui m'a forcé à déclarer la vérité. Messeigneurs, maintenant que j'ai parlé, faites-moi conduire à la mort.

BÉATRICE

Pauvre malheureux, j'ai pitié de toi ; mais reste encore.

CAMILLO

Gardes, ne l'emmenez pas.

BÉATRICE

Cardinal Camillo, vous avez une bonne réputation de douceur et de sagesse ; se peut-il que vous siégiez ici pour autoriser une farce aussi criminelle que celle-ci ? où l'on voit un obscur et tremblant esclave, qu'on vient d'arracher à des souffrances qui ébranleraient le cœur le plus ferme, forcé de répondre non selon sa propre pensée, mais selon les soupçons et les désirs de ceux dont les questions lui suggèrent alors leurs propres

réponses ; et cela au péril de tourments si hideux que Dieu dans sa miséricorde les épargne même aux damnés ! Dites-moi maintenant une chose qu'assurément vous savez : si votre corps délicat était étendu sur cette roue, et qu'on vous dît : « Avouez que vous avez empoisonné votre tout jeune neveu, ce bel enfant aux yeux bleus qui était l'étoile polaire de votre vie » ; alors même que tous seraient témoins que, depuis sa très rapide et lamentable mort, le jour et la nuit, le ciel et la terre, le temps, toutes les choses qu'en attend l'espérance et qui s'accomplissent avec lui, tout a changé pour vous, par l'excès de votre chagrin ; cependant vous diriez : « J'avoue tout », et comme cet esclave, vous imploreriez de vos bourreaux le refuge d'une mort déshonorante. — Je vous en prie, cardinal, affirmez mon innocence.

CAMILLO, très touché

Que devons-nous penser, Messeigneurs ? Honte sur ces larmes ! Je croyais que mon cœur, qui en est la source, était glacé ! J'engagerais mon âme qu'elle est innocente.

UN JUGE

Cependant elle doit subir la torture.

CAMILLO

Je serais tout aussi prêt à livrer à la torture mon propre neveu (s'il vivait aujourd'hui, il aurait juste son âge ; ses cheveux aussi étaient de la même couleur, et ses yeux, de la même forme que les siens, mais bleus et moins profonds) oui, tout aussi prêt qu'à laisser torturer la plus parfaite image de l'amour de

Dieu, qui vint jamais pour souffrir sur cette terre. Elle est aussi pure que l'enfant muet encore !

LE JUGE

Eh bien ! que votre tête réponde de sa pureté, Monseigneur, si vous interdisez la torture. Sa Sainteté nous enjoint de poursuivre ce crime monstrueux selon les formes les plus strictes de la loi ; bien plus, de l'étendre, au besoin, contre les criminels. Les prisonniers ici présents sont accusés de parricide, et l'évidence est telle qu'elle justifie la torture.

BÉATRICE

Quelle évidence ? Le témoignage de cet homme ?

LE JUGE

Oui.

BÉATRICE à Marzio.

Approche. Et qui es-tu, toi qui as été choisi du milieu de la multitude des hommes vivants pour tuer l'innocent ?

MARZIO

Je suis Marzio, le vassal de ton père.

BÉATRICE

Fixe tes yeux sur les miens, et réponds à ce que je vais te demander. Se tournant vers les juges

Je vous prie de remarquer sa contenance ; loin de ressembler à l'impudente calomnie, qui quelquefois n'ose pas dire ce qu'exprime son visage, lui n'ose pas exprimer de son regard ce qu'il dit, mais il baisse ses yeux vers la terre aveugle. A Marzio

Eh bien ! Diras-tu que j'ai assassiné mon propre père ?

MARZIO

Oh ! de grâce ! Ma cervelle s'obscurcit. C'est l'horrible torture qui m'a forcé à dire la vérité. Emmenez-moi ! Ne la laissez pas me regarder ! Je suis un infortuné et misérable criminel ! J'ai dit tout ce que je sais ; à présent laissez-moi mourir !

BÉATRICE

Messeigneurs, si par nature j'avais été assez dure pour tramer le crime allégué (crime que vos soupçons ont dicté à cet esclave, et que la torture lui a fait articuler), pensez-vous donc que j'aurais laissé là cet instrument à deux tranchants de mon méfait, cet homme, ce poignard ensanglanté avec mon propre nom gravé sur le manche, gisant hors du fourreau au milieu d'un monde d'ennemis, pour ma propre mort ? que, devant l'horrible nécessité du plus profond silence, j'aurais négligé une si banale précaution que celle de faire de sa tombe la gardienne d'un secret écrit sur la mémoire d'un voleur ? Qu'est-ce que sa pauvre vie ? Qu'est-ce que mille vies ? Une parricide les eût foulées aux pieds comme la poussière ; et voyez, il vit !

Se tournant vers Marzio

Et toi...

MARZIO

De grâce, épargne-moi ! Ne me parle plus ! Ce regard dur et cependant plein de pitié, ces accents solennels, blessent plus cruellement que la torture.

Aux juges.

J'ai tout dit ; au nom de la pitié, faites-moi conduire à la mort !

CAMILLO

Gardes, conduisez-le plus près de madame Béatrice. Il recule en frissonnant sous son regard, comme la feuille d'automne au souffle acéré du Nord le plus serein.

BÉATRICE

O toi qui trembles sur le bord vertigineux de la vie et de la mort, remets-toi avant de me répondre ; ainsi tu pourras répondre à Dieu avec moins d'épouvante. Quel mal t'avons-nous fait ? Moi, hélas ! je n'ai vécu sur cette terre qu'un petit nombre de tristes années ; et mon destin a voulu qu'un père d'abord fît de tous les moments où je m'éveillais à la vie autant de gouttes empoisonnant la douce espérance de la jeunesse ; et puis d'un seul coup poignardât mon âme immortelle, et mon honneur sans tache, et la paix même qui dort dans le fond du cœur de notre cœur. Mais la blessure n'était pas mortelle; seulement, ma haine devint le seul culte que je pusse offrir à notre Père suprême, qui dans sa pitié et son amour t'a armé, comme tu l'as dit, pour le faire disparaître ; et ainsi le coup qui l'a frappé devient mon accusation ! Et c'est toi qui es l'accusateur ? Si tu espères obtenir merci dans le ciel, montre de la justice sur la terre ; il y a quelque chose de pire qu'une main sanglante, c'est un cœur sans pitié. Si tu as commis des meurtres, si tu as fait de ta vie un sentier où tu puisses fouler aux pieds les lois de Dieu et de l'homme, ne te précipite pas devant ton juge, pour lui dire : « Mon créateur, j'ai fait cela, et plus encore : car il y avait une créature, la plus pure et la plus innocente des créatures de la terre ; et parce qu'elle avait enduré ce que jamais personne, coupable ou innocent, n'avait enduré avant elle,

parce que ses maux défient la parole et la pensée même, parce que ta main à la fin l'a sauvée, moi avec mes paroles, je l'ai tuée, elle et toute sa parenté. » Songe, je t'en conjure, à ce que c'est que d'égorger le respect qui vit dans les esprits des hommes pour notre ancienne maison et notre réputation sans tache ! Songe à ce que c'est que d'étrangler la Pitié, cet enfant bercé dans la confiance d'innocents regards, jusqu'à ce que souffrir devienne un crime ! Songe à ce que c'est que de souiller avec l'infamie et le sang tout ce qui ressemble à l'innocence, tout ce qui, écoute-moi, grand Dieu !... tout ce qui, je le jure, est l'innocence même, si bien que le monde ne sache plus faire de distinction entre le regard sournois, farouche et sauvage du crime, et le regard qui maintenant le force à répondre à ma question : suis-je ou ne suis-je pas une parricide ?

MARZIO

Tu ne l'es pas !

LE JUGE

Que veux-tu dire ?

MARZIO

Je déclare ici que ceux que j'ai accusés sont innocents. C'est moi seul qui suis coupable.

LE JUGE

Qu'on le traîne à la torture ; qu'elle soit assez ingénieuse et assez prolongée pour déchirer les replis de la plus intime cellule de son cœur. Ne le détachez pas jusqu'à ce qu'il avoue.

MARZIO

Torturez-moi comme vous voudrez; une angoisse

plus aiguë ne fera qu'arracher une vérité plus éclatante à mon dernier souffle. Elle est tout à fait innocente. Limiers de sang, et non hommes, repaissez-vous bien de moi ! Je ne vous donnerai pas ce chef-d'œuvre de la nature à déchirer et à perdre.

Marzio sort, entouré de gardes.

CAMILLO

Eh bien ! Messeigneurs, à présent que dites-vous ?

LE JUGE

Laissez les tortures faire violence à la vérité jusqu'à ce qu'elle soit aussi blanche que la neige trois fois criblée par le vent glacé.

CAMILLO

Mais tachée de sang !

LE JUGE, à Béatrice

Connaissez-vous ce papier, Madame ?

BÉATRICE

Ne me tendez pas de pièges avec vos questions. Qui se lève ici comme mon accusateur ? Ha ! Sera-ce donc toi, qui es mon juge ? Accusateur, témoin, juge, quoi ? tout à la fois dans un seul homme ! — C'est le nom d'Orsino. Où est Orsino ? Que son regard rencontre le mien ! Que signifie ce griffonnage ? Hélas, vous ne savez pas ce que c'est ; allez-vous donc, sur la seule probabilité que cet écrit peut renfermer quelque mal, allez-vous donc nous tuer ? Entre un officier.

L'OFFICIER

Marzio est mort.

LE JUGE

Qu'a-t-il dit ?

L'OFFICIER

Rien. Aussitôt que nous l'avons eu attaché à la roue, il nous a souri, comme un homme qui défie un redoutable adversaire ; et retenant sa respiration, il mourut.

LE JUGE

Il n'y a plus qu'à appliquer la question à ces prisonniers qui persistent dans leur entêtement.

CAMILLO

Je renvoie les procédures à une époque ultérieure, et je veux, en faveur de ces très touchantes et très nobles personnes, employer toute mon influence auprès du Saint-Père.

LE JUGE

Qu'alors le bon plaisir du Pape se fasse. En attendant, conduisez ces coupables chacun à une cellule séparée. Et que l'on tienne les engins prêts ; car cette nuit, si la résolution du Pape est aussi grave, aussi pieuse et aussi juste que par le passé, de ces nerfs et de ces muscles j'exprimerai en les tordant la vérité, gémissement par gémissement.

Ils sortent.

SCÈNE III

Une cellule de la prison. — BÉATRICE est endormie sur sa couche. — Entre BERNARDO

BERNARDO

Avec quelle sérénité le sommeil repose sur son visage, comme les dernières pensées d'un jour doucement rempli, se fermant dans la nuit et les rêves, et se prolon-

geant encore ! Après les tourments qu'elle a endurés la nuit dernière, comme sa respiration s'exhale légère et douce ! Hélas ! il me semble que je ne pourrais plus jamais dormir. Mais je dois de cette douce fleur repliée secouer la céleste rosée du repos ; ainsi.... Eveille-toi ! Eveille-toi ! Eh quoi, sœur, tu peux dormir ?

BÉATRICE, s'éveillant

Je rêvais justement que nous étions tous en paradis. Tu sais bien que cette cellule semble être une espèce de paradis, en comparaison de la présence de notre père.

BERNARDO

Chère, chère sœur, pourquoi ton rêve est-il un rêve ? O Dieu ! Comment dire ?...

BÉATRICE

Que voudrais-tu dire, mon doux frère ?

BERNARDO

Ne jette pas sur moi des regards si calmes et si heureux, ou, quand je songe à ce que j'ai à dire, mon cœur va se briser !

BÉATRICE

Eh bien ! vois, tu me fais pleurer. Comme tu serais véritablement sans ami, cher enfant, si je mourais ! Dis ce que tu as à dire.

BERNARDO

Ils ont avoué : ils ne pouvaient plus endurer les tortures....

BÉATRICE

Qu'y avait-il donc à avouer ? Ils doivent avoir dit

quelque lâche et coupable mensonge pour flatter leurs bourreaux. Ont-ils dit qu'ils étaient coupables ? O blanche Innocence, te voir obligée à porter le masque du crime pour cacher ton redoutable et très serein visage à ceux qui ne te connaissent pas !

Entrent le Juge avec Lucretia et Giacomo ; gardes.

Cœurs ignobles ! Ainsi pour quelques courts spasmes de douleur, aussi mortels au moins que les membres à travers lesquels ils passent, des siècles de haute splendeur sont couchés dans la poussière ! Et cet éternel honneur qui aurait dû vivre en rayonnant comme le soleil au-dessus des vapeurs de la mortelle renommée est devenu une moquerie, une fable !... Quoi ! Voudrez-vous donc livrer ces corps pour être traînés aux sabots des chevaux, afin que notre chevelure puisse balayer les traces des pas de cette foule vaine et insensible, qui, pour se faire de notre infortune un culte et un spectacle, laissera ses églises et ses théâtres aussi vides que ses propres cœurs ? La multitude légère pourra-t-elle, à son choix, jeter sur nous des malédictions ou une pitié impuissante, triste fleur funèbre pour parer un cadavre vivant, quand nous passerons, pour passer à jamais, et laisser... quel souvenir de ce que nous avons été ? l'infamie, le sang, la terreur, le désespoir ! — O toi qui fus une mère pour ceux qui étaient sans parents, ne tue pas ton enfant ! Ne laisse pas ses malheurs te tuer ! Frère, couche-toi avec moi sur la roue, et soyons tous deux muets comme un cadavre ; elle sera bientôt aussi douce qu'un tombeau ! Il n'y a que le mensonge arraché par la crainte qui puisse rendre la roue cruelle !

GIACOMO

Elles finiront par t'arracher la vérité à toi-même, ces

cruelles tortures. Ah ! par pitié ! maintenant dis que tu es coupable.

LUCRETIA

Oh ! avoue la vérité ! Que nous mourions tous rapidement ! Après la mort, c'est Dieu qui sera notre juge, et non pas eux : il nous fera miséricorde.

BERNARDO

Oh ! si cela peut être vrai, parle, ma chère sœur ; et alors le Pape bien certainement vous pardonnera, et tout ira bien.

LE JUGE

Avouez, ou je vais tordre vos membres dans de si tranchantes tortures....

BÉATRICE

Des tortures ! Changez donc la roue en un rouet à filer ! Torturez votre chien, afin qu'il puisse dire quand pour la dernière fois il a lappé le sang versé par son maître !... mais non pas moi ! Mes angoisses sont celles de l'esprit, celles du cœur et celles de l'âme ; oui, de l'âme la plus intime, qui pleure au-dedans d'elle-même des larmes de fiel brûlant, de voir, dans ce monde méchant où personne n'est vrai, de voir les miens mentir à eux-mêmes, quand tous les abandonnent ; et lorsque je considère toute la misérable vie que j'ai vécue, et maintenant sa misérable fin, le peu de justice témoigné par le ciel et la terre à moi et aux miens, et quel tyran tu es, et quels esclaves sont ceux-ci, et quel monde nous formons, oppresseurs et opprimés... ces tortures-là me forcent de répondre. Que voulez-vous de moi ?

LE JUGE

N'es-tu pas coupable de la mort de ton père ?

BÉATRICE

Oh ! que n'accuses-tu plutôt le juge suprême, Dieu, qui a permis un acte semblable à celui que j'ai souffert, et qu'il a vu ! acte inexprimable, et pour lequel il n'a laissé d'autre refuge, d'autre vengeance, d'autre conséquence possible que ce que tu as appelé la mort de mon père ! Est-ce ou n'est-ce pas ce que les hommes appellent crime ?... l'ai-je fait ou ne l'ai-je pas fait ? dites ce que vous voudrez ! Je ne nierai plus rien. Si vous désirez qu'il en soit ainsi, qu'il en soit ainsi ! Et tout sera fini.... Maintenant, faites votre volonté ; aucune autre torture ne m'arrachera d'autre parole.

LE JUGE

Elle est convaincue, mais elle n'a pas avoué. Cela suffit. Jusqu'à leur sentence dernière, que personne ne puisse leur parler. Vous, jeune seigneur, ne restez pas ici.

BÉATRICE

Oh ! ne me l'enlevez pas !

LE JUGE

Gardes, faites votre devoir.

BERNARDO, embrassant Béatrice

Oh ! voulez-vous donc séparer le corps de l'âme ?

UN OFFICIER

Cela est l'affaire du bourreau.

Tous sortent, excepté Lucretia, Béatrice et Giacomo.

GIACOMO

Ai-je donc avoué ? Tout est-il donc fini ? Plus d'espérance ? plus de refuge ? O faible et scélérate langue, qui m'as perdu, que ne t'ai-je plutôt auparavant coupée et jetée aux chiens ! Avoir d'abord tué mon père, et puis trahi ma sœur !... Ah ! toi ! la seule chose innocente et pure de ce ténébreux et criminel monde, t'avoir livrée au sort que je n'ai que trop mérité ! Ma femme, mes petits enfants, abandonnés, sans espérance ! et moi !... O père ! O Dieu ! Peux-tu pardonner à ceux même qui n'ont pas pardonné, quand leurs cœurs trop pleins se brisent ainsi.... ainsi ?...

Il se couvre le visage et pleure.

LUCRETIA

O mon enfant ! A quelle terrible fin nous voilà tous arrivés ! Pourquoi ai-je faibli ? Pourquoi n'ai-je pas supporté ces tortures ? Oh ! puissé-je tout entière me dissoudre dans ces rapides et inutiles larmes, qui coulent et ne sentent pas !

BÉATRICE

Ce que la faiblesse a fait, il y a encore plus de faiblesse à le déplorer, une fois que c'est fait. Prends courage ! Le Dieu, qui a connu mon malheur, et a fait de notre prompte exécution l'ange de sa colère, semble, mais semble seulement, nous avoir abandonnés. Ne nous imaginons pas que nous allons mourir pour cela. Frère, asseyez-vous près de moi ; donnez-moi votre ferme main : vous aviez un cœur viril. Courage ! Courage ! O très chère dame, mettez votre douce tête sur mon sein, et essayez de dormir un peu ; vos yeux sont pâles, creux et exténués, sous le poids de la veille et d'un lent cha-

grin. Venez, je vous chanterai tout bas un air qui porte au sommeil, ni gai, ni cependant triste ; quelque ancienne et simple mélodie, d'une monotonie surannée et hors d'usage, telles que celles que chantent en filant les bonnes femmes de nos campagnes, au point d'en oublier presque de vivre. Couche-toi ! Ainsi... Bien !... Ai-je oublié les paroles ? Ma foi ! elles sont plus tristes que je ne pensais.

Faux ami, te verra-t-on sourire ou pleurer,
Quand ma vie s'endormira ?
Il s'inquiète peu d'un sourire ou d'une larme
Le cadavre froid comme l'argile dans la bière !
Adieu ! Hélas ! Hélas !
Qu'entend-on murmurer tout bas ?
C'est un serpent dans ton sourire, mon cher,
Et un poison amer dans ta larme !

Doux sommeil ! si la mort était comme toi,
Ou si tu étais mortel toi-même,
Je voudrais fermer ces yeux de douleur,
Pour me réveiller... quand ?... Jamais plus !
O monde ! Adieu !
Ecoute la cloche qui passe !
Elle dit : toi et moi, nous devons nous séparer,
Avec un cœur léger et avec un cœur lourd !

La scène se ferme.

SCÈNE IV

Une salle de la prison. — Entrent CAMILLO et BERNARDO.

CAMILLO

Le Pape est impitoyable ; impossible de l'émouvoir ou de le fléchir. Il avait l'air aussi calme, aussi froid que l'engin qui torture et qui tue, à l'abri lui-même de tout ce qu'il inflige ; une statue de marbre, un rite,

une loi, une coutume ; et non un homme. Il fronçait le sourcil, comme si le froncement de sourcils avait été l'unique ressort de son mécanisme, contre les avocats qui présentaient les défenses ; il les déchirait et les jetait derrière lui, en marmottant d'une voix rauque et dure : « Qui donc parmi vous a défendu leur vieux père tué dans son sommeil ? » Puis à un autre : « Tu fais cela en vertu de ton office ; c'est bien ! » Il tourna alors vers moi un regard de déprécation et prononça froidement ces trois paroles : « Ils doivent mourir. »

BERNARDO

Et cependant vous ne l'avez pas laissé ?

CAMILLO

Je l'ai pressé encore ; alléguant, autant que je pouvais le conjecturer, le crime diabolique, qui avait conseillé la mort de votre père dénaturé. Il répliqua : « Paolo Santa-Croce a assassiné sa mère hier au soir, et il s'est enfui. Le parricide devient si à la mode, que bientôt, sans doute aussi pour quelque juste cause, notre jeunesse nous étranglera tous, sommeillant dans nos fauteuils. L'autorité, le pouvoir et les cheveux blancs sont devenus des crimes capitaux. — Vous êtes mon neveu, vous venez me demander leur pardon. Attendez un moment .... voici leur sentence : ne me revoyez plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie à la lettre. »

BERNARDO

O Dieu ! est-ce possible ! Je croyais en vérité que tout ce que vous disiez n'était qu'une triste préparation à d'heureuses nouvelles. Ah ! il y a des paroles et des regards capables de faire plier la plus ferme résolution !

Je les ai connus autrefois ; maintenant je les ai oubliés, quand j'en aurais le plus cher besoin. Qu'en pensez-vous ? si j'allais le trouver, baigner ses pieds et sa robe de larmes brûlantes et amères ! l'importuner de mes prières, tourmenter son cerveau de mes cris sans fin, jusqu'à ce que, dans sa rage, il me frappe de sa croix pastorale, et foule sous ses pieds ma tête prosternée, de telle sorte que mon sang puisse tacher la poussière insensible sur laquelle il marche, et que le remords réveille la pitié ? Je le ferai ! Oh ! attendez mon retour !

Il se précipite hors de la salle.

CAMILLO

Hélas ! pauvre enfant ! un matelot dévoué au naufrage pourrait aussi bien prier la sourde mer.

Entrent Lucretia, Béatrice et Giacomo ; gardes.

BÉATRICE

J'ose à peine craindre que tu n'apportes d'autres nouvelles que celles d'un juste pardon.

CAMILLO

Puisse Dieu dans le ciel être moins inexorable aux prières du Pape, qu'il ne l'a été aux miennes ! Voici la sentence et l'ordre d'exécution.

BÉATRICE, avec des accents farouches

O mon Dieu ! Est-il possible que je doive mourir si soudainement ? Si jeune, m'en aller sous la terre obscure, froide, pourrissante, pleine de vers ? Etre clouée dans un si étroit espace ! Ne plus voir la douce lumière du soleil ! Ne plus entendre la joyeuse voix d'un être vivant ! Ne plus rêver à mes pensées familières, tristes, et cependant perdues à jamais, quelle terrible chose ! N'être plus rien ! ou être.... quoi ?... Oh ! où suis-je ?

Deviens-je folle ?.... Doux ciel, pardonne-moi d'aussi lâches pensées ! Mais s'il n'y avait ni Dieu, ni ciel, ni terre dans le monde vide! le monde immense, gris, sans lumière, profond, inhabité ! Si toutes choses alors devaient être l'esprit de mon père, son œil, sa voix, son attouchement, m'enveloppant, comme l'atmosphère et le souffle de ma vie morte ! Si quelquefois, sous une forme plus semblable encore à lui-même, la forme même qui m'a torturée sur la terre, il venait masqué de rides et de cheveux gris, m'enlacer de ses bras d'enfer, fixer ses yeux sur les miens, et m'entraîner en bas, en bas ! Car, n'était-il pas le seul tout-puissant sur terre, et toujours présent ? Même mort, son esprit ne vit-il pas dans tout ce qui respire, et ne fabrique-t-il pas toujours pour moi et les miens la même ruine, le mépris, la douleur, le désespoir ? Qui cependant est jamais revenu nous révéler les lois du royaume inexploré de la mort ? Lois aussi injustes peut-être que celles qui nous entraînent maintenant... où ? où ?

LUCRETIA

Mets ta confiance dans le doux amour de Dieu, les tendres promesses du Christ ! pense qu'avant la nuit, nous serons en paradis...

BÉATRICE

C'est passé ! Quoi qu'il arrive, mon cœur ne faiblira plus ! Et cependant je ne sais pourquoi, vos paroles me glacent de froid. Comme toutes choses me semblent fastidieuses, fausses et glacées ! J'ai rencontré beaucoup d'injustice en ce monde ; ni Dieu, ni l'homme, ni aucun des pouvoirs qui ont façonné mon misérable destin n'ont jamais, pour ce qui me regardait, distingué entre

le bien et le mal. Je suis effacée du seul monde que je connaisse, de la lumière, de la vie et de l'amour, dans la douce aurore de la jeunesse. Vous faites bien de me dire d'avoir confiance en Dieu ; j'espère que j'ai foi en lui ; en quel autre pourrait-on avoir foi ? Et cependant mon cœur est froid.

Pendant les dernières paroles Giacomo cause à l'écart avec Camillo, qui sort ; Giacomo s'avance.

GIACOMO

Ne sais-tu pas, mère ? sœur, ne sais-tu pas ? En ce moment même Bernardo est allé implorer le Pape pour obtenir notre pardon.

LUCRETIA

Enfant, peut-être sera-t-il accordé ! Alors nous pourrons vivre tous, pour faire de nos douleurs une histoire pour les années à venir. — Oh ! quelle pensée ! Elle jaillit sur mon cœur comme du sang chaud.

BÉATRICE

Et cependant pensée et cœur vont être bientôt froids. Oh ! écrase cette pensée ! Il y a quelque chose de pire que le désespoir, de plus amer que la mort, c'est l'espérance ; c'est le seul mal qui puisse trouver place à l'heure étourdissante, acérée, étroite qui chancelle sous nos pas. Plaidez avec la rapide gelée, pour qu'elle épargne les premières fleurs du printemps ; plaidez avec le tremblement de terre qui s'éveille, alors que sur sa couche une cité s'élève forte, belle et libre, qui tout à l'heure ne sera plus qu'un gouffre béant de puanteur et de ténèbres, comme la mort ; plaidez avec la famine et la peste qui marche sur les vents, l'aveugle éclair ou la sourde mer ; mais ne plaidez pas avec l'homme ! L'homme cruel, froid et for-

maliste ; l'homme équitable en paroles, en actions un Caïn ! Non, mère, il nous faut mourir.... puisque telle est la récompense de vies innocentes, et tel est le seul allégement des plus cruelles infortunes. Et, tandis que nos assassins vivent, et que, hommes durs et froids, ils s'acheminent lentement en souriant à travers un monde de larmes vers la mort, comme vers le sommeil de la vie, ne serait-il pas juste que le tombeau fût pour nous une étrange joie ? Viens, sombre mort, et enlace-moi de tes bras qui embrassent tout ! Comme une tendre mère, cache-moi dans ton sein, et berce-moi pour le sommeil dont on ne s'éveille plus ! Vous qui vivez, vivez esclaves les uns des autres, comme nous le fûmes, nous qui aujourd'hui....

Bernardo se précipite sur la scène.

BERNARDO

Oh ! Horrible ! Ces larmes, ces regards, cette espérance se répandant en prières, jusqu'à ce que le cœur soit vide pour le désespoir, tout cela devait être vain ! Les ministres de la mort attendent autour des portes. J'ai cru voir du sang sur le visage de l'un d'eux. Etait-ce une imagination ?... Bientôt le sang du cœur de tous ceux que j'aime sur terre va l'arroser, et il l'essuiera comme si c'était seulement de la pluie ! O vie ! ô monde ! ensevelissez-moi ! que je ne sois plus ! Voir ce parfait miroir de pure innocence, où je n'avais qu'à regarder, pour devenir heureux et bon, brisé en poussière ! Te voir, Béatrice, toi qui embellissais tout ce qui tombait sous ton regard, toi, lumière de ma vie, toi morte, à jamais obscurcie ! au moment même où je dis « sœur », savoir que je n'ai plus de sœur ! — Et toi, mère, dont

l'amour était comme le lien de tous nos amours, toi morte ! ce doux lien brisé !...

Entrent Camillo et gardes.

Ils viennent ! Laisse-moi baiser ces lèvres chaudes avant que leurs pétales cramoisis ne soient flétris, blancs, froids ! Dites-moi adieu, avant que la mort étouffe cette douce voix ! Que je vous entende encore parler !

BÉATRICE

Adieu, mon tendre frère ! Pense à notre triste sort avec douceur, comme en ce moment ; et que de tendres pensées de pitié allègent pour toi le poids de ton chagrin. Ne marche pas dans l'âpre désespoir, mais dans les larmes et la patience. Une chose encore, mon enfant. Pour l'amour de toi-même, sois fidèle à l'amour que tu nous as voué, et à la conviction que, malgré l'étrange nuage de crime et de honte qui m'a enveloppée, j'ai toujours vécu sainte et sans tache. Et dussent les langues mauvaises me blesser, dût notre commun nom être comme un stigmate imprimé sur ton front innocent, que les hommes se montreront en passant, reste inébranlable, et ne conçois jamais une mauvaise pensée contre ceux qui peut-être... t'aimeront encore dans leurs tombeaux ! Puisses-tu mourir comme je meurs, triomphant de la crainte et de la douleur ! Adieu ! Adieu ! Adieu !

BERNARDO

Je ne puis te dire adieu !

CAMILLO

Oh ! dame Béatrice !

BÉATRICE

Ne vous donnez pas une peine inutile, mon cher

seigneur cardinal. Maintenant, mère, attache-moi ma ceinture, et relève-moi mes cheveux en quelque simple nœud : oui, comme cela. Les vôtres, il me semble, se défont. Combien de fois nous sommes-nous rendu ce service l'une à l'autre ! Désormais nous ne nous le rendrons plus. — Monseigneur, nous voilà prêtes. Bien, tout est bien !

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

DRAME LYRIQUE EN QUATRE ACTES

1820

« Audisne hæc, Amphiarae, sub terram abdite ? »

A M. Maurice BOUCHOR

le poète de l'*Aurore* et des *Symbales*

Hommage du traducteur.

F. R.

« *Hark! Spirits speak. The liquid responses*
« *Of their aerial tongues yet sound.* »

Shelley, *Prométhée délivré.*

Acte II, scène I.

PRÉFACE

Les tragiques grecs, en empruntant leurs sujets à leur histoire nationale ou à leur mythologie, ont usé dans leur manière de les traiter d'un certain choix arbitraire. Ils ne se sont aucunement considérés comme obligés de s'en tenir à la commune interprétation ou d'imiter dans le récit comme dans le titre leurs rivaux et prédécesseurs. Un tel système, en les amenant à sacrifier ces exigences au désir d'être préférés à leurs compétiteurs, favorisait puissamment la composition. L'histoire d'Agamemnon était exposée sur le théâtre athénien avec autant de variantes qu'il y avait de drames.

J'ai cru devoir user de la même licence. Le *Prométhée délivré* d'Eschyle supposait la réconciliation de Jupiter avec sa victime, comme prix de la révélation du danger qui menaçait son empire par suite de la consommation de son mariage avec Thétis. Dans cette donnée, Thétis épousait Pélée, et Prométhée, par la permission de Jupiter, était délivré de sa captivité par Hercule. Si j'avais construit mon histoire sur ce plan, je n'aurais tenté autre chose que de refaire le drame perdu d'Eschyle ; et une telle ambition, si ma préférence pour cette manière de traiter le sujet me l'eût fait concevoir, la seule pensée de la dangereuse comparaison qu'une semblable entreprise aurait provoquée devait certainement suffire à la décourager. Mais, en réalité, j'avais de la répulsion pour un dénouement aussi faible que celui qui consistait à réconcilier le Champion de l'Huma-

nité avec son oppresseur. L'intérêt moral de la fable, si puissamment soutenu par la fermeté et la constance de Prométhée, disparaîtrait, si nous pouvions le concevoir rétractant son hardi langage et faiblissant devant son heureux et perfide adversaire.

Le seul être imaginaire ressemblant en quelque degré à Prométhée, c'est Satan ; et Prométhée, à mon avis, est un caractère bien plus poétique que Satan, parce qu'avec le courage, la majesté, la ferme et patiente opposition à la force toute-puissante, il s'offre au peintre comme exempt de toute teinte d'ambition, d'envie, de revanche, de désir d'agrandissement personnel, de tout ce qui, dans le héros du *Paradis Perdu,* entre en conflit avec l'intérêt. Le caractère de Satan fait naître dans l'esprit une dangereuse casuistique, qui nous conduit à peser ses fautes avec ses malheurs et à excuser les premières parce que les seconds dépassent toute mesure. Pour ceux qui considèrent cette merveilleuse fiction avec le sentiment religieux, elle engendre quelque chose de pire encore. Mais Prométhée est, pour ainsi dire, le type de la plus haute perfection morale et intellectuelle, obéissant aux plus purs, aux plus légitimes motifs, aux meilleures et aux plus nobles fins.

Ce poème a été presque entièrement écrit sur les ruines montagneuses des bains de Caracalla, parmi les clairières en fleurs, les bosquets d'arbres à la floraison odoriférante, qui couvrent les labyrinthes tortueux de cette immense plate-forme, et les arches suspendues dans l'air qui donnent le vertige. Le brillant ciel bleu de Rome, le vigoureux éveil du Printemps sous ce divin climat, la nouvelle vie qu'il répand dans les sens jusqu'à l'enivrement, furent l'inspiration de ce drame.

Les images que j'y ai employées ont été tirées, en grande partie, des opérations de l'esprit humain, ou des actions extérieures qui les expriment : chose assez inusitée dans la poésie moderne, quoique Dante et Shakespeare soient pleins d'exemples de ce genre, et Dante plus qu'aucun autre poète et avec un plus grand succès. Mais les poètes grecs, en écrivains à qui ne fut inconnue aucune des ressources

capables d'éveiller la sympathie de leurs contemporains, ont fait un usage habituel de ce genre d'imagination ; et c'est à l'étude de leurs ouvrages (dût-on ne pas m'accorder de plus grand mérite) que je veux que mes lecteurs imputent cette singularité.

Je dois, en toute sincérité, dire un mot du degré d'influence que l'étude des écrivains contemporains a pu avoir sur ma composition ; ce qui a été un sujet de censure à l'égard de poèmes beaucoup plus populaires, et à plus juste titre sans contredit que les miens. Il est impossible qu'un homme, appartenant au même âge que des écrivains comme ceux qui occupent le premier rang dans notre temps, puisse, en conscience, se persuader que sa langue et le ton de sa pensée ont pu ne pas être modifiés par l'étude des productions de ces esprits extraordinaires. Il est vrai que, sinon le caractère de leur génie, du moins les formes par lesquelles il s'est manifesté sont dues moins aux particularités de leur propre esprit qu'à la diversité des conditions morales et intellectuelles des esprits au milieu desquelles ils se sont produits. Ainsi bon nombre d'écrivains possèdent la forme, tandis qu'il leur manque l'esprit de ceux qu'ils prétendent imiter, parce que l'une est comme l'apanage de l'âge dans lequel ils vivent, tandis que l'autre est l'éclair incommunicable de leur propre génie.

Le caractère spécial d'imagination compréhensive et forte qui distingue la moderne littérature anglaise n'a pas été, en tant que faculté générale, le produit de l'imitation de quelque écrivain particulier. La masse des capacités reste à chaque période matériellement la même, tandis que les circonstances qui déterminent leur action changent perpétuellement. Si l'Angleterre était divisée en quarante républiques, égales chacune en population et en étendue à celle d'Athènes, il n'y a pas de raison de supposer qu'avec des institutions qui ne seraient pas plus parfaites que celles d'Athènes, chacune de ces républiques ne pût produire des philosophes et des poètes égaux à ceux que personne (si j'en excepte Shakespeare) n'a jamais surpassés. Nous devons les grands écrivains de l'âge d'or de notre littérature à ce

réveil enthousiaste de l'esprit public, qui réduisit en poussière les formes les plus anciennes et les plus oppressives de la religion chrétienne. Nous devons Milton au progrès et au développement de ce même esprit; le sacré Milton était, il ne faut jamais l'oublier, un républicain et un hardi investigateur en morale et en religion. Les grands écrivains de notre temps, nous avons quelque raison de le supposer, sont les avant-coureurs et les précurseurs de quelque révolution non encore imaginée dans notre condition sociale ou les opinions qui la constituent. Le nuage de l'esprit décharge ses éclairs accumulés, et l'équilibre entre les institutions et les opinions se rétablit ou est près de se rétablir.

Quant à l'imitation, la poésie est un art mimique. Elle crée, mais elle crée au moyen de la combinaison et de la représentation. Les abstractions poétiques sont belles et nouvelles, non parce que les éléments dont elles se composent n'ont pas de préexistence dans l'esprit de l'homme ou dans la nature, mais parce que le tout résultant de leur combinaison offre quelque analogie intelligible et belle avec ces sources d'émotion et de pensée, ainsi qu'avec les conditions contemporaines où elles se produisent : un grand poète est un chef-d'œuvre de la nature qui doit s'imposer et s'impose nécessairement à l'étude d'un autre poète. Celui-ci ne saurait ni plus raisonnablement, ni plus facilement se résoudre à n'être pas le miroir de tout ce qui est digne d'amour dans l'univers visible, qu'à exclure de sa contemplation les beautés qui se trouvent dans les écrits d'un grand contemporain. Prétendre en agir ainsi serait de la présomption pour tout poète, même pour le plus grand : et s'il y parvenait, le résultat, même chez lui, en serait pénible, artificiel et sans effet. Un poète est le produit combiné de certaines facultés internes modifiées par d'autres, et de certaines influences extérieures excitant et soutenant ces facultés ; il n'est pas un, mais deux. Tout esprit humain est ainsi modifié par tous les objets de la nature et de l'art, par toute parole et toute suggestion qu'il a consenti à laisser agir sur sa propre conscience ; il est le miroir où toutes les formes se reflètent, pour y composer une forme unique.

Les poètes, comme les philosophes, les peintres, les sculpteurs et les musiciens, sont dans un sens les créateurs, et dans un autre sens les créations de leur temps; les plus grands n'échappent point à cette sujétion. Il y a une certaine similitude entre Homère et Hésiode, entre Eschyle et Euripide, entre Virgile et Horace, entre Dante et Pétrarque, entre Shakespeare et Fletcher, entre Dryden et Pope; il y a dans chacun d'eux une ressemblance générique, sous laquelle se combinent leurs différences spécifiques. Si cette similitude est le résultat de l'imitation, je confesse volontiers que j'ai imité.

Je saisis cette occasion de reconnaître que j'ai ce qu'un philosophe écossais appelle en termes caractéristiques « une passion pour réformer le monde »; quelle passion le poussait à écrire et à publier son livre, il néglige de le dire. Quant à moi, j'aimerais mieux être damné avec Platon et lord Bacon, qu'aller au ciel avec Paley et Malthus.

On se tromperait cependant, si l'on supposait que j'ai consacré mes compositions poétiques au seul but d'avancer directement cette réforme, et que je les considère en quelque façon comme renfermant un système raisonné de la théorie de la vie humaine. J'ai en horreur la poésie didactique; tout ce qui peut être également bien exprimé en prose ne saurait être en vers qu'une ennuyeuse redondance. Mon but a été tout simplement de familiariser l'imagination élevée et affinée de l'élite des lecteurs avec les beautés idéales de la perfection morale; je n'ignore pas que, jusqu'à ce que l'esprit sache aimer, admirer, croire, espérer, endurer, les principes raisonnés de conduite morale sont des semences jetées sur la grande route de la vie, que le voyageur inconscient foule aux pieds dans la poussière, tandis qu'elles devraient porter la moisson de son bonheur. Puissé-je vivre pour accomplir ma tâche, c'est-à-dire pour exposer une histoire scientifique de ce qui m'apparaît comme les éléments naturels de la société humaine, et ne pas laisser les avocats de l'injustice et de la superstition se flatter de me voir prendre Eschyle plutôt que Platon pour mon modèle !

La sincérité sans affectation avec laquelle j'ai parlé de moi-même n'a pas besoin de beaucoup d'excuses auprès des gens de bonne foi ; pour ceux qui ne le sont pas, qu'ils considèrent qu'ils me font moins d'injure qu'à leur propre cœur et à leur propre jugement, en dénaturant les choses. Quelque faibles talents qu'un homme puisse avoir pour amuser et instruire ses semblables, encore est-il obligé de les exercer ; si sa tentative est sans effet, l'insuccès sera pour lui une punition suffisante ; épargnez-vous la peine d'entasser sur ses efforts la poussière de l'oubli ; votre amas de poussière ne fera que déceler son tombeau, qui, sans cela, fût resté inconnu.

PERSONNAGES DU DRAME

Prométhée
Demogorgon
Jupiter
La Terre
Océan
Apollon
Mercure
Hercule

Asia, } Océanides
Panthéa, } Océanides
Ione, } Océanides
Le Fantôme de Jupiter
L'Esprit de la Terre
L'Esprit de la Lune
Les Esprits des Heures
Esprits, Échos, Faunes
Furies

ACTE PREMIER

SCÈNE. — Un ravin des Rocs de glace dans le Caucase indien — PROMÉTHÉE est exposé enchaîné sur le précipice — PANTHEA et IONE sont assises à ses côtés. — La scène commence pendant la nuit : dans le cours de la scène le matin perce peu à peu.

PROMÉTHÉE

Monarque des Dieux et des Démons, et de tous les Esprits, excepté Un, qui encombrent ces mondes étincelants et roulants, que Toi et Moi, seuls d'entre les êtres vivants, nous contemplons avec des yeux sans sommeil ! Regarde cette terre, où pullulent tes esclaves, dont tu récompenses l'adoration à genoux, les prières, les louanges, les sueurs, les hécatombes de cœurs brisés, avec la crainte, le mépris de soi-même et la stérile espérance ; tandis que moi qui suis ton ennemi, aveugle en ta haine, tu m'as fait régner et triompher, à ta honte, de ma propre misère et de ta vaine revanche. Trois mille ans d'heures que n'a point abritées le sommeil, des moments toujours comptés par des douleurs aiguës, et qui semblaient autant d'années, la torture et la solitude, le mépris et le désespoir, — voilà mon empire, plus glorieux mille fois que tout ce que tu contemples de ton trône non envié, ô puissant Dieu ! Tout-puissant, si j'avais daigné partager la honte de ta mauvaise tyrannie, je ne serais pas pendu ici, cloué à

cette muraille d'une montagne qui défie les aigles, noire, froide, morte, sans limites ; sans herbe, insecte ni bête, bruit ou forme de vie. Pour moi, hélas ! la douleur, la douleur toujours ! pour toujours !

Point de changement, point de repos, point d'espérance ! Cependant j'endure. J'interroge la terre : les montagnes n'ont-elles pas senti ? J'interroge au loin le ciel, le Soleil qui voit tout : n'a-t-il pas vu ? la mer, agitée ou calme, ombre toujours changeante du ciel déployé sur elle : ses sourdes vagues n'ont-elles pas entendu mon agonie ? Pour moi, hélas ! la douleur, toujours ! pour toujours !

Les glaciers rampants me percent des pointes de leurs cristaux d'un froid lunaire : les brillantes chaînes rongent de leur froid qui brûle jusqu'à la moelle de mes os. Un chien ailé du ciel, sur tes lèvres souillant son bec d'un poison qui n'est pas le sien, déchire mon cœur : et d'informes visions errent devant moi, peuple spectral des royaumes du rêve, se jouant de moi ; et les démons du tremblement de terre sont chargés de tordre les clous dans mes plaies tremblantes, quand les rocs se fendent et se referment de nouveau ; pendant que de leurs bruyants abîmes accourt hurlante la foule des Génies de la tempête, excitant la rage du tourbillon, et qu'elle m'accable d'une grêle aiguë. Et cependant bienvenus sont pour moi le jour et la nuit, soit que l'un brise la gelée du matin, soit qu'étoilée, obscure et lente, l'autre monte à l'Orient couleur de plomb ; car alors ils conduisent les heures rampantes et sans ailes, dont l'une, — comme un sombre prêtre traîne la victime qui résiste, — te traînera, cruel roi, pour venir baiser le sang découlant de ces pieds blêmes,

qui pourraient alors te fouler s'ils ne dédaignaient pas un pareil esclave abattu. Dédaigner ! Oh non ! J'ai pitié de toi. Quel désastre doit te pourchasser sans défense à travers le vaste ciel ! Comme ton âme, déchirée dans ses profondeurs par l'épouvante, s'ouvrira ainsi que l'intérieur d'un enfer ! Je parle dans la douleur, et non le triomphe ; car je ne hais plus, depuis que la misère m'a rendu sage. Les malédictions autrefois exhalées contre toi, je voudrais les rétracter. Vous, Montagnes, dont les Échos aux cent voix, à travers le brouillard des cataractes, semèrent le tonnerre de cette imprécation ! Vous, Sources de glace, stagnantes sous la gelée qui vous ride, qui vous ébranlâtes à ma voix, et puis vous enfuîtes en frissonnant à travers l'Inde ! Toi, Air très serein, à travers lequel le Soleil se promène brûlant sans rayons ! Et vous, rapides Tourbillons, qui sur vos ailes équilibrées vous suspendîtes muets et immobiles au-dessus des profonds abîmes calmés, pendant qu'un tonnerre, plus puissant que le vôtre, faisait trembler l'orbe du monde ! Si alors mes paroles ont eu ce pouvoir, quoique je sois tellement changé que tout mauvais désir est mort en moi, quoiqu'il n'y ait plus de souvenir de ce qui est la haine, il ne faut pas les laisser perdre aujourd'hui ! Quelle était cette malédiction ? car vous m'avez tous entendu parler.

PREMIÈRE VOIX : *Des Montagnes*

Pendant trois fois trois cent mille ans les Tremblements de terre ont été notre couche ; souvent, comme des hommes convulsionnés par la crainte, nous avons tremblé dans notre multitude.

SECONDE VOIX : *Des Sources*

La foudre a desséché nos eaux, nous avons été souillées d'un sang amer, et nous avons couru muettes au milieu des cris de carnage, à travers maintes cités et maintes solitudes.

TROISIÈME VOIX: *De l'Air*

Depuis la naissance de la Terre, j'ai revêtu ses ruines de couleurs qui n'étaient pas les leurs, et souvent la sérénité de mon repos a été troublée par bien des soupirs déchirants.

QUATRIÈME VOIX : *Des Tourbillons*

Nous nous sommes élancés de dessous ces montagnes pendant des siècles sans repos ; et ni le tonnerre, ni les sources enflammées du volcan, aucun pouvoir d'en haut ni d'en bas ne nous a jamais fait taire d'épouvante.

PREMIÈRE VOIX

Mais jamais notre crête neigeuse ne s'est courbée comme à la voix de ton angoisse.

SECONDE VOIX

Jamais auparavant nous n'avons porté semblables sons aux vagues indiennes. Un pilote endormi sur la mer hurlante tomba du pont en agonie, il entendit, et cria : « Ah ! malheur à moi ! » Et il mourut aussi forcené que les vagues sauvages.

TROISIÈME VOIX

Jamais si formidables paroles de la Terre au Ciel n'avaient déchiré mon paisible empire ; quand sa plaie fut fermée, alors s'étendirent des ténèbres sur le jour comme du sang.

QUATRIÈME VOIX

Et nous, nous reculâmes d'effroi ; des rêves de ruine, poursuivant notre vol jusqu'à nos antres glacés, nous firent garder le silence, — ainsi — et ainsi... Quoique le silence soit pour nous un enfer.

LA TERRE

Les Cavernes muettes des sommets sourcilleux crièrent alors : « Misère ! » Le ciel vide répondit : « Misère ! » et les vagues pourprées de l'Océan, grimpant après le rivage, hurlèrent aux vents qui les fouettent, et les pâles nations entendirent ce cri : « Misère ! »

PROMÉTHÉE

J'entends un son de voix ; ce n'est pas la voix que j'ai fait entendre. Mère, tes fils et toi vous méprisez celui sans la toute-patiente volonté duquel, sous la cruelle omnipotence de Jupiter, eux et toi ensemble vous vous seriez évanouis, comme un fine brume déployée sur le vent du matin. Ne me connaissez-vous pas, moi le Titan ? celui qui a fait de son agonie une barrière à la tyrannie toute-triomphante de votre ennemi ? O clairières parsemées de rochers, courants alimentés par les neiges, aperçus maintenant à travers des vapeurs glacées, impénétrables, parmi vos bois ombreux j'errais autrefois avec Asia, buvant la vie dans ses yeux aimés ; pourquoi l'esprit qui vous anime aujourd'hui dédaigne-t-il de converser avec moi, qui seul ai arrêté, comme on arrête un cocher traîné par un démon, la duplicité et la violence de celui qui règne au rang suprême, et qui des gémissements de languissants esclaves remplit vos sombres vallées et vos liquides solitudes? Pourquoi ne répondez-vous pas ? Mes Frères.

LA TERRE

Ils n'osent pas.

PROMÉTHÉE

Qui osera donc ? Car je voudrais entendre de nouveau cette malédiction. Ah ! quel terrible chuchotement s'élève ! Il est rare comme son ; il tinte à travers le corps comme tinte l'éclair, voltigeant avant de frapper. Parle, Esprit ! A ta voix inorganique je connais seulement que tu t'approches et que je t'aime. Comment le maudissais-je ?

LA TERRE

Comment peux-tu entendre, toi qui ne connais pas le langage des morts ?

PROMÉTHÉE

Tu es un esprit vivant : parle comme eux.

LA TERRE

Je n'ose parler comme la vie, de peur que le féroce Roi du Ciel ne m'entende, et ne m'enchaîne à quelque roue de supplice plus torturante que celle sur laquelle je roule. Tu es subtil et bon, et quoique les Dieux n'entendent pas cette voix, cependant tu es plus que Dieu, étant sage et bienfaisant : prête maintenant une oreille attentive.

PROMÉTHÉE

Obscurément à travers ma cervelle, comme des ombres épaisses, glissent de terribles pensées, rapides et pressées. Je me sens défaillir, comme quelqu'un plongé dans un enlaçant amour ; et cependant ce n'est pas un plaisir.

LA TERRE

Non, tu ne peux pas entendre, tu es immortel, et cette langue n'est connue que de ceux qui meurent.

PROMÉTHÉE

Qui es-tu donc ? O mélancolique voix !

LA TERRE

Je suis la Terre, ta mère; celle qui dans ses veines de pierre, jusqu'aux dernières fibres des arbres les plus élevés, dont les minces feuilles tremblèrent dans l'air glacé, sentit courir la joie, comme le sang dans un corps vivant, quand tu t'élevas de son sein, comme un nuage de gloire, un esprit de pénétrante joie ! Et à ta voix ses fils gémissants relevèrent leurs fronts prosternés de la poussière qui les souillait, et notre tout-puissant Tyran, saisi d'une horrible épouvante, demeura pâle, jusqu'à ce que son tonnerre t'enchaînât ici. Alors, vois ces millions de mondes qui brûlent et roulent autour de nous ; leurs habitants virent ma lumière sphérique décroître dans le vaste ciel ; la mer fut soulevée par une étrange tempête ; et un nouveau feu, des montagnes de neige brillante fendues par le tremblement de terre, secoua sa monstrueuse chevelure sous le courroux du ciel; l'éclair et l'inondation ravagèrent les plaines ; les bleus chardons fleurirent dans les cités; les crapauds à jeun dans les chambres voluptueuses palpitants se traînèrent ; alors la Peste tomba sur l'homme, et la bête et le ver, avec la Famine ; le fléau noir sur l'herbe et l'arbre; et dans les blés, et les vignes, et les prairies herbeuses, pullulèrent d'indéracinables herbes empoisonnées, épuisant leur sève ; car mon pâle sein était desséché de dou-

leur ; et l'air fin, mon haleine, était souillé de la contagion de la haine d'une mère exhalée contre le destructeur de son enfant. Oui, j'ai entendu ta malédiction, et si tu ne t'en souviens pas, mes innombrables mers et torrents, montagnes et cavernes, et vents et l'air immense, et le peuple inarticulé des morts la conservent, comme un précieux talisman. Nous méditons en secret dans la joie et l'espérance ces redoutables paroles ; mais nous n'osons les répéter.

PROMÉTHÉE

Vénérable Mère ! Tout ce qui vit et souffre reçoit de toi quelque soulagement : fleurs et fruits et sons délectables, et amour, biens fugitifs ; ces biens ne sauraient être les miens. Mais mes propres paroles, je t'en prie, ne me les refuse pas.

LA TERRE

Il faut qu'elles soient dites. Avant que Babylone fût poussière, le Mage Zoroastre, mon enfant mort, rencontra sa propre image se promenant dans le jardin. Cette apparition, seul d'entre les hommes, il la vit. Car sache qu'il y a deux mondes, celui de la vie et celui de la mort ; l'un, celui que tu vois ; mais l'autre est sous la tombe, où habitent les ombres de toutes les formes qui pensent et vivent, jusqu'à ce que la mort les unisse pour n'être plus séparées ; rêves et brillantes imaginations des hommes, tout ce que la foi crée ou l'amour désire, terribles, étranges, belles et sublimes formes. Tu y es, et tu y es pendu, ombre se tordant dans l'agonie, au milieu des montagnes peuplées de tourbillons ; tous les Dieux y sont, et toutes les Puissances des mondes sans nom, fantômes immenses, portant le sceptre ;

héros, hommes et bêtes ; et Démogorgon, ombre obscure et redoutable, et lui-même, le suprême Tyran, sur son trône d'or ardent. Mon fils, une de ces ombres articulera la malédiction dont toutes se souviennent. Appelle à ta fantaisie ta propre ombre, ou l'ombre de Jupiter, Hadès ou Typhon, ou ces plus puissants Dieux nés, depuis ta ruine, de l'inépuisable sein du Mal, et qui ont foulé aux pieds mes fils abattus. Interroge, et ils doivent répondre ; ainsi la vengeance du Dieu suprême passera à travers ces ombres vides, comme le vent de pluie à travers la porte abandonnée d'un palais en ruines.

PROMÉTHÉE

Mère, ne laisse rien de ce qui peut être mauvais passer de nouveau mes lèvres, ou celles de quelqu'un qui me ressemble..... Fantôme de Jupiter, debout, apparais !

IONE

Mes ailes sont repliées sur mes oreilles ; mes ailes sont croisées sur mes yeux ; et cependant à travers leur blancheur argentée une ombre apparaît, et à travers leurs plumes endormantes je vois s'élever une Forme, une multitude de sons ; puisses-tu n'en recevoir aucun mal, ô toi, victime aux nombreuses blessures ! Toi, près de qui, pour l'amour de notre douce Sœur, nous ne cessons de veiller sans repos !

PANTHÉA

C'est le bruit d'un tourbillon souterrain, d'un tremblement de terre, un bruit de feu, de montagnes entr'ouvertes ; la forme est terrible comme le bruit, vêtue d'une

sombre pourpre brochée d'étoiles. Un sceptre d'or pâle, pour assurer ses pas orgueilleux sur le nuage lent, est dans sa main veinée. Cruel est son regard, mais calme et fort, comme celui de quelqu'un qui fait le mal, sans le souffrir.

LE FANTOME DE JUPITER

Pourquoi les secrets pouvoirs de cet étrange monde m'ont-ils poussé, moi frêle et vide fantôme, ici, sur ces affreuses tempêtes ? Quels sons inaccoutumés voltigent sur mes lèvres, différents de la voix avec laquelle notre pâle race de spectres parle dans les ténèbres ? Et toi, orgueilleux patient, qui es-tu ?

PROMÉTHÉE

Fantôme redoutable, ce que tu es, il doit l'être, celui dont tu es l'ombre. Je suis son ennemi, le Titan ! Prononce les paroles que je voudrais entendre, quoique aucune pensée ne dônne une forme à ta voix vide.

LA TERRE

Ecoutez ! Et quoique vos échos doivent être muets, grises montagnes, bois antiques, sources familières, antres prophétiques, courants qui enveloppez les îles, réjouissez-vous d'entendre ce que vous ne pouvez pas dire !

LE FANTOME

Un esprit s'empare de moi et parle en moi ; il me déchire comme l'éclair déchire une nuée grosse de la foudre.

PANTHÉA

Vois comme il lève ses puissants regards ! Le ciel s'assombrit sur sa tête !

IONE

Il parle ! Oh, abritez-moi !

PROMÉTHÉE

Je vois la malédiction écrite sur ses gestes orgueilleux et froids, et sur ses regards de ferme défi et de calme haine, dans ce désespoir tel qu'il se moque de lui-même avec des sourires.... écrite comme sur une liste ; cependant parle : oh ! parle !

LE FANTOME

« Ennemi, je te défie ! Avec un esprit calme et ferme je t'invite à essayer contre moi tout ce que tu peux m'infliger, affreux Tyran et des Dieux et de l'espèce humaine ; Il n'y a qu'un seul être que tu ne soumettras pas. Fais pleuvoir alors ici sur moi tes fléaux, les affreux maux, et la crainte délirante ; fais alterner la gelée et le feu pour ronger mes entrailles et que ta colère soit éclair, grêle coupante, et légions de Furies, accourant sur les tempêtes déchirantes.

« Ah ! fais ce qu'il y a de pire ! Tu es tout-puissant. Sur toutes choses je t'ai donné pouvoir, exepté sur toi-même et sur ma propre volonté. Envoie tes maux rapides flétrir l'humanité, du haut de ta tour éthérée. Que les esprits méchants se déchaînent dans l'ombre sur ceux que j'aime : sur moi et les miens j'appelle les dernières tortures de ta haine ; et je dévoue à une agonie sans sommeil cette tête inflexible, tant que tu dois régner là-haut.

« Mais toi, qui es le Dieu et Seigneur ! O toi qui remplis de ton âme ce monde de douleurs, devant qui toutes choses sur la terre et dans le ciel plient dans la

crainte et l'adoration ; tout-puissant ennemi ! Je te maudis ! Que la malédiction d'un patient t'étreigne, toi son bourreau, comme un remords ! Jusqu'à ce que ton Infinité soit pour toi une robe d'agonie empoisonnée ; et ton Omnipotence une couronne de douleur, qui se colle, cercle d'or brûlant, autour de ta cervelle dissoute !

« Amoncelle sur ton âme, en vertu de cette malédiction, les œuvres du mal, et que la vue du bien soit ton supplice : tous deux infinis, comme est l'univers, et toi, et ta solitude qui est son propre bourreau. Quoique tu sois maintenant une puissante image de calme Pouvoir, l'heure viendra où tu apparaîtras ce que tu es intérieurement ; et, après nombre de crimes perfides et sans fruit, la honte suivra à la trace ta chute traînante à travers l'espace et le temps sans bornes ! »

PROMÉTHÉE

Sont-ce bien là mes paroles, ô ma mère ?

LA TERRE

Ce sont bien tes paroles.

PROMÉTHÉE

Je m'en repens ; ce sont de vives et vaines paroles ; le chagrin est souvent aveugle, et tel fut le mien. Je veux qu'aucune créature vivante ne souffre.

LA TERRE

Malheur, oh ! malheur à moi, que Jupiter à la fin triomphe de toi ! Pleurez, gémissez hautement, Landes et Mers, le cœur déchiré de la Terre vous répondra ! Pleurez, Esprits des vivants et des morts, votre refuge, votre appui est tombé, et vaincu !

PREMIER ÉCHO

Est tombé, et vaincu !

SECOND ÉCHO

Tombé et vaincu !

IONE

Ne craignez rien ; ce n'est qu'une courte défaillance ; le Titan est toujours invaincu.... mais vois, à travers le gouffre azuré de cette montagne de neige qui se bifurque là-bas, foulant en haut les vents obliques de ses pieds aux sandales d'or, qui brillent sous des plumes de couleur pourpre comme un ivoire rose-ensanglanté, une forme arrive maintenant, étendant en haut de sa main droite une baguette enroulée de serpents.

PANTHÉA

C'est le héraut de Jupiter errant à travers le monde, Mercure.

IONE

Et quelles sont ces chevelures entrelacées d'hydres, et ces ailes de fer qui escaladent le vent, que le Dieu courroucé maîtrise comme des vapeurs qui s'élèvent par derrière, troupe hurlante et sans fin ?

PANTHÉA

Ce sont les Chiens-courants de Jupiter, amis de la tempête, qu'il repaît de gémissements et de sang, quand traîné sur une nuée sulfureuse il brûle les bornes du Ciel.

IONE

Viennent-ils maintenant du milieu des morts grêles, pour être gorgés de nouvelles angoisses?

PANTHÉA

Les regards du Titan sont comme toujours fermes, sans orgueil.

PREMIÈRE FURIE

Ha ! Je flaire la vie !

SECONDE FURIE

Que je puisse seulement regarder dans ses yeux !

TROISIÈME FURIE

L'espérance de le torturer sent comme un monceau de cadavres pour un oiseau de mort après la bataille.

PREMIÈRE FURIE

Tu oses hésiter, ô Héraut ! Réjouissez-vous, Chiens-courants de l'Enfer ! le fils de Maïa va-t-il enfin bientôt vous donner pâture et divertissement? — Qui peut plaire longtemps au Tout-Puissant ?

MERCURE

Retournez à vos tours de fer, grincer, près des torrents de feu et de larmes, vos dents à jeun ! Géryon, debout ! et Gorgone, Chimère, et toi, Sphinx, le plus subtil des démons, qui servis aux Thébains le vin empoisonné du Ciel, un amour dénaturé, et une haine plus dénaturée ! ceux-ci accompliront votre tache.

PREMIÈRE FURIE

Oh ! grâce ! grâce ! Nous mourons de notre désir ; ne nous fais pas reculer !

MERCURE

Alors, couchez-vous en silence. Terrible patient ! vers toi à contre-cœur, tout à fait à contre-cœur je viens, envoyé par la volonté de mon puissant Père pour exécu-

ter l'arrêt d'une nouvelle vengeance. Hélas ! j'ai pitié de toi, et je me hais moi-même de ne pas pouvoir faire davantage. Quand on t'a vu et que l'on retourne, pour un temps, là-haut, le ciel semble un enfer; ainsi ton image consumée me poursuit nuit et jour, souriant reproche. Tu es sage, ferme et bon; mais en vain tu voudrais rester seul en lutte contre le Tout-Puissant; ainsi que les flambeaux étincelants au loin, qui mesurent et divisent les armées fatiguées contre lesquelles il n'y a pas de refuge, te l'ont appris depuis longtemps, et te l'apprendront longtemps encore. Maintenant ton Tortureur arme de nouveau des étranges puissances de supplices non imaginés les pouvoirs qui, dans l'Enfer, méditent les lentes agonies ; et ma mission est de les amener ici, démons les plus subtils, les plus cruels et les plus féroces qui peuplent l'abîme, et de les laisser à leur tâche. Puisse-t-il n'en pas être ainsi ! Il est un secret connu de toi, inconnu de tout autre être vivant, qui doit transférer le sceptre du vaste Ciel, secret dont la crainte tourmente le Dieu suprême ; revêts-le de paroles, et ordonne-lui d'aller embrasser son trône en intercédant pour toi ; incline ton âme à la prière et, comme un suppliant dans un temple magnifique, laisse ta volonté s'agenouiller dans ton cœur altier ; car les bienfaits et une douce soumission domptent les plus farouches et les plus puissants.

PROMÉTHÉE

Les esprits mauvais changent le bien en leur propre nature. Je lui ai donné tout ce qu'il a ; et en retour il m'enchaîne ici des années, des siècles, nuit et jour ; soit que le soleil fende ma peau desséchée, ou que dans les

nuits éclairées par la lune la neige aux ailes de cristal s'attache autour de mes cheveux ; pendant que ma race bien-aimée est foulée aux pieds par les ministres exécuteurs de sa pensée. Telle est la récompense du tyran! C'est juste : celui qui est mauvais ne peut recevoir aucun bien ; et pour un monde donné, ou un ami perdu, il peut sentir haine, crainte, honte ; mais non la gratitude; il ne me récompense que pour son propre méfait. La bonté pour lui est un cuisant reproche, qui trouble par d'amères piqûres le léger sommeil de la vengeance. La soumission! Tu sais que je ne puis l'éprouver ; car la soumission, qu'est-ce autre chose qu'un fatal mot, le sceau de mort de la captivité de l'espèce humaine, comme l'épée suspendue sur la tête du Sicilien, qui tremble au-dessus de sa couronne ? Quelle autre soumission accepterait-il, ou pourrais-je lui offrir ? Et cependant je ne veux pas l'offrir. Que les autres flattent le Crime, là où il trône dans sa courte omnipotence ! Ils sont à l'abri : car la Justice, quand elle triomphera, laissera couler la pitié, non la punition, sur ses propres maux, trop vengée par ceux qui errent. J'attends, en endurant ainsi, l'heure de la récompense, qui, pendant que nous parlons, s'approche de plus en plus. Mais écoute la clameur des chiens de l'Enfer : crains d'attendre. Regarde! Le ciel mugit sous le sourcil de ton Père.

MERCURE

Oh ! puissions-nous être dispensés, moi d'infliger, et toi de souffrir ! Encore une fois réponds-moi : ne connais-tu pas la durée du pouvoir de Jupiter ?

PROMÉTHÉE

Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il doit finir.

MERCURE

Hélas ! Ne peux-tu pas compter les années des peines à venir ?

PROMÉTHÉE

Elles dureront tant que Jupiter doit régner ; ni plus ni moins je ne désire ni ne crains.

MERCURE

Cependant réfléchis et plonge dans l'éternité, où le temps enregistré par le souvenir, tout celui même que nous pouvons imaginer, âge sur âge, ne semble qu'un point, et l'esprit récalcitrant se fatigue à le suivre dans sa fuite infinie, jusqu'à qu'il s'affaisse étourdi, aveugle, perdu, sans abri : peut-être n'as-tu pas compté les lentes années que tu dois passer dans des tortures sans répit ?

PROMÉTHÉE

Peut-être aucune pensée ne peut les compter, et cependant elles passent.

MERCURE

Si tu pouvais séjourner parmi les Dieux tout ce temps-là, plongé au sein des voluptueuses joies ?

PROMÉTHÉE

Je ne voudrais pas quitter pour elles ce ravin glacé, ces peines sans repentance.

MERCURE

Hélas ! Je t'admire, mais j'ai pitié de toi.

PROMÉTHÉE

Aie pitié des esclaves du ciel qui se méprisent eux-mêmes, et non de moi, dans l'esprit duquel règne une paix

sereine, comme la lumière dans le soleil sur son trône. Que de vaines paroles! Appelle les démons.

IONE

Oh! ma sœur, regarde. Un feu blanc a fendu là-bas jusqu'aux racines un immense cèdre chargé de neige. Avec quelle épouvante hurle au loin le tonnerre de Dieu!

MERCURE

Je dois obéir à ces paroles et aux tiennes, hélas! Le plus pesant remords est suspendu à mon cœur!

PANTHÉA

Vois le fils du Ciel, avec ses pieds ailés, descendre vers la lumière oblique du Levant.

IONE

Chère sœur, ferme tes ailes sur tes yeux, de peur de voir et de mourir; elles viennent, elles viennent obscurcissant la naissance du jour de leurs innombrables ailes, et creuses, et vides, comme la mort!

PREMIÈRE FURIE

Prométhée!

SECONDE FURIE

Immortel Titan!

TROISIÈME FURIE

Champion des esclaves du Ciel!

PROMÉTHÉE

Celui qu'une voix terrible appelle, le voici, Prométhée, le Titan enchaîné. Horribles formes, qu'êtes-vous? qui êtes-vous? Jamais encore, à travers l'Enfer fécond en monstres, fantômes aussi hideux ne vinrent du cerveau de Jupiter, créateur de toute difformité; pendant

que je contemple d'aussi exécrables formes, il me semble que je deviens semblable à ce que je contemple, et je ris et j'ouvre de grands yeux dans une affreuse sympathie.

PREMIÈRE FURIE

Nous sommes les ministres de peine et de crainte, de désappointement, de défiance et de haine, et du crime qui se cramponne ; et comme de maigres chiens poursuivent par les bois et les étangs un faon blessé et sanglotant, nous traquons tout ce qui pleure et saigne, et vit, quand le grand Roi le livre à notre caprice.

PROMÉTHÉE

Oh ! êtres redoutables, si nombreux sous un seul nom, je vous connais ; ces lacs et ces échos connaissent la noirceur et le bruit terrible de vos ailes. Mais pourquoi quelqu'un plus hideux, et plus détesté que vous-mêmes, vous envoie-t-il en légions de l'abîme ?

SECONDE FURIE

Nous ne le savons pas : mes sœurs, réjouissez-vous !

PROMÉTHÉE

Peut-on triompher dans sa difformité ?

SECONDE FURIE

La beauté du plaisir rend les amoureux joyeux, quand ils se contemplent l'un l'autre ; ainsi nous sommes ; comme des roses que la pâle prêtresse à genoux rassemble pour sa couronne de fête tombe le céleste incarnat qui rougit sa joue, ainsi de la fatale agonie de nos victimes nous vient l'ombre qui nous revêt de notre forme ; autrement nous sommes sans forme, comme notre mère la Nuit.

PROMÉTHÉE

Je ris de votre pouvoir, et de celui qui vous a envoyé ici pour le plus bas mépris. Versez la coupe des peines.

PREMIÈRE FURIE

Penses-tu que nous allons te déchirer, os par os, nerf par nerf, travaillant comme un feu intérieur ?

PROMÉTHÉE

La douleur est mon élément, comme la haine est le tien. Déchirez-moi maintenant ; je ne m'en soucie.

SECONDE FURIE

T'imagines-tu que nous ne voulons que rire dans tes yeux sans paupière ?

PROMÉTHÉE

Je ne considère pas ce que vous faites, mais ce que vous souffrez, étant mauvaises. Cruel fut le pouvoir qui vous appela, vous et tout ce qui est aussi misérable que vous, à la lumière.

TROISIÈME FURIE

Penses-tu que nous allons vivre en toi, une par une, comme la vie animale, et quoique nous ne puissions pas obscurcir l'âme qui brûle intérieurement, que nous allons habiter à côté d'elle, comme une vaine multitude bruyante, troublant le contentement de soi-même des hommes les plus sages ; que nous allons être une pensée terrible sous ta cervelle, un désir impur autour de ton cœur stupéfié, et dans le labyrinthe de tes veines un sang rampant comme l'agonie ?

PROMÉTHÉE

Eh bien, maintenant vous voilà à votre office ; et ce

pendant je reste roi de moi-même, maîtrisant au-dedans de moi vos assauts et vos tortures, comme Jupiter vous maîtrise quand l'enfer se mutine.

CHOEUR DE FURIES

Des bornes de la terre, des bornes de la terre, où la nuit a son tombeau et le matin sa naissance, venez, venez, venez !

O vous qui ébranlez les montagnes de vos cris d'allégresse, quand les cités tombent en hurlant dans la ruine ! et vous qui de vos pieds sans ailes foulez la mer, et qui, suivant de près la trace du Naufrage et de la Famine, vous asseyez en caquetant avec joie sur les stériles débris ; venez, venez, venez !

Laissez le lit bas, froid et rouge où gît une nation morte ; laissez la haine, comme dans les cendres on laisse du feu pour des brasiers futurs ; elle éclatera en lueurs plus sanglantes quand vous la remuerez, bientôt de retour ; laissez le mépris de soi-même implanté dans de jeunes esprits, enchantés par leurs sens, combustibles non encore allumés de la Misère ; laissez les secrets de l'Enfer à moitié dévoilés pour le maniaque rêveur ; il est plus cruel avec la crainte, que vous ne pouvez l'être avec la haine. Venez, venez, venez !

Nous nous exhalons de la large porte de l'Enfer, et nous pesons sur les souffles de l'atmosphère. Mais en vain nous nous fatiguons jusqu'à ce que vous soyez arrivées !

IONE

Ma sœur, j'entends le tonnerre de nouvelles ailes.

PANTHÉA

Ces solides montagnes frissonnent à ce bruit comme

l'air tremblant : leurs ombres rendent l'espace entre mes plumes plus noir que la nuit.

QUATRIÈME FURIE

Votre appel a été comme un char ailé, poussé sur les tourbillons rapides, et il nous a emportées loin des rouges abîmes de la guerre ;

CINQUIÈME FURIE

Loin des vastes cités, dévastées par la famine ;

SIXIÈME FURIE

Loin des gémissements à moitié entendus, et du sang non goûté ;

SEPTIÈME FURIE

Loin des conclaves de rois, rigides et froids, où le sang s'achète et se paye avec de l'or.

HUITIÈME FURIE

Loin de la fournaise blanche et brûlante, où...

UNE FURIE

Ne parle pas, ne dis mot ! Je sais tout ce que voudriez dire ; mais vos paroles pourraient rompre l'enchantement qui doit plier l'Invincible, celui dont la pensée est indomptable : il défie toujours les plus profonds pouvoirs de l'Enfer.

UNE FURIE

Déchire le voile !

UNE AUTRE FURIE

Il est déchiré !

LE CHOEUR

Les pâles étoiles du matin brillent sur une misère cruelle à supporter. Te sens-tu défaillir, puissant Titan?

Tu es notre risée et l'objet de notre mépris. Te glorifies-tu de la claire science que tu as révélée à l'homme? Alors fut allumée en lui une soif qui dépasse ces eaux périssables ; la soif d'une fièvre violente, espoir, amour, doute, désir, qui le consument pour toujours.

Un homme apparut, doué de douceur, souriant à la terre ensanglantée ; ses paroles lui survécurent, comme un rapide poison faisant dépérir vérité, paix et pitié.

Regarde ! Partout où autour de l'immense horizon de nombreuses cités fourmillant de peuple vomissent la fumée dans l'air brillant, écoute ce grand cri de désespoir ! c'est son ombre douce et tendre pleurant la foi qu'il a allumée.

Regarde encore : les flammes se sont presque réduites à la lueur d'un ver luisant; autour des cendres, les survivants s'assemblent dans la crainte.

Joie, joie, joie !... Les âges passés se pressent autour de toi ; mais chacun se ressouvient, et l'avenir est ténébreux, et le présent est déployé comme un oreiller d'épines pour ta tête sans sommeil !

PREMIER DEMI-CHOEUR

Les gouttes d'une agonie sanglante coulent de son front pâle et tremblant. Un instant de répit. Vois ! une nation désenchantée s'élève comme le jour du sein de la désolation ; son état est consacré à la Vérité : la Liberté, sa compagne, la conduit en avant ; une légion de frères unis, que l'Amour appelle ses enfants...

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Voici bien autre chose ! Vois comme la parenté massacre la parenté ! C'est le temps de la vendange pour la Mort et le Péché ; le sang, comme le vin nouveau,

bouillonne intérieurement; jusqu'à ce que le Désespoir étouffe le monde se débattant en proie aux esclaves et aux tyrans !

Toutes les Furies s'évanouissent, excepté une

IONE

Écoute, sœur ! quel profond et cependant terrible gémissement déchire en toute liberté le cœur du bon Titan, de même que les tempêtes déchirent l'abîme, et les bêtes entendent la mer gémir dans ses profondes cavités ! Oses-tu regarder comme les démons le torturent ?

PANTHÉA

Hélas ! J'ai regardé deux fois, mais je ne veux plus.

IONE

Qu'as-tu vu ?

PANTHÉA

Un lamentable spectacle : un jeune homme avec des regards résignés cloué à une croix.

IONE

Et quoi ensuite ?

PANTHÉA

Le ciel tout autour, et la terre au-dessous, peuplée des innombrables formes de la mort humaine, toutes horribles, et façonnées par des mains humaines, et quelques-unes semblaient l'œuvre de cœurs humains ; des hommes étaient lentement tués par des froncements de sourcils et des sourires ; et d'autres spectacles, trop hideux pour les dire et vivre, erraient devant mes yeux. Je ne veux pas m'exposer à une pire épouvante, en regardant encore ; ces gémissements sont une douleur suffisante.

LA FURIE

Vois un emblème: ceux qui endurent de profonds maux pour l'homme, et le mépris et les chaînes, ne font qu'entasser mille tourments sur eux-mêmes et sur lui.

PROMÉTHÉE

Apaise l'angoisse de ce regard enflammé. Ferme ces lèvres blêmes ; de ce front blessé d'épines ne laisse pas jaillir le sang : il se mêle avec tes larmes ! Fixe, fixe ces orbites torturés dans la paix et la mort ; que tes spasmes douloureux n'ébranlent pas ainsi cette croix ; que tes pâles doigts ne jouent pas ainsi avec le sang caillé ! Oh ! horrible ! Je ne veux pas dire ton nom, il est devenu un anathème ! Je vois, je vois le sage, le doux, le sublime et le juste, haï par les esclaves pour être semblable à toi ; quelques-uns chassés par d'ignobles mensonges du foyer de leur cœur, foyer de bonne heure choisi, et pleuré trop tard ; on dirait des onces têtues s'acharnant après la biche forcée ; quelques-uns enchaînés à des cadavres dans de malsains cachots ; d'autres — n'entends-je pas la foule ricaner bruyamment ? — empalés sur un feu lent ; et de puissants royaumes flottent à mes pieds, comme des îles déracinées de la mer, dont les fils sont pétris dans un commun sang à la rouge lumière de leurs propres maisons en flammes.

LA FURIE

Tu peux voir le sang et le feu ; tu peux entendre les gémissements ; il y a derrière des choses pires encore, que l'on n'entend pas, que l'on ne voit pas.

PROMÉTHÉE

Pires ?

LA FURIE

Dans chaque cœur humain la terreur survit à la ruine qui s'est repue de lui ; les plus élevés craignent tout ce qu'ils voudraient pouvoir dédaigner de regarder comme vrai ; l'hypocrisie et la routine font de leurs esprits les temples de beaucoup de cultes, aujourd'hui complètement usés. Ils n'osent pas révéler le bien pour l'amélioration de la condition de l'homme ; et cependant ils ne connaissent pas ce qu'ils n'osent pas. Le bon manque de puissance, sinon pour pleurer des larmes stériles ; le puissant manque de bonté, le pire des besoins pour lui. Le sage manque d'amour, et ceux qui aiment manquent de sagesse ; et les meilleures choses sont ainsi confondues avec le mal. Beaucoup sont forts et riches, et voudraient être justes ; mais ils vivent parmi les hommes, leurs compagnons de souffrance, comme si personne ne sentait ; ils ne savent ce qu'ils font.

PROMÉTHÉE

Tes paroles sont comme un nuage de serpents ailés ; et cependant j'ai pitié de ceux qu'elles ne torturent pas.

LA FURIE

Tu as pitié d'eux ? Je ne parle plus !

Elle disparaît.

PROMÉTHÉE

Oh douleur ! Oh douleur ! hélas ! la peine, la peine toujours ! pour toujours ! Je ferme mes yeux sans larmes, mais je ne vois que plus clairement tes œuvres dans mon esprit illuminé par la douleur, ô toi, astucieux Tyran ! La paix est dans la tombe. La tombe recouvre toutes les choses belles et bonnes. Je suis un Dieu, et je ne puis la trou-

ver là ; et je ne voudrais pas l'y chercher ; car, quoique ta vengeance soit terrible, c'est une défaite, cruel Roi, non une victoire ! Les spectacles dont tu me tortures ceignent mon âme d'une nouvelle patience, jusqu'à ce que l'heure arrive où ils ne seront plus les types des choses qui sont.

PANTHÉA

Hélas ! Qu'as-tu vu ?

PROMÉTHÉE

Il y a deux douleurs : parler et voir ; épargne m'en une. Il y a des mots écrits au cadran sacré de la Nature, mots portés bien haut dans un brillant blason ; les nations se sont ralliées autour d'eux, et ont crié bien fort comme avec une seule voix : « Vérité, Liberté et Amour ! » Tout à coup une violente confusion tomba du ciel parmi elles ; ce ne fut plus que lutte, imposture et crainte ; les tyrans se précipitèrent sur elles, et se partagèrent leur dépouille. Telle fut l'ombre de la vérité que je vis.

LA TERRE

J'ai senti ta torture, ô mon fils, avec une joie mélangée, telle que la peine et la vertu la donnent. Pour applaudir à ton courage, j'invite à monter ces subtils et brillants esprits dont les demeures sont les profondeurs de l'humaine pensée, et qui habitent, comme les oiseaux ailés le vent, son éther environnant les mondes ; ils contemplent au-delà de ce royaume crépusculaire, comme dans un miroir, l'avenir ; puissent leurs paroles te réconforter !

PANTHÉA

Vois, ma sœur, une troupe d'esprits se rassembler

comme des flocons de nuages dans la délicieuse saison du printemps, se pressant dans l'air bleu !

IONE

Et vois ! Un plus grand nombre arrivent comme les vapeurs des sources, qui, lorsque les vents se sont tus, escaladent la ravine en lignes éparpillées. Et écoute ! Est-ce la musique des pins ? Est-ce le lac ? Est-ce la cascade ?

PANTHÉA

C'est quelque chose de plus triste, de bien plus doux que toute chose.

CHŒUR D'ESPRITS

Depuis d'innombrables âges, nous sommes les aimables guides et gardiens de l'Humanité opprimée par le ciel ; nous respirons, sans la corrompre, l'atmosphère de l'humaine pensée ; soit-elle trouble, humide et grise comme un jour éteint par la tempête, sillonné de lueurs mourantes ; soit-elle aussi brillante que tout ce qui se trouve entre les cieux sans nuage et les courants sans brise, silencieuse, transparente et sereine. Comme les oiseaux dans l'air, ou les poissons dans l'onde, comme les pensées du propre esprit de l'homme flottent à travers toutes choses au-dessus du tombeau ; ainsi nous faisons d'elle notre liquide repaire, voyageant semblables aux nuages et lâchés à travers les éléments sans bornes : de là nous apportons la prophétie qui commence et finit en toi !

IONE

Il en vient encore, un à un ; l'air autour d'eux brille radieux comme l'air autour d'une étoile.

PREMIER ESPRIT

Sur le souffle d'une trompette de bataille j'ai accouru ici, vite, vite, vite, au milieu des ténèbres répandues dans l'air. De la poussière des croyances vermoulues, de la bannière déchirée du tyran, réunis autour de moi, portés devant moi, éclataient mille cris confondus, — Liberté ! Espérance ! Mort ! Victoire ! — jusqu'à ce qu'ils se soient évanouis à travers le ciel. Et un seul son, au-dessus, autour, un seul son au-dessous, autour, au-dessus, se fit entendre ; c'était l'âme de l'amour ; c'était l'espérance, la prophétie, qui commence et finit en toi !

SECOND ESPRIT

Un arc-en-ciel s'étendait sur la mer, qui se balançait au-dessous, inébranlable ; et la tempête triomphante s'enfuyait, comme un conquérant, agile et orgueilleux, au milieu d'une foule de nuages captifs, multitude informe, ténébreuse et rapide, chacun fendu en deux par l'éclair ; j'entendis le tonnerre rire d'une voix rauque ; des flottes puissantes furent dispersées comme des bulles, et un enfer de mort se déploya sur les eaux blanches. Je m'abattis sur un grand vaisseau entr'ouvert par l'éclair ; et je me hâtai de venir, sur le soupir d'un blessé qui donna à un ennemi sa planche, et puis plongea pour mourir.

TROISIÈME ESPRIT

J'étais assis auprès du lit d'un sage, et la lampe brûlait rouge à côté du livre où il s'était nourri, quand un Songe avec des ailes de flamme vint voltiger à son oreiller. Et je reconnus que c'était le même qui

avait allumé il y a longtemps la pitié, l'éloquence et la douleur : et le monde pendant un temps jouit de cette ombre, devenue son lustre. Il m'a transporté ici aussi rapide que les pieds d'éclair du Désir ; je dois le renvoyer avant demain, ou le sage s'éveillera dans le chagrin.

QUATRIÈME ESPRIT

Je dormais sur les lèvres d'un poète rêvant comme un adepte de l'amour, qui tient son haleine pure. Il ne cherche ni ne trouve les mortelles félicités, mais il se nourrit des baisers aériens des formes qui hantent les solitudes de la pensée. Il regardera du matin au soir le soleil réfléchi par le lac illuminer les jaunes abeilles sur les fleurs du lierre ; il ne recherche ni ne voit ce que sont ces choses en elles-mêmes ; mais avec elles il peut créer des formes plus réelles qu'un homme vivant, nourrissons d'immortalité ! Une d'elles m'a éveillé, et je me suis hâté d'accourir à ton secours.

IONE

Ne vois-tu pas de l'Est et de l'Ouest deux formes venir, semblables à deux colombes qui, vers un nid bien-aimé, nourrissons jumeaux de l'air qui soutient tout, glissent sur leurs ailes rapides et silencieuses dans l'atmosphère ? Et écoute ! leurs douces et tristes voix ! C'est le désespoir mêlé avec l'amour qui s'exhalent en sons.

PANTHÉA

Peux-tu donc parler, ma sœur ? Toutes mes paroles restent étouffées.

IONE

Leur beauté me rend la voix. Vois comme elles

flottent sur leurs ailes de la couleur du ciel, orange et azur se fondant en or bruni ; leur doux sourire éclaire l'air comme le feu d'une étoile.

CHŒUR D'ESPRITS

As-tu vu la forme de l'Amour ?

CINQUIÈME ESPRIT

Pendant qu'à travers les vastes espaces je me hâtais, comme un nuage rapide qui vole dans les immenses solitudes de l'air, cette forme, une planète au front, glissa rapidement sur ses ailes tressées d'éclairs, éparpillant la douce joie de la vie de ses cheveux d'ambroisie : ses traces pavaient le monde de lumière ; mais, comme je passais, elle s'évanouit, et la sourde Ruine ouvrit derrière elle sa gueule béante ; grands sages enchaînés dans la démence, et patriotes décapités, et pâles jeunes gens qui mouraient sans se plaindre, brillèrent dans la nuit. Je continuai d'errer jusqu'au moment où, ô Roi de Tristesse, tu passas du sourire le plus amer que j'aie vu à la joie retrouvée.

SIXIÈME ESPRIT

Ah ! sœur ! La Désolation est une chose délicate ; elle ne se promène pas sur la terre, elle ne flotte pas dans l'air, mais elle marche avec des pas qui tuent et évente de son aile silencieuse les tendres espérances que les meilleurs et les plus doux nourrissent dans leurs cœurs ; et ceux-ci, bercés dans un repos trompeur par le vent caressant de ses ailes et le mouvement harmonieux de ses pas doux et actifs, rêvent des visions d'aérienne joie, et appellent le monstre, Amour, et veillent, et trouvent l'ombre Peine, comme celui que maintenant nous saluons.

LE CHŒUR

Quoique la Ruine soit maintenant l'ombre de l'Amour, le suivant en dévastatrice, sur le blanc coursier ailé de la Mort, que les plus légers ne peuvent fuir, foulant aux pieds fleurs et mauvaises herbes, hommes et bêtes, laideur et beauté, comme une tempête dans l'air ; tu réprimeras ce cavalier farouche, sans blessure dans le cœur ou les membres.

PROMÉTHÉE

Esprits, comment savez-vous que cela doit être ?

LE CHŒUR

Dans l'atmosphère que nous respirons, — comme des bourgeons rougissent quand s'enfuient les ouragans de neige, au souffle vivifiant du printemps dont les douces brises font tomber les vieilles feuilles, et les pâtres errants savent que l'épine blanche fleurira bientôt, — Sagesse, Justice, Amour et Paix, quand ils luttent pour croître, sont pour nous, comme les brises caressantes pour les jeunes bergers, la prophétie qui commence et finit en toi.

IONE

Où les esprits se sont-ils enfuis ?

PANTHÉA

Il ne reste d'eux qu'un sentiment semblable à la toute-puissance de la musique, quand la voix inspirée et le luth languissent, avant qu'ils aient fait taire leurs répliques, qui à travers les profonds labyrinthes de l'âme, comme les échos à travers les vastes cavernes, tournent et roulent.

PROMÉTHÉE

Qu'elles sont belles, ces formes nées de l'air ! Et cependant je sens combien est vaine toute autre espérance hors l'amour ! Et tu es loin, Asia ! toi qui, lorsque mon être débordait, étais comme un calice d'or pour le vin brillant qui autrement serait tombé dans la poussière altérée. Tout est silencieux. Hélas ! que lourdement ce paisible matin pèse sur mon cœur ; même en rêvant, je pourrais dormir un pénible sommeil si le sommeil ne m'était pas refusé. Je serais heureux d'être ce que mon destin veut que je sois, être le sauveur et la force de l'homme souffrant, ou rentrer dans l'abîme primitif des choses. Là aucune agonie, aucune consolation n'est laissée ; la terre ne peut plus consoler, le ciel ne peut plus tourmenter.

PANTHÉA

As-tu oublié une amie qui veille près de toi pendant la froide et noire nuit, et ne dort jamais que quand l'ombre de ton esprit tombe sur elle ?

PROMÉTHÉE

Je disais que toute espérance est vaine, excepté l'amour : tu aimes.

PANTHÉA

Profondément en vérité ; mais l'astre du levant blanchit, et Asia attend dans cette vallée Indienne si éloignée, scène de son triste exil, âpre autrefois et désolée et glacée comme ce ravin ; mais aujourd'hui revêtue de belles fleurs et d'herbes, et fréquentée par de douces brises et de doux sons, qui se répandent à travers les bois et les eaux, venant de l'éther de sa présence qui transforme tout, éther qui s'évanouirait s'il n'était pas mêlé avec le tien. Adieu !

ACTE II

SCÈNE I

Le Matin. Une charmante vallée dans le Caucase Indien.

ASIA seule

De toutes les palpitations du ciel tu es descendu ; — oui, comme un esprit, comme une pensée, qui fait venir en foule des larmes inaccoutumées aux yeux de corne, et obsède de battements le cœur désolé, qui devrait avoir appris le repos ; — tu es descendu bercé sur les tempêtes : voici que tu t'éveilles, ô Printemps ! enfant de mille brises ! Aussi soudainement tu viens que le souvenir d'un songe qui maintenant est triste, parce qu'il a été doux ; semblable à un génie, ou à la joie qui s'élève de la terre, revêtant de nuages d'or le désert de notre vie ! C'est la saison, le jour, l'heure ; au lever du soleil tu dois venir, ma douce Sœur, trop longtemps désirée, trop longtemps tardive, oh viens ! Oh ! comme avec la lenteur des vers de la mort rampent les moments sans ailes ! Le point d'une blanche étoile frissonne encore enfoncé dans la lumière orangée du matin grandissant au-delà des montagnes pourpre ; à travers un abîme de brouillard déchiqueté par le vent, le lac plus sombre la reflète. Voilà qu'elle s'évanouit ; elle brille de nouveau, semblable aux vagues qui s'effacent, ou aux fils embrasés d'un nuage tissé se démêlant dans l'air pâle.

La voilà perdue! et là-bas, à travers les pointes de neige semblables à des nuages, tremblote la lumière rosée du soleil. N'entends-je pas la musique Éolienne de ses plumes vert-de-mer éventant l'aurore cramoisie?

Panthéa entre.

Je sens, je vois ces yeux brûlant à travers des sourires qui s'évanouissent en larmes, comme des étoiles à moitié éteintes dans les brumes de la rosée d'argent. Bien aimée et parfaitement belle, toi qui portes l'ombre de cette âme par laquelle je vis, comme tu as été longue à venir! L'orbe du soleil a gravi la mer; mon cœur était malade d'espérance, avant que l'air qui ne laisse aucune trace ait senti tes ailes tardives.

PANTHÉA

Pardonne, grande Sœur! Mais mes ailes étaient affaiblies par le charme du souvenir d'un songe, comme le sont les ailes de midi des vents d'été, saturées de douces fleurs. J'étais habituée à dormir en paix, et à me réveiller rafraîchie et calme, avant que la chute du sacré Titan et ton malheureux amour aient rendu, par l'accoutumance et la pitié, et l'amour et la douleur ensemble familiers à mon cœur, comme ils le sont devenus pour le tien. Jusque-là je dormais sous les cavernes glauques du vieil Océan, dans les profonds berceaux de mousse verte et pourpre, les bras blancs et doux de notre jeune sœur Ione fermés alors, comme aujourd'hui, derrière ma noire et humide chevelure, pendant que mes yeux clos et ma joue étaient pressés dans les profonds replis de son sein respirant la vie. Ce n'était pas comme aujourd'hui, depuis que je suis devenue comme un souffle s'éteignant sous l'harmonie qui s'exhale pour moi de tes plus muets entretiens; depuis que, pâmée

dans le sentiment qui est le langage de l'amour, mon repos a été troublé, et cependant reste doux, pendant que les heures de mes veilles sont trop pleines de soucis et de peine.

ASIA

Lève tes yeux, et dis-moi ton rêve.

PANTHÉA

Comme je l'ai dit, je dormais avec notre sœur de la mer, à ses pieds. Les brouillards de la montagne, se condensant à notre voix sous la lune, avaient déployé leurs flocons neigeux, abritant contre la glace aiguë notre sommeil enchaîné. Alors deux songes vinrent. De l'un je ne me souviens pas. Mais dans l'autre, des membres pâles, consumés de blessures, rappelaient Prométhée ; et la nuit azurée rayonna de la gloire de cette forme qui vit sans changer jamais au dedans ; et sa voix retentit comme une musique qui donne le vertige à la cervelle obscurcie, défaillante dans l'enivrement d'une poignante joie : « Sœur de celle dont les pas ont pavé le monde d'enchantements — plus belle que tout excepté elle, dont tu es l'ombre — lève tes yeux vers moi. » Je les levai ; la lumière éblouissante de cette forme immortelle était ombrée d'amour ; de ses membres souples et ondoyants, de ses lèvres entr'ouvertes par la passion, de ses yeux perçants et tendres, il s'exhalait comme un feu vaporeux ; une atmosphère qui m'enveloppa dans sa toute-dissolvante influence, comme enveloppe l'éther brûlant du soleil du matin, avant d'avoir bu quelque nuage de rosée errante. Je ne vis pas, je n'entendis pas, je ne remuai pas ; je sentis seulement sa présence couler et se mêler dans mon sang, jusqu'à ce

qu'il devînt sa vie, et son sang la mienne ; et je fus ainsi absorbée, jusqu'à ce qu'elle eût passé; et comme les vapeurs, quand le soleil disparaît, se réunissent de nouveau en gouttes sur les pins, tremblant comme elles, dans la profonde nuit mon être se condensait ; et pendant que les rayons de la pensée se réunissaient lentement, je pus entendre sa voix, dont les accents restaient suspendus avant d'expirer, comme les pas d'une faible mélodie. Au milieu de beaucoup de sons, je n'entendis, de ce qui peut être articulé, que ton nom ; ne cessant de prêter l'oreille à travers la nuit, quand tout bruit s'était tu.

Ione se réveilla alors, et me dit : « Peux-tu deviner ce qui me trouble cette nuit ? Jusqu'à présent je savais toujours ce que je désirais, et je n'ai jamais trouvé de plaisir à désirer en vain. Mais maintenant je ne puis te dire ce que je veux ; je ne le sais pas : quelque chose de doux, puisqu'il est doux même de le désirer. Tu te joues de moi, perfide sœur ; tu as découvert quelque vieux sortilège, dont les enchantements ont dérobé mon esprit pendant que je dormais, et l'ont mêlé avec le tien ; car justement, pendant que tout à l'heure nous nous baisions, j'ai senti sur tes lèvres entr'ouvertes le doux air qui me soutenait, et la chaleur du sang vital, dont la perte me fait défaillir, frissonnait entre nos membres entrelacés. » Je ne répondis pas ; car l'étoile du matin pâlit, et je volai vers toi.

ASIA

Tu parles, mais tes paroles sont comme l'air ; je ne les sens pas. O lève tes yeux, que je puisse y lire son âme écrite (1) !

(1) L'âme de Prométhée.

PANTHÉA

Je les lève, quoiqu'ils s'affaissent sous le poids de ce qu'ils voudraient exprimer; que peux-tu y voir, sinon l'image de ta si belle ombre ?

ASIA

Tes yeux sont comme le ciel profond, bleu, infini, resserrés en deux arcs de cercles sous leurs longs et fins cils; sombres, profonds, sans mesure, orbe dans orbe, ligne dans ligne entrelacée.

PANTHÉA

Pourquoi regardes-tu comme si un esprit passait ?

ASIA

Il s'opère un changement ; au delà de leur plus secrète profondeur je vois une image, une forme ; c'est Lui, paré de la douce lumière de ses propres sourires, qui se déploient comme un rayonnement de la lune ceinte de nuages ! Prométhée, c'est ton image! Ne t'en va pas encore ! ces sourires ne disent-ils pas que nous devons nous rencontrer une autre fois dans ce brillant pavillon que leurs rayons doivent construire sur le vaste monde ? Le rêve est dit.... Mais quelle est cette forme au milieu de nous? Sa rude chevelure rend plus âpre le vent qui la soulève ; son regard est farouche et perçant ; cependant c'est une chose de l'air ; car à travers sa robe grise brille la rosée d'or dont le midi n'a pas éteint les étoiles.

LE RÊVE

Suis ! Suis !

PANTHÉA

C'est mon autre rêve.

ASIA

Il disparaît.

PANTHÉA

Il passe maintenant dans mon esprit. Il me semblait, comme nous étions assises ici, que les boutons, enveloppes des fleurs, éclataient sur un amandier frappé de la foudre, quand accourant des blanches solitudes de la Scythie un vent rapide balaya la terre, en la ridant de gelée. Je regardai, et toutes les fleurs étaient emportées par son souffle ; mais sur chaque feuille, comme sur les campanules bleues d'Hyacinthe racontant la douleur écrite d'Apollon, étaient imprimés ces mots : O SUIS, SUIS !

ASIA

Pendant que vous parlez, vos paroles peuplent d'images, point par point, mon propre songe oublié ; il me semblait qu'à travers les clairières ensemble nous errions, sous l'aube grisâtre du jour naissant ; et des multitudes de nuages, denses, blancs, laineux, erraient en flocons serrés le long des montagnes, troupeau conduit par le vent lent, indécis ; et la blanche rosée sur l'herbe nouvellement éclose, qui ne faisait que percer la sombre terre, pendait silencieusement. Il y avait encore d'autres choses dont je ne me souviens plus ; mais sur les ombres des nuages du matin, le long de la pente pourprée de la montagne, était écrit : SUIS ! O SUIS ! Comme ils s'évanouissaient, et que sur chaque herbe, d'où la rosée du ciel était tombée, les mêmes mots étaient imprimés, comme avec un feu desséchant, un vent s'éleva parmi les pins ; il secoua de leurs rameaux la pénétrante musique, et alors des sons bas, doux, affaiblis,

comme un adieu d'ombres, se firent entendre : O SUIS, SUIS, SUIS-MOI ! Et alors je dis : « Panthéa, regarde vers moi. » Mais dans la profondeur de ces yeux aimés je voyais toujours : SUIS, SUIS !

ÉCHO

Suis ! suis !

PANTHÉA

Les rochers, en ce clair matin de printemps, imitent nos voix en se jouant, comme s'ils étaient des esprits pourvus de langue.

ASIA

Il y a quelque être autour des rochers. Quels beaux et clairs sons ! O, écoute !

ÉCHOS sans être vus.

Nous sommes les échos ; écoutez ! Nous ne pouvons rester en repos ; comme les étoiles de rosée scintillent puis s'évanouissent.... Enfant de l'Océan !

ASIA

Écoute ! Les Esprits parlent ! Les liquides réponses de leurs langues aériennes résonnent encore.

PANTHÉA

J'écoute.

ÉCHOS

O suis, suis, pendant que notre voix s'éloigne à travers les cavernes creuses où la forêt s'étend.

Plus éloignés

O suis, suis, à travers les cavernes creuses, poursuis les caprices de la chanson flottante là où n'a jamais volé la sauvage abeille, à travers les épaisses ténèbres du midi, au milieu du sommeil à l'haleine parfumée des

languissantes fleurs de la nuit, et le long des eaux jusqu'aux grottes éclairées par des sources ; pendant que notre musique, capricieuse et douce, se rit de tes pieds à l'aimable cadence, Enfant de l'Océan !

ASIA

Poursuivrons-nous la voix ? Elle devient plus faible et s'éloigne.

PANTHÉA

Écoute ! Le chant flotte maintenant plus près.

ÉCHOS

Inconnue dans le monde, dort une voix non révélée ; par ton pas seul son repos peut être troublé, Enfant de l'Océan !

ASIA

Comme les notes vont s'éteignant sur le vent qui décline !

ÉCHOS

O suis, suis ! à travers les cavernes creuses ! Poursuis les caprices de la chanson flottante à travers la rosée des bois du midi, à travers forêts, lacs et fontaines, à travers les montagnes aux nombreux replis, jusqu'aux déchirures, gouffres et abîmes, où la terre se reposa de ses spasmes, le jour où Lui et Toi vous vous séparâtes, pour vous réunir aujourd'hui ; Enfant de l'Océan !

ASIA

Viens, douce Panthéa, enchaîne ta main à la mienne, et suivons, avant que les voix ne s'évanouissent.

SCÈNE II

Une forêt parsemée de rochers et de cavernes. ASIA et PANTHÉA y pénètrent. Deux jeunes faunes sont assis sur un rocher, écoutant.

PREMIER DEMI-CHOEUR D'ESPRITS

Le sentier par lequel cet aimable couple a passé, à travers pins, cèdres et ifs et autres arbres sombres à l'éternelle sève, est caché derrière le rideau d'azur du Ciel immense. Ni soleil, ni lune, ni vent, ni pluie ne peuvent percer ses berceaux entrelacés, rien, si ce n'est quand un nuage de rosée, poussé le long de la brise qui rampe sur la terre entre les troncs des arbres blancs de givre, suspend une perle à chacune des pâles fleurs du laurier vert, nouvellement gonflé ; alors s'incline et s'évanouit silencieusement une frêle et belle anémone ; ou bien, quand quelqu'une des innombrables étoiles, qui grimpe et erre à travers les escarpements de la nuit, a trouvé la crevasse à travers laquelle, solitaire, elle rayonne, tombée de ses sublimes profondeurs, avant d'être emportée dans l'espace à travers les rapides Cieux qui ne connaissent pas le repos ; elle éparpille les gouttes de sa lumière d'or, semblables aux lignes de la pluie qui ne se confondent jamais ; et l'obscurité divine règne tout alentour, et au-dessous s'étend la terre moussue.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Là, les voluptueux rossignols sont réveillés à travers tout le vaste midi. Quand l'un se sent défaillir de bonheur ou de tristesse, et à travers les branches du lierre immobiles, malade du doux amour, s'exhale goutte à

goutte en mourant sur le sein palpitant d'harmonie de sa compagne, un autre, de la fleur qui se balance, veillant pour saisir la cadence languissante du dernier accord, lève alors en haut les ailes de la faible mélodie, jusqu'à ce qu'un nouvel essor de sentiment emporte la chanson ; et tous les bois sont muets... Quand on entend à travers l'air obscur le bruit précipité des ailes, et éclatant là comme un concert de flûtes autour d'un lac, les sons inondent le cerveau de celui qui les écoute d'une telle douceur, que la joie est presque une peine.

PREMIER DEMI-CHOEUR

Là jouent ces tourbillons enchantés d'échos, à la langue musicale, qui attirent, en vertu de la puissante loi de Démogorgon, avec un charme fascinateur, ou une douce crainte, tous les esprits sur ce secret chemin ; comme des bateaux de l'intérieur sont entraînés vers l'Océan sur les courants grossis par le dégel des montagnes. Et d'abord il vient un agréable son à l'oreille de ceux qu'enchaîne la conversation ou le sommeil ; il éveille ceux à qui il est destiné ; une suave émotion les attire et les pousse. Ceux qui en ont été témoins disent que du sein de la terre palpitante s'exhale un vent ailé qui les entraîne dans leur chemin, tandis qu'ils croient que leurs propres ailes et leurs pieds rapides obéissent aux doux désirs de leur âme. Et ainsi ils flottent sur leur chemin, jusqu'à ce que, toujours doux, mais retentissant et fort, s'étende au loin l'orage de la voix, entraînant dans sa fuite précipitée ceux qui courent derrière lui ; ses vagues amoncelées se rencontrent et se hâtent vers la fatale montagne, comme des nuages au milieu de l'air docile.

PREMIER FAUNE

Peux-tu imaginer où vivent ces esprits qui font une si délicate musique dans les bois ? Nous hantons les cavernes les moins fréquentées et les fourrés les plus épais, et nous connaissons ces sauvages ; cependant nous ne les avons jamais rencontrés, quoique nous les entendions souvent. Où peuvent-ils donc se cacher ?

SECOND FAUNE

C'est difficile à dire. J'ai entendu raconter aux plus habiles en matière d'esprits que les bulles, que l'enchantement du soleil suce des pâles et faibles fleurs aquatiques, pavant le sein marécageux des clairs lacs et des étangs, sont les pavillons où ils demeurent et flottent sur l'atmosphère verte et d'or que le midi allume à travers les feuilles tissées ; et quand elles éclatent, et que l'air mince, enflammé, qu'ils respiraient dans l'intérieur de leurs dômes lumineux, s'élève pour se répandre comme les météores à travers la nuit, les esprits les chevauchent et dirigent leur course précipitée, et inclinent leurs crêtes enflammées, et glissent en feu sous les eaux de la terre.

PREMIER FAUNE

S'il en est qui vivent ainsi, d'autres mènent une autre vie, sous les œillets, ou dans les campanules des fleurs des prés, ou les profonds plis des violettes, ou sur leurs parfums mourants, quand elles meurent, ou sur la lumière ensoleillée des globules de la rosée...

DEUXIÈME FAUNE

Oui, et de beaucoup d'autres façons que nous pouvons bien deviner. Mais si nous restons là à jaser, le

midi va venir, et le méchant Silène pourrait trouver ses chèvres non tirées, et se plaindre de ce que nous chantons ces sages et aimables chansons de Destin, de Hasard, de Dieu, d'Antique Chaos, et d'Amour, le triste destin du Titan enchaîné, et comment il sera délivré, et fera de la terre une fraternité ; délicieuses mélodies qui réjouissent nos crépuscules solitaires, et charment jusqu'au silence les rossignols non jaloux.

SCÈNE III

Un pinacle de rocs au milieu des montagnes

ASIA et PANTHÉA

PANTHÉA

Ici le son nous a portées — au royaume de Démogorgon, au puissant portique semblable à un gouffre de volcan exhalant des météores, d'où s'est déchaînée la prophétique vapeur, que boivent des hommes errant solitaires dans leur jeunesse, et qu'ils appellent vérité, vertu, amour, génie et joie, ce vin de vie qui affole, dont ils épuisent la lie jusqu'à un profond enivrement : et ils font éclater comme les Ménades, criant bien fort Evoë ! Evoë ! cette voix qui est une contagion pour le monde.

ASIA

Trône bien digne d'un tel Pouvoir ! Magnifique ! Que tu es glorieuse, ô Terre ! Et si tu es l'ombre de quelque esprit encore plus digne d'amour, quoique le mal entache son œuvre, et dût-il être comme sa création imparfaite et cependant belle, je voudrais tomber à genoux et vous adorer lui et toi. Oui, même aujourd'hui mon cœur t'adore. Merveille ! Regarde, sœur,

avant que la vapeur obscurcisse ta cervelle. Au dessous s'étend une vaste plaine de brouillard houleux, comme un lac, pavant dans le ciel du matin de vagues azurées éclatant en lumière d'argent une vallée indienne. Regarde-le roulant sous les vents qui le coagulent, et faisant une île à mi-chemin, tout autour du pic où nous sommes, ayant pour ceinture les forêts sombres et fleuries, les sombres clairières crépusculaires, et les cavernes illuminées par les courants, et les formes de la brume errante enchantées par le vent; et bien loin au haut des montagnes aiguës fendant le ciel, des aiguilles de glace rayonnantes comme le soleil, s'élance l'aube, comme se soulève l'embrun éblouissant de l'Océan éparpillé de quelque îlot de l'Atlantique, en pailletant le vent de gouttes liquides, comme de lumières. La vallée est ceinte de leurs murailles; un hurlement de cataractes sortant de leurs ravines fendues par le dégel rassasie le vent qui les écoute, continu, vaste, terrible comme le silence. Écoute! la neige qui se précipite! L'avalanche réveillée par le soleil! Sa masse, trois fois criblée par l'ouragan, s'est formée flocon par flocon, comme dans les esprits qui défient le ciel s'amassent pensées par pensées, jusqu'à ce que quelque grande vérité soit déchaînée, et que les nations renvoient l'écho tout alentour, ébranlées jusqu'à leurs racines, comme le sont maintenant les montagnes.

PANTHÉA

Regarde comme la mer agitée du brouillard se brise en écume cramoisie jusqu'à nos pieds! Il s'élève comme l'Océan aux enchantements de la lune autour de pauvres naufragés sans nourriture sur une île marécageuse.

ASIA

Les fragments du nuage sont disséminés ; le vent qui les soulève disperse ma chevelure, ses lames passent sur mes yeux ; mon cerveau s'étourdit ; je vois de légères formes dans le brouillard.

PANTHÉA

Une a l'air de sourire en nous faisant signe ; il brûle un feu d'azur dans les boucles de sa chevelure d'or ; une autre, puis une autre ! Écoute ! Elles parlent !

CHANT D'ESPRITS

Aux profondeurs, aux profondeurs, en bas, en bas ! A travers l'ombre du Sommeil, à travers la bataille nuageuse de la Mort et de la Vie, à travers le voile et le rideau des choses qui semblent et sont, toujours aux degrés du plus éloigné des trônes... En bas, en bas !

Pendant que tout autour le son tourbillonne, en bas, en bas ! Comme le faon attire le chien courant ; comme la vapeur, l'éclair ; comme la lumière, une frêle phalène : la Mort, le Désespoir ; l'Amour, le Chagrin ; le Temps ces deux choses : aujourd'hui, demain ; comme l'acier obéit à l'esprit de la pierre..... En bas, en bas !

A travers le gris, le vide abîme, en bas, en bas ! Où l'air n'est plus un prisme, où il n'y a ni lune ni étoiles, où les rocs caverneux ne jouissent pas du rayonnement du Ciel, ni du crépuscule donné à la Terre, là où l'Un habite, l'Un seul..... En bas, en bas !

Dans la profondeur des profondeurs ! en bas, en bas ! comme un éclair voilé, endormi, comme l'étincelle nourrie dans les cendres, comme le dernier regard dont se souvient l'Amour, comme un diamant qui étin-

celle sur la sombre richesse des mines, un charme est gardé précieusement pour toi seule, en bas, en bas !

Nous t'avons enchaînée, nous te guidons en bas, en bas ! avec la brillante forme qui t'accompagne ; ne résiste pas à ta faiblesse ! Il y a tant de force dans la douceur, que l'Éternel, l'Immortel doit déchaîner à travers le portique de la vie l'Arrêt semblable à un serpent enroulé sous son trône, par sa vertu seule !

SCÈNE IV

La caverne de Démogorgon — ASIA et PANTHÉA.

PANTHÉA

Quelle est cette forme voilée assise sur ce trône d'ébène ?

ASIA

Le voile est tombé.

PANTHÉA

Je vois une puissante Obscurité remplissant le siège du pouvoir, et des rayons crépusculaires sont dardés autour d'elle, comme la lumière du soleil de midi, indiscernables et sans forme ; il n'y a ni membres, ni linéaments, ni traits ; cependant nous sentons que c'est un Esprit vivant.

DÉMOGORGON

Demande ce que tu veux savoir.

ASIA

Que peux-tu dire ?

DÉMOGORGON

Tout ce que tu oseras demander.

ASIA

Qui a fait le monde vivant ?

DÉMOGORGON

Dieu.

ASIA

Qui a fait tout ce qu'il contient ? Pensée, passion, raison, volonté, imagination ?

DÉMOGORGON

Dieu : Dieu tout-puissant.

ASIA

Qui a fait ce sentiment, qui, lorsque les souffles du printemps en une trop rare visite ou la voix d'un être aimé se fait entendre dans la jeunesse solitaire, remplit les yeux languissants de larmes qui en tombant obscurcissent les regards radieux des fleurs qui ne pleurent pas, et fait de la terre peuplée une solitude, quand il ne revient plus ?

DÉMOGORGON

Dieu plein de miséricorde.

ASIA

Et qui a fait terreur, folie, crime, remords, qui, des anneaux de la grande chaîne des choses, sur chaque pensée dans l'esprit de l'homme, pèsent et se traînent lourdement, et chacun chancelle sous le fardeau du côté de la fosse de la mort ? L'espérance abandonnée, et l'amour qui se change en haine, et le mépris de soi-même, plus amer à boire que le sang ? La Peine, dont le langage méprisé et familier est plaintif, et les cris perçants, jour après jour ? Et l'Enfer, ou la crainte tranchante de l'Enfer ?

DÉMOGORGON

Il règne.

ASIA

Prononce son nom ; un monde languissant dans la douleur ne demande que son nom ; les malédictions entraîneront sa chute.

DÉMOGORGON

Il règne.

ASIA

Je le sens, je le sais : qui ?

DÉMOGORGON

Il règne.

ASIA

Qui règne ? Il y eut d'abord le Ciel et la Terre, et la Lumière et l'Amour ; puis Saturne ; de son trône tomba le Temps, une ombre envieuse. Tel fut l'état des esprits primitifs de la terre sous son empire, comme la calme joie des fleurs et des vivantes feuilles, avant que le vent ou le soleil les ait flétries, et les vers à moitié vivants ; mais il leur refusa le droit de naissance de leur être, la connaissance, le pouvoir, l'habileté qui manie les éléments, la pensée qui perce, comme la lumière, cet univers ténébreux, l'empire de soi-même, et la majesté de l'amour, dont la soif les consumait... Alors Prométhée donna la sagesse qui est force, à Jupiter, et avec elle cette unique loi : « Que l'homme soit libre ! » Il le revêtit du domaine du vaste Ciel. Ne connaître ni foi, ni amour, ni loi ; être tout-puissant, mais sans amis, c'est régner.

Et Jupiter régna. Alors sur la race des hommes la famine d'abord, puis la fatigue, et puis la maladie, la

discorde, les blessures, et l'affreuse mort auparavant inconnue, tombèrent ; et les saisons intempestives, avec leurs traits alternatifs de glace et de feu, poussèrent leurs pâles et chétives tribus dans les cavernes des montagnes ; et dans leur cœur désert il envoya les cruels besoins, et les folles inquiétudes, et les ombres vaines d'un bien imaginaire, qui excitèrent une guerre mutuelle, ruinant ainsi le repaire où ils exerçaient leur rage.

Prométhée le vit, et éveilla les légions d'espérances qui dorment dans le sein des fleurs Elyséennes, Népenthe, Moly, Amaranthe, fleurs qui ne se fanent point, pour cacher de leurs minces ailes couleur de l'arc-en-ciel l'ombre de la Mort ; et il envoya l'Amour pour unir les vrilles désunies de cette vigne qui porte le vin de la vie, le cœur humain ; et il dompta le feu, qui, semblable à une bête de proie terrible, mais aimable, joua sous le regard de l'homme, et tortura à sa volonté le fer et l'or, esclaves et signes du pouvoir, les gemmes et les poisons et toutes les formes les plus subtiles cachées sous les montagnes et les vagues.

Il donna à l'homme le langage, et le langage créa la pensée, qui est la mesure de l'univers ; et la Science secoua les trônes de la terre et du ciel qui furent ébranlés, mais ne tombèrent pas ; et l'harmonieux esprit se répandit lui-même en chants tout prophétiques ; et la musique éleva l'âme qui l'écoute, assez haut pour qu'elle pût errer, exempte des soins mortels, comme un Dieu, sur les claires vagues de la douce mélodie ; et pour la première fois des mains humaines imitèrent, puis interprétèrent, en lui moulant des membres plus aimables que la réalité, la forme humaine, jusqu'à ce

que le marbre se revêtit d'une divine beauté ; et les mères, dans cette contemplation, burent l'amour que les hommes voient réfléchi dans leur race, regardent... et meurent. Il révéla la mystérieuse vertu des herbes et des sources, et la maladie but et s'endormit. La mort devint comme un sommeil. Il enseigna les orbites compliqués, tissés d'étoiles, errant dans l'espace : et comment le soleil change de retraite et par quel secret enchantement la pâle lune est transformée, quand son œil vaste ne regarde plus la mer interlunaire. Il apprit à diriger, comme la vie dirige les membres, les chars de l'Océan ailés de la tempête, et le Celte connut l'Indien. Alors les cités furent bâties, et à travers leurs colonnes blanches comme la neige circulèrent les vents chauds, et l'éther azuré étincela, et l'on aperçut la mer bleue et les sommets ombreux.

Tels furent les soulagements que Prométhée donna à la condition de l'homme, et pour lesquels il est pendu, se consumant dans la peine qui lui est destinée. Mais qui fait pleuvoir ici-bas le Mal, inguérissable plaie, qui, pendant que l'homme comme un Dieu regarde sa création, et voit qu'elle est glorieuse, le pousse dans le naufrage de sa propre volonté, le mépris de la Terre, proscrit, abandonné, seul?... Ce n'est pas Jupiter. Alors même que son sourcil ébranlait le ciel, oui, quand son adversaire, sous ses chaînes de diamant, le maudissait, il trembla comme un esclave. Dis quel est son maître ? Est-il aussi un esclave ?

DÉMOGORGON

Tous les esprits qui obéissent aux choses mauvaises sont esclaves ; tu sais si Jupiter est tel ou non.

ASIA

Qui appelles-tu Dieu ?

DÉMOGORGON

J'ai parlé comme vous parlez, car Jupiter est le plus élevé des êtres vivants.

ASIA

Qui est le maître de l'esclave ?

DÉMOGORGON

Si l'abîme pouvait vomir ses secrets !... Mais la voix est impuissante, la profonde vérité est sans image ; car à quoi servirait-il de t'inviter à regarder le monde qui roule ? de t'inviter à parler Destin, Temps, Occasion, Hasard et Changement ? A ces choses tout est soumis, excepté l'éternel Amour.

ASIA

Voilà ce que je demandais tout à l'heure, et mon cœur m'a donné la réponse que tu m'as faite ; et de telles vérités chacun doit être pour lui-même son propre oracle. Une seule demande encore, et réponds-moi comme mon âme voudrait répondre, si elle savait ce que je demande ! Prométhée dans l'avenir se lèvera, soleil de ce monde fortuné : quand arrivera l'Heure marquée par le destin ?

DÉMOGORGON

Regarde !

ASIA

Les rochers sont fendus, et à travers la nuit de pourpre je vois des chars traînés par des coursiers ailés d'arc-en-ciel, qui foulent aux pieds les sombres vents ; dans chacun se tient un cocher au regard sauvage, pres-

sant leur fuite. Quelques-uns regardent par derrière, comme si des démons les poursuivaient, et cependant je ne vois d'autres formes que les perçantes étoiles. D'autres, les yeux enflammés, se penchent en dehors et boivent de leurs lèvres ardentes le vent de leur propre vitesse, comme si la chose qu'ils aiment s'enfuyait devant eux, et comme si à chaque instant ils la saisissaient. Leurs boucles brillantes ruissellent comme la chevelure étincelante d'une comète. Tous ils passent et s'enfuient.

DÉMOGORGON

Ce sont les Heures immortelles, au sujet desquelles tu m'as questionné. L'une d'elles t'attend.

ASIA

Un esprit d'un terrible aspect arrête son noir chariot à travers le gouffre rocailleux. Toi qui ne ressembles pas à tes frères, cocher spectral, qui es-tu ? Où voudrais-tu m'emporter? Parle !

L'ESPRIT

Je suis l'ombre d'un destin plus terrible que mon aspect. Avant qu'au loin cette planète se soit arrêtée, l'obscurité qui monte avec moi enveloppera dans une nuit éternelle le trône sans roi — du Ciel.

ASIA

Que veux-tu dire?

PANTHÉA

Cette ombre terrible s'élève en flottant de son trône, comme la fumée livide de cités englouties par un tremblement de terre flotte sur la mer. Regarde ! elle monte sur le char ; les coursiers volent terrifiés ! Regarde son sentier à travers les étoiles obscurcissant la nuit !

ASIA

C'est ma réponse : étrange !

PANTHÉA

Vois, près du bord se tient un autre char, coquille d'ivoire incrustée de feu cramoisi, qui va et vient dans sa jante sculptée d'un délicat et étrange réseau. Le jeune esprit qui le guide a les yeux de l'espérance semblables à des colombes ; comme ses doux sourires attirent l'âme! ainsi que la lumière attire les insectes ailés à travers l'air obscur.

L'ESPRIT

Mes coursiers se nourrissent de l'éclair, ils boivent le courant des tourbillons, et quand le rouge matin resplendit, ils se baignent dans le nouveau rayon ; leur force est proportionnée à leur rapidité... Monte donc avec moi, Fille de l'Océan.

Je désire.... et leur vitesse allume la nuit ; je crains... ils dépassent en rapidité le Typhon ; avant que le nuage amoncelé sur Atlas puisse se dissiper, nous ferons le tour de la terre et de la lune ; nous nous reposerons de nos longues fatigues à midi.... Monte donc avec moi, Fille de l'Océan !

SCÈNE V

Le char s'arrête dans un nuage sur le sommet d'une montagne de neige. — ASIA, PANTHÉA et L'ESPRIT DE L'HEURE

L'ESPRIT

Sur le bord de la nuit et du matin mes coursiers ont l'habitude de respirer. Mais voilà qu'un murmure de la

Terre les presse de fuir plus rapides que le feu; ils vont boire la rapidité brûlante du désir !

ASIA

Tu souffles à leurs narines ; mais mon haleine leur donnerait une plus grande rapidité.

L'ESPRIT

Hélas ! cela ne se peut.

PANTHÉA

O Esprit ! arrête-toi, et dis d'où vient la lumière qui inonde le nuage ? Le soleil n'est cependant pas levé.

L'ESPRIT

Le soleil ne se lèvera pas avant midi. Apollon est retenu dans le ciel par un prodige ; et la lumière qui remplit cette vapeur, comme la nuance aérienne des roses qui regardent une fontaine remplit l'eau, s'écoule de ta puissante Sœur.

PANTHÉA

Oui, je sens...

ASIA

Que t'arrive-t-il, ma sœur ? Tu es pâle.

PANTHÉA

Comme tu es changée ! Je n'ose pas te regarder ; je te sens, mais je ne te vois pas. Je puis à peine endurer l'irradiation de ta beauté. Un merveilleux changement s'opère dans les éléments, qui supportent ta présence ainsi sans voile. Les Néréides disent qu'au jour où le clair hyalin s'ouvrit à ta naissance, et que tu apparus dans une coquille veinée, flottant sur la calme surface de la mer de cristal, le long des îles Égées, et des riva-

ges qui portent ton nom, l'Amour, comme l'atmosphère embrasée du soleil remplissant le monde vivant, jaillit de toi, et illumina la terre et le ciel et le profond océan et les cavernes sans soleil, et tout ce qui y habite; jusqu'à ce que le chagrin jetât une éclipse sur l'âme d'où il est venu. Telle tu es maintenant ; et ce n'est pas moi seule, ta sœur, ta compagne, ta choisie entre toutes, mais le monde entier, qui recherche ta sympathie. N'entends-tu pas les sons qui, dans l'air, disent l'amour de tous les êtres vivants ? Ne sens-tu pas les vents inanimés enamourés de toi ? Écoute !

Musique.

ASIA

Tes paroles sont plus douces que tout, excepté ce dont elle sont les échos ; oui, tout amour est doux, donné ou rendu. L'amour est commun comme la lumière et sa voix familière ne se consume jamais ; comme le vaste ciel, l'air qui soutient tout, il fait le reptile égal au Dieu. Ceux qui l'inspirent sont très heureux, comme je le suis maintenant ; mais ceux qui l'éprouvent sont encore bien plus heureux, après de longues souffrances, comme je le deviendrai bientôt.

PANTHÉA

Écoute ! les Esprits parlent.

UNE VOIX dans l'air, chantant

Vie de la vie ! Tes lèvres allument de leur amour la respiration qui les ouvre ; et tes sourires avant de s'évanouir embrasent l'air glacé ; alors abrite-les dans ces regards où quiconque regarde se sent défaillir, perdu dans leurs labyrinthes.

Enfant de Lumière! tes membres rayonnent à travers

le vêtement qui semble les cacher, comme les traits rayonnants du matin à travers les nuages, avant de les fendre ; et cette divine atmosphère t'enveloppe partout où tu brilles.

D'autres formes sont belles ; toi, personne ne te voit, mais ta voix résonne basse et tendre comme les plus belles ; car elle t'enveloppe hors de la vue, cette liquide splendeur ; et tout te sent, sans te voir jamais, comme je te sens maintenant, à jamais perdue en toi.

Flambeau de la Terre ! Partout où tu te meus, ses formes obscures sont revêtues de lumière, et les âmes de ceux que tu aimes marchent légèrement sur les vents, jusqu'à ce qu'elles tombent, comme moi maintenant, étourdies, perdues, et cependant sans regrets.

ASIA

Mon âme est un bateau enchanté, qui, comme un cygne endormi, s'en va flottant sur les vagues argentées de ton doux chant ; et la tienne ressemble à un ange assis au gouvernail, le conduisant, pendant que tous les vents retentissent de mélodie. Il me semble flotter toujours, pour toujours, sur une rivière aux nombreux tournants, entre les montagnes, les bois, les abîmes, un paradis de solitude ! Jusqu'à ce que, comme quelqu'un enchaîné dans le sommeil, portée à l'océan, je flotte en tous sens au sein d'une mer profonde, d'une harmonie se déroulant sans fin.

Cependant ton esprit élève ses ailes dans les plus sereins domaines de la musique, porté sur les zéphyrs qui éventent cet heureux ciel ! Et nous voguons, en avant, bien loin, sans un courant, sans une étoile ; uniquement entraînées par l'instinct de la douce musique ; jusqu'à

ce qu'à travers les îles des jardins Élyséens, par toi, le plus beau des pilotes, là où jamais canot mortel n'a glissé, le bateau de mon désir soit guidé : royaumes où l'air qu'on respire est l'amour, qui se meut sur les vents et sur les vagues, harmonisant la terre avec ce que nous sentons au-dessus d'elle.

Nous avons passé les cavernes de glace de la Vieillesse, et les vagues noires et agitées de la Virilité et l'Océan uni de la Jeunesse, souriant pour trahir ; nous fuyons au-delà des golfes limpides de l'Enfance peuplée d'ombres ; à travers la Mort et la Naissance, vers un jour plus divin ; un paradis d'épais ombrages, éclairés par le regard des fleurs, et sentiers d'eaux, se déroulant au milieu de solitudes calmes et vertes, peuplées de formes trop brillantes pour qu'on les voie et qu'on se repose après les avoir vues, — quelque chose qui te ressemble — qui marchent sur la mer, et chantent mélodieusement !

ACTE III

SCÈNE I

Le Ciel. JUPITER sur son trône. THÉTIS et les autres divinités assemblées.

JUPITER

Vous, Puissances du Ciel assemblées, qui partagez la gloire et la force de celui que vous servez, réjouissez-vous ! Désormais je suis Tout-puissant. Tout m'est soumis; seule l'âme de l'Homme, comme un feu inextinguible, brûle encore à la face du ciel avec ses violents reproches, et doutes et lamentations, et prières à contre-cœur, soulevant une insurrection qui pourrait porter atteinte à la sécurité de notre antique empire, quoiqu'il repose sur une foi invétérée et une crainte contemporaine de l'enfer ; et quoique mes malédictions à travers l'air suspendu, comme la neige sur les pics sans herbe, tombent flocon par flocon, et se cramponnent à lui ; quoique sous la puissance de mon courroux il grimpe, pas après pas, les rochers de la vie, qui le blessent, comme la glace blesse des pieds nus; il reste malgré tout supérieur à la misère, ambitieux, indompté, cependant tout près de sa ruine. Tout à l'heure, je viens d'enfanter un étrange prodige, ce fatal Enfant, la terreur de la terre, qui n'attend que l'heure fixée par le destin (qui doit apporter du trône vacant de Démogorgon la puissance redoutable des membres toujours vivants

qui revêtaient ce terrible esprit invisible), pour redescendre et étouffer l'étincelle.

Verse le vin du ciel, Idéen Ganymède, qu'il remplisse comme un feu les coupes dédaliennes ; et vous, du sol divin parsemé de fleurs, jaillissez, harmonies toutes-triomphantes, comme la rosée de la terre sous les étoiles crépusculaires ! Buvez ! Que le nectar fasse circuler dans vos veines l'âme de la joie, vous Dieux éternels, jusqu'à ce que l'allégresse éclate en une voix immense, comme la musique des vents Elyséens !

Et toi, monte près de moi, voilée dans la lumière du désir qui fait de toi une seule chose avec moi, Thétis, brillante image de l'éternité ! Quand tu criais : « Insoutenable puissance ! O Dieu ! épargne-moi ! je ne puis supporter les vives flammes, ta présence pénétrante ; tout mon être, comme celui que le poison du seps Numidien liquéfiait en rosée, se dissout s'affaissant dans ses fondements ; » en ce moment même deux puissants esprits, en se confondant, en ont produit un troisième plus puissant que chacun d'eux, qui, maintenant incorporel, flotte au milieu de nous, senti, sans être vu, attendant l'incarnation, qui monte, — entendez-vous le tonnerre des roues de feu coupant le vent ? — du trône de Démogorgon. Victoire ! Victoire ! Ne sens-tu pas, ô monde, le tremblement de terre de son char ébranlant l'Olympe de son tonnerre ?

Le char de l'Heure arrive. Démogorgon en descend, et s'approche du trône de Jupiter.

Redoutable forme, qui es-tu ? Parle !

DÉMOGORGON

L'Éternité. Ne demande pas un plus terrible nom. Descends, et suis-moi au fond de l'abîme. Je suis ton en-

fant, comme tu fus l'enfant de Saturne ; plus puissant que toi. Et désormais nous devons habiter ensemble l'abîme ténébreux. Ne brandis pas tes éclairs. La tyrannie du ciel, il n'est donné à personne de la conserver ou de la reprendre, ou de t'y succéder : cependant, si tu le veux, de même que c'est la destinée des vers écrasés de se tordre jusqu'à ce qu'ils soient morts, déploie ta puissance !

JUPITER

Prodige détesté ! à l'heure même, au fond des profon des prisons titaniennes je t'écrase !... Tu résistes ?

Pitié ! pitié !... Point de pitié, de relâche, de répit ! Oh ! Si tu voulais faire de mon Ennemi mon juge, même aux lieux où il est pendu, atterré par ma longue revanche, sur le Caucase ! Il ne me condamnerait pas ainsi, lui ! Bon et juste, et sans peur, n'est-il pas le roi du monde ? Et toi, qui es-tu ?... Nul refuge ! Nul appel !

Alors tombe avec moi ! Enfonçons-nous ensemble dans les vagues immenses de la ruine, comme un vautour et un serpent épuisés glissent, entrelacés dans un inextricable combat, au sein d'une mer sans rivages. Que l'enfer ouvre ses océans endigués de feu tempétueux, et submerge dans son vide sans fond ce monde désolé, et toi, et moi, le vainqueur et le vaincu, et les débris de ce trône pour lequel ils combattaient.

Aï ! aï ! Les éléments ne m'obéissent plus ! Je m'enfonce éperdu en bas, toujours, pour toujours en bas ! et, comme un nuage, mon Ennemi d'en haut obscurcit ma chute de sa victoire ! Aï ! aï !

SCÈNE II

L'embouchure d'une grande rivière dans l'île Atlantide. OCÉAN est découvert penché près du bord ; APOLLON se tient auprès de lui.

OCÉAN

Il tomba, dis-tu, sous le froncement de sourcil de son vainqueur ?

APOLLON

Oui, quand fut terminée cette lutte qui obscurcit le globe que je dirige et ébranla les solides étoiles, les terreurs de son œil illuminèrent le ciel d'une lumière de sang, à travers les épaisses franges déchiquetées de l'obscurité victorieuse, pendant qu'il tombait ; semblables à la dernière lueur de la rouge agonie du jour qui, d'une déchirure à travers les nuages enflammés, brûle au loin dans les profondeurs de l'horizon ridé par la tempête.

OCÉAN

Et il s'enfonça dans l'abîme ? Dans les ténèbres du vide ?

APOLLON

Comme un aigle saisi dans un nuage qui éclate sur le Caucase, quand ses ailes qui défiaient le tonnerre sont embarrassées dans le tourbillon, et que ses yeux, qui regardaient le soleil sans en être éblouis, sont maintenant aveuglés par la blancheur de l'éclair. Cependant son corps se débat sous les coups de la grêle pesante ; il tombe enfin et s'enfonce, et la glace aérienne s'accroche à lui.

OCÉAN

Désormais les plaines de la mer, miroir du Ciel, qui sont mon royaume, se soulèveront, sans être tachées de sang, sous le souffle des vents, comme des champs de blé balancés par l'air de l'été : mes courants couleront autour de nombreux continents peuplés, autour d'îles fortunées. Et de leurs trônes vitreux le bleu Protée et ses humides Nymphes verront l'ombre de belles embarcations (comme les mortels voient la barque flottante de la lune chargée de lumière avec cette étoile blanche, cimier de son pilote invisible, emportée vers la rapide mer refluante du couchant) ne traçant plus leur sentier à travers le sang et les pleurs, et la désolation, et la voix confondue de l'esclavage et du commandement ; mais à travers la lumière des fleurs réfléchies par les eaux, et les odeurs flottantes, et la suave musique, et les douces, libres, charmantes voix, cette si délicieuse musique, telle que l'aiment les Esprits.

APOLLON

Et je ne verrai plus ces actions qui obscurcissaient mon esprit des ombres du chagrin, comme l'éclipse obscurcit la sphère que je guide. Mais écoute, j'entends le léger, clair, argentin luth du jeune Esprit, assis dans l'Étoile du Matin.

OCÉAN

Tu dois partir ; tes coursiers se reposeront ce soir ; jusque-là adieu. La profondeur retentissante m'appelle en ce moment pour la repaître du calme azuré puisé aux urnes d'émeraude qui se tiennent toujours pleines devant mon trône. Vois les Néréides sous la mer glau-

que, leurs membres ondoyants portés sur le courant comme sur une brise, leurs bras blancs relevés au-dessus de leur chevelure flottante, avec des guirlandes bariolées et des couronnes étoilées de fleurs de mer, accourant pour rendre hommage à la joie de leur puissante Sœur.

On entend un bruit de vagues.

C'est la mer non repue, affamée de calme. Paix, monstre ! Me voici... Adieu !

APOLLON

Adieu.

SCÈNE III

Le Caucase. — PROMÉTHÉE, HERCULE, IONE, LA TERRE, ESPRITS, ASIA et PANTHÉA, portées sur le char avec L'ESPRIT DE L'HEURE. — HERCULE délie PROMÉTHÉE qui descend.

HERCULE

O le plus glorieux des esprits ! ainsi la Force sert la Sagesse, le Courage, l'Amour qui sait longtemps souffrir, et toi, qui es la forme qu'ils animent, — comme un esclave.

PROMÉTHÉE

Tes suaves paroles sont plus douces que la liberté même si longtemps désirée, si longtemps tardive.

Asia, toi lumière de vie, ombre d'une beauté non révélée ; et vous, belles Nymphes ses sœurs, qui avez fait de mes longues années de peine un doux souvenir, grâce à votre amour et à vos soins, désormais nous ne nous séparerons plus. Il y a une caverne, toute tapissée

de plantes grimpantes parfumées, qui font au jour un rideau de feuilles et de fleurs, et pavée d'émeraudes veinées ; et une fontaine bondit au milieu avec un bruit qui réveille. De sa voûte recourbée, les larmes gelées des montagnes, comme des aiguilles de neige ou d'argent ou de long diamant, pendent, faisant pleuvoir une lumière incertaine. Là on entend l'air toujours en mouvement chuchotant au dehors d'arbre en arbre, et les oiseaux, et les abeilles ; et tout autour sont des sièges de mousse, et les murs rugueux sont revêtus de longues herbes flexibles.

Un simple séjour, qui sera le nôtre ; là nous nous assoirons et causerons temps et changement ; nous dirons comment le monde décline et s'écoule, sans que nous changions nous-mêmes. Est-il une chose que l'Homme puisse soustraire au changement? — Et si vous soupirez, alors je sourirai ; et toi, Ione, tu chanteras des fragments de musique de mer jusqu'à ce que je pleure, et que vos sourires dissipent les larmes qu'elle aura fait couler, larmes cependant si douces à verser. Nous entremêlerons boutons, et fleurs, et rayons qui scintillent au bord de la fontaine, et nous ferons d'étranges combinaisons de choses communes, comme les babies humains dans leur courte innocence, et nous fouillerons, avec des regards et des paroles d'amour, pour y trouver les mystérieuses pensées, plus aimables l'une que l'autre, nos esprits inépuisables ; comme des luths, touchés par l'art du zéphir enamouré, tissent une harmonie divine, cependant toujours nouvelle, de douces dissonances qui ne peuvent jamais discorder. Et l'on verra accourir ici de toutes parts, emportés sur les vents charmés (se rencontrant de tous les points du ciel,

comme les abeilles de chaque fleur aérienne que nourrit Enna se réunissent dans leurs demeures d'insulaires à Himera), les échos du monde humain, parlant avec la voix basse de l'amour, une voix à peine entendue, et les murmures plaintifs de la Pitié aux yeux de colombe, et la Musique, l'écho lui-même du cœur, et tout ce qui adoucit ou améliore la vie de l'homme, maintenant libre.

Et les ravissantes visions d'abord obscures, puis radieuses, à mesure que l'esprit, sortant tout lumineux de l'embrassement de la beauté (où résident les formes dont elles sont les fantômes), jette sur elles les rayons concentrés qui sont la réalité, nous visiteront; immortelle progéniture de la Peinture, de la Sculpture, de la Poésie inspirée et des Arts, qu'on ne saurait imaginer, mais qui cependant doit être; voix errantes et ombres de tout ce que l'homme doit devenir; médiateurs de ce culte excellent, l'amour, allant et revenant de lui à nous, de nous à lui; rapides formes et sons, qui deviennent plus beaux et plus suaves à mesure que l'homme devient sage et bon, et que, voile sur voile, le mal et l'erreur tombent. Telle est la vertu que possèdent la caverne et l'espace qui l'entoure.

Se tournant vers l'Esprit de l'Heure

Pour toi, charmant Esprit, il reste une tâche. Ione, donne-lui cette coquille recourbée, offerte par le vieux Protée en don nuptial à Asia, où respire une voix qui doit s'accomplir, et que tu as cachée dans l'herbe sous la cavité du rocher.

IONE

O toi, la plus désirée des Heures, plus aimée et plus aimable que toutes tes sœurs, voici la mystique coquille ;

vois le pâle azur s'effaçant en nuance argentée qui la revêt d'une douce et cependant vive lumière ; ne semble-t-il pas s'y bercer comme une musique endormie ?

L'ESPRIT

Elle semble, en vérité, la plus belle des coquilles de l'océan ; le son qu'elle rend doit être tout à la fois doux et étrange.

PROMÉTHÉE

Va, portée au-dessus des cités humaines sur des coursiers aux pieds de tourbillons ; une fois encore dépasse en vitesse le soleil autour de l'orbe du monde ; et pendant que ton char fend l'air enflammé, souffle dans la coquille aux nombreux replis, déchaînant sa puissante musique ; elle sera comme un tonnerre mêlé aux clairs échos. Puis reviens, et tu demeureras près de notre caverne. Et toi, ô Terre ma Mère !...

LA TERRE

J'entends, je sens... Tes lèvres sont sur moi, et ton toucher court jusqu'aux profondeurs du crépuscule central de diamant, le long de ces nerfs de marbre ; c'est la vie, c'est la joie, et à travers mon corps desséché, vieux et glacé, la chaleur d'une immortelle jeunesse jaillit et circule. Désormais les beaux et nombreux enfants blottis dans mes bras qui les soutiennent, toutes les plantes et formes rampantes, et insectes aux ailes couleur de l'arc-en-ciel, oiseaux et bêtes, et poissons et formes humaines, qui aspiraient le malheur et la peine de mon sein pâle distillant le poison du désespoir, vont prendre et échanger une douce nourriture. Pour moi ils deviendront comme des antilopes-sœurs, sorties d'une

seule mère belle, blanches comme la neige et rapides comme le vent, nourries parmi les lis près d'un courant plein jusqu'au bord. Les buées de rosée de mon sommeil nocturne flotteront sous les étoiles comme un baume; les fleurs repliées dans la nuit suceront sans le savoir des couleurs dans leur repos ; et les hommes et les bêtes, dans d'heureux rêves, puiseront la force pour le jour qui vient, et toute sa joie ; et la mort sera le dernier embrassement de celle qui reprend la vie qu'elle a donnée, comme une mère serrant son enfant dans ses bras, lui dit : « ne me quitte plus ».

ASIA

Oh ! Mère ! Pourquoi prononcer ce mot de mort ? Cessent-ils d'aimer, de se mouvoir, de respirer, de parler, ceux qui meurent ?

LA TERRE

Il ne servirait à rien de répondre : tu es immortelle, et cette langue n'est connue que des morts qui ne peuvent communiquer avec nous. La mort est le voile que ceux qui vivent appelent vie ; ils dorment, et il est levé. Et en attendant dans une douce variété, les douces saisons, avec les ondées frangées d'arc-en-ciel, et les vents odorants et les longs météores bleus purifiant la lourde nuit, et les traits allumant la vie que le soleil darde de son arc qui perce tout, et la pluie mêlée de rosée des calmes rayons de la lune, une douce et suave influence, revêtiront les forêts et les champs, — oui, même les déserts aux assises de rochers de la profondeur stérile, — de feuilles, de fruits et de fleurs toujours vivantes.

Et toi ! Il y a une caverne où mon souffle haletait

éperdu sous l'angoisse pendant que ton supplice affolait mon cœur ; et ceux qui l'ont respiré devinrent fous aussi ; et ils bâtirent un temple dans ce lieu, et parlèrent, et rendirent des oracles, et entraînèrent les nations errantes d'alentour à une mutuelle guerre et à une foi sans foi, telle que celle dont Jupiter a usé envers toi. Aujourd'hui ce souffle s'exhale, comme parmi les hautes herbes une exhalaison de violettes, et remplit d'une lumière plus sereine et d'un air cramoisi intense, et cependant doux, les rochers et les bois alentour ; il alimente la vive croissance de la vigne qui serpente ; et les noirs fouillis du lierre sauvage entrelacé ; et les fleurs en bouton, ou épanouies, ou aux parfums évanouis, qui étoilent les vents de leurs points de lumière colorée, pendant qu'ils les arrosent de leur pluie; et les brillants globes d'or du fruit, suspendus dans leur propre ciel vert ; et à travers leurs feuilles veinées et leurs tiges d'ambre, les fleurs dont les coupes pourpres et translucides s'offrent toujours revêtues de la rosée aérienne, le breuvage des esprits; et partout, il circule comme les ailes doucement agitées des songes de midi, inspirant de calmes et heureuses pensées, comme les miennes, maintenant que tu nous es rendu.

Cette caverne est à toi. — Esprit, lève-toi, apparais !

Un esprit s'élève sous les traits d'un enfant ailé.

C'est mon porte-flambeau ; il a laissé sa lampe dans l'ancien temps pour regarder dans les yeux où il l'a allumée de nouveau avec l'amour qui est comme un feu, ma douce fille, car tel il est dans tes propres yeux. Cours, espiègle, et guide cette compagnie au-delà du sommet de la Bachique Nysa, montagne fréquentée par les Ménades, au-delà de l'Indus et de ses

rivières tributaires, foulant les courants torrentueux et les lacs limpides, d'un pied sec, non lassé, et sans repos; sur le vert ravin, à travers la vallée, près du lac immobile et cristallin, où s'étend toujours, sur des vagues qui n'effacent pas, l'image d'un temple, bâti sur la hauteur, reconnaissable à ses colonnes, arches, et architrave, et chapiteaux semblables à des palmes, supérieurement exécuté, et peuplé surtout de figures vivantes, formes Praxitéléennes, dont les sourires de marbre remplissent l'air silencieux d'un éternel amour. Il est maintenant déserté ; mais un jour il porta ton nom, Prométhée ; là des jeunes gens rivaux portèrent en ton honneur à travers le divin crépuscule le flambeau qui était ton emblème ; comme ceux qui portent la torche non transmise de l'espérance dans la tombe, à travers la nuit de la vie ; comme tu l'as portée toi-même si triomphalement jusqu'à ce terme extrême du Temps. — Pars, adieu, à côté de ce temple est la caverne marquée par le destin.

SCÈNE IV

Une forêt. — Au fond une caverne. PROMÉTHÉE, ASIA, PANTHÉA, IONE, et L'ESPRIT DE LA TERRE

IONE

Sœur, il n'est pas de la terre ! comme il glisse sous le feuillage ! Comme sur sa tête brûle une lumière, semblable à une étoile verte, dont les rayons d'émeraude s'enlacent avec sa belle chevelure ! Comme à chacun de ses mouvements la splendeur s'émiette en flammèches sur le gazon ! Le connais-tu ?

PANTHÉA

C'est l'esprit délicat qui guide la terre à travers le ciel. De loin les populeuses constellations appellent cette lumière la plus aimable des planètes ; et quelquefois il flotte le long de l'embrun de la mer salée ; ou fait son char d'un nuage épais ; ou se promène à travers champs ou cités pendant que les hommes dorment, ou sur les sommets des montagnes, ou sur les rivières, ou à travers l'inculte et verte solitude comme maintenant, s'émerveillant à tout ce qu'il voit. Avant que Jupiter régnât, il aimait notre sœur Asia, et il venait à chaque heure de loisir boire la lumière liquide de ses yeux, dont il se disait altéré comme la dipsade d'une proie ; et il lui faisait ses confidences enfantines ; il lui disait tout ce qu'il avait connu ou vu : car il a vu beaucoup ; cependant il raisonnait en l'air de ce qu'il avait vu ; et il l'appelait (car il ne savait pas plus que moi d'où il était sorti) : « Mère, chère mère. »

L'ESPRIT DE LA TERRE courant à Asia

Mère, très chère mère, puis-je aujourd'hui converser avec toi comme j'en avais l'habitude? Puis-je aujourd'hui cacher mes yeux dans tes doux bras, après que tes regards les ont fatigués de joie ? Puis-je aujourd'hui jouer près de toi pendant ces longues heures de midi, quand il n'y a plus rien à faire dans l'air brillant, silencieux ?

ASIA

Je t'aime, être charmant, et désormais je puis te chérir sans exciter la jalousie : parle, je t'en prie ; ton naïf langage autrefois consolait, et maintenant réjouit.

L'ESPRIT DE LA TERRE

Mère, je suis devenu plus sage (quoique un enfant ne puisse pas être sage comme toi), en ce jour, et aussi plus heureux ; plus heureux et plus sage tout à la fois. Tu sais que les crapauds, serpents et horribles reptiles, ces bêtes venimeuses et malicieuses, et les rameaux qui produisent des baies mauvaises dans les bois, ont toujours été un obstacle à mes promenades sur le monde verdoyant ; tu sais aussi que dans les lieux fréquentés par l'espèce humaine, des hommes aux traits durs, ou aux regards hautains et farouches, ou à la démarche froide et grave, ou aux sourires faux et creux, ou au ricanement stupide d'une ignorance qui s'aime elle-même, ou autres tels masques abjects, sous lesquels les pensées mauvaises cachent cet être beau que nous autres esprits nous appellons l'homme ; et des femmes aussi, les plus laides de toutes les choses mauvaises, quand elles sont fausses et méchantes (quoiqu'elles soient belles, même dans un monde où tu es belle, quand elles sont bonnes et aimables, libres et sincères comme toi) me soulevaient tellement le cœur que je passais outre, quand même ils dormaient, et ne me voyaient pas.

Donc mon chemin dernièrement m'amène au milieu d'une grande cité, au milieu de sommets boisés qui l'environnent ; une sentinelle dormait à la porte ; quand tout à coup éclata un bruit si retentissant, qu'il ébranla les tours sous la clarté de la lune, un bruit cependant plus doux que toute voix excepté la tienne, la plus douce de toutes ; un long, long bruit, comme s'il voulait ne jamais finir ; et tous les habitants s'élancèrent soudain hors du lieu de leur repos, et se rassem-

blèrent dans les rues, regardant émerveillés vers le Ciel, pendant que toujours la musique retentissait au loin. Je me cachai sur la place publique, dans une fontaine où je me couchai comme le reflet de la lune aperçu dans une vague sous de vertes feuilles ; et bientôt ces formes humaines, ces visages laids dont j'ai parlé comme m'ayant fait de la peine, passèrent flottant dans l'air, et s'évanouirent au milieu des vents qui les éparpillaient ; et ceux qu'elles avaient quittés semblaient des formes douces et aimables, une fois leur ignoble déguisement tombé ; et tous subirent une certaine transformation ; et après une brève surprise et des félicitations sur l'heureux prodige, tous allèrent reprendre leur sommeil ; et quand vint l'aurore, vous imagineriez-vous que crapauds, serpents, salamandres, eux aussi étaient devenus beaux ? Oui, il l'étaient, et cela par un simple petit changement de forme ou de couleur ; toutes choses avaient dépouillé leur mauvaise nature. Je ne peux dire ma joie, quand sur un lac, à une branche tombante enlacée à la belladone, je vis deux alcyons d'azur suspendus, et éclaircissant une brillante grappe de baies d'ambre de leurs longs et agiles becs ; et dans la profondeur on voyait couchées ces formes aimables peintes comme dans un ciel. C'est la pensée pleine de ces heureux changements que nous nous rencontrons de nouveau, changement le plus heureux de tous.

ASIA

Et nous ne nous séparerons plus jusqu'à ce que ta chaste sœur qui guide la froide et inconstante lune jette les yeux sur ta lumière plus chaude et plus égale,

jusqu'à ce que son cœur se fonde comme les flocons de la neige d'avril, et t'aime.

L'ESPRIT DE LA TERRE

Quoi ! Comme Asia aime Prométhée ?

ASIA

Paix, petit libertin, tu n'es pas encore en âge. Pensez-vous donc, en vous regardant dans les yeux l'un de l'autre, multiplier vos aimables personnes, et remplir de sphères enflammées l'air interlunaire ?

L'ESPRIT DE LA TERRE

Eh ! mère, pendant que ma sœur arrange sa lampe, il me serait dur de m'obscurcir.

ASIA

Écoute ! Regarde !

L'Esprit de l'Heure entre

PROMÉTHÉE

Nous ressentons ce que tu as entendu et vu ; cependant parle.

L'ESPRIT DE L'HEURE

Aussitôt que cessa le son, dont le tonnerre remplissait les abîmes du Ciel et la Terre immense, il se fit un changement ; l'air ténu, impalpable, et la lumière du soleil qui enveloppe tout, furent transformés, comme si le sentiment de l'amour, répandu en eux, s'était replié lui-même autour de la sphère du monde. Alors ma vision s'éclaircit, et je pus voir dans les mystères de l'univers.

Comme je flottais éperdu avec délices, éventant l'air lumineux de mes ailes languissantes, mes coursiers

regagnèrent leur lieu de naissance, le soleil, où désormais ils vivront exempts de fatigues, paissant les fleurs du feu végétal. Là, mon char semblable à la lune se tiendra dans un temple, sous les regards des formes Phidiennes qui te représentent toi et Asia, et la Terre, et moi, et vous, belles nymphes, contemplant l'amour que nous ressentons, en mémoire des nouvelles qu'il a portées ; sous un dôme orné de fleurs gravées, reposant sur douze colonnes de marbre resplendissant, et ouvert au brillant et limpide ciel. Attelée à ce char par un serpent amphisbène, l'image de ces coursiers ailés représentera la course après laquelle ils trouvent enfin le repos.

Hélas ! où s'égare ma langue partiale, quand rien n'est dit encore de ce que vous voulez entendre ? Ainsi que je le disais, je flottais du côté de la terre ; c'était, comme toujours, la peine du bonheur de se mouvoir, de respirer, d'être. Tout en errant j'arrivai au milieu des habitations et des sociétés de l'espèce humaine ; et d'abord je fus désappointé de ne pas voir exprimés dans les choses extérieures d'aussi profonds changements que ceux que j'avais intérieurement ressentis. Mais bientôt je regardai et je vis : les trônes étaient sans rois, et les hommes se promenaient l'un avec l'autre, comme font les esprits ; personne ne flattait, personne ne méprisait ; haine, dédain ou crainte, amour de soi-même ou mépris de soi-même sur les fronts humains n'inscrivaient plus, comme sur les portes de l'enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. » Personne ne fronçait les sourcils, personne ne tremblait ; personne avec une brûlante crainte ne lisait dans l'œil d'un autre un froid commandement, jusqu'à ce que l'esclave de la

volonté du tyran devînt (pire des destins !) l'instrument abject de sa propre volonté, l'éperonnant, comme un cheval épuisé, vers la mort. Personne n'imprimait sur ses lèvres des lignes perfides qui souriaient le mensonge, que sa langue dédaignait d'articuler. Personne avec un impudent ricanement ne foulait aux pieds dans son cœur les étincelles d'amour et d'espérance, jusqu'à ce qu'il n'y restât plus que les cendres amères d'une âme qui s'est consumée elle-même ; et que le misérable rampât, vampire parmi les hommes, infectant tout de son hideux mal. Personne ne parlait plus ce langage banal, faux, froid, creux, qui fait que le cœur nie le *oui* qu'il exhale, pendant qu'une instinctive hypocrisie questionne avec une méfiance de soi-même qui n'a pas de nom. Et les femmes aussi, franches, belles et bonnes, comme le libre ciel qui fait pleuvoir la fraîche lumière et la rosée sur la vaste terre, passèrent ; charmantes et radieuses formes, exemptes et pures de la mauvaise tache de la coutume ; parlant le langage de la sagesse, qu'autrefois elles ne pouvaient pas concevoir ; contemplant les émotions qu'autrefois elles craignaient de ressentir ; transformées en tout ce qu'autrefois elles n'osaient être, maintenant qu'elles le sont, elles ont fait de la terre un ciel. Ni orgueil, ni jalousie, ni envie, ni mauvaise honte, la plus amère de ces gouttes du fiel amassé, ne corrompaient plus la suavité de ce népenthe, l'amour.

Trônes, autels, tribunaux et prisons, où des hommes misérables portaient sceptres, tiares, épées, chaînes, et codes d'injustice raisonnée, enrichis des gloses de l'ignorance, ressemblaient à ces formes monstrueuses et barbares, fantômes d'une renommée dont on ne se sou-

vient plus, qui de leurs inusables obélisques regardent d'un air de triomphe tomber en poussière autour d'eux les palais et les tombes de ceux qui furent leurs conquérants. Ces images représentaient pour l'orgueil des rois et des prêtres une foi ténébreuse, mais cependant puissante, un pouvoir aussi étendu que le monde qu'elle a consumé ; elles ne sont plus maintenant qu'un sujet d'étonnement. Les instruments mêmes et les emblèmes de sa dernière captivité, au milieu des habitations de la terre peuplée, sont debout, non renversés, mais on ne les regarde plus. Et ces horribles idoles, abhorrées de Dieu et de l'homme (qui sous tant de noms et tant de formes étranges, sauvages, spectrales, noires et exécrables, furent Jupiter, le Tyran du Monde, et que les nations frappées de panique servaient avec le sang, et les cœurs brisés par la longue espérance, et l'amour traîné à ses autels souillés et sans guirlandes, et égorgé au milieu des larmes impuissantes des hommes flattant ce qu'ils craignaient, — crainte qui était de la haine —) ces idoles sont là sombres et menaçantes, tombant rapidement en poussière sur leurs sanctuaires abandonnés.

Le voile peint, appelé vie par ceux qui furent, qui imitait, comme avec des couleurs négligemment étendues, tout ce que les hommes croyaient et espéraient, est déchiré ! L'affreux masque est tombé ! L'homme reste — sans sceptre, libre, non circonscrit, mais homme ! égal, sans caste, ni tribu, ni nationalité, exempt de crainte servile, de culte, de rang, le roi de lui-même ; juste, bon, sage ; mais homme ! — Sans passion ? non ; affranchi cependant du crime et de la peine, qui ne furent que parce que sa volonté les fit ou

les souffrit ; point affranchi non plus, quoiqu'il les gouverne en esclaves, du hasard, de la mort ou du changement ; les seules entraves, sans lesquelles il pourrait s'élever au-dessus de la plus sublime étoile du ciel inaccessible, trônant dans les profondeurs du vide intense.

ACTE IV

SCÈNE : Une partie de la forêt près de la caverne de Prométhée. — PANTHÉA et IONE sont endormies ; elles se réveillent peu à peu pendant le premier Chant.

VOIX d'esprits invisibles

Les pâles étoiles sont parties ! car le soleil, leur rapide berger, les poussant aux bergeries, dans les profondeurs de l'aurore, se hâte, éclipsant les météores de ses rayons, et elles fuient au delà de son bleu séjour, comme les faons fuient le léopard. Mais où êtes-vous ?...

Une longue bande de FORMES et d'OMBRES passent confusément en chantant :

Ici, oh, ici !... Nous portons la bière de celui qui fut le Père d'innombrables années effacées ! Nous sommes les spectres des heures mortes, nous portons le Temps à sa tombe dans l'Éternité.

Semons, oh ! semons des chevelures et non des ifs ! arrosons le poudreux drap mortuaire de larmes, non de rosée ! que les fleurs flétries des berceaux nus de la Mort soient semées sur le cadavre du Roi des Heures !

Hâtons-nous, oh ! hâtons-nous, semblables aux ombres tremblantes, chassées par le jour de la plaine azurée du ciel ! nous nous évanouissons dans l'espace, comme l'embrun qui se dissout, loin des enfants d'un jour plus divin, avec le berçant murmure des vents qui meurent sur le sein de leur propre harmonie !

IONE

Quelles étaient ces formes ténébreuses ?

PANTHÉA

Les heures passées, faibles et grises, avec la dépouille qu'elles ont si péniblement recueillie de la conquête que l'Un seulement pouvait faire échouer.

IONE

Ont-elles passé ?

PANTHÉA

Elles ont passé ; elles ont devancé le vent ; le temps de le dire, elles ont disparu.

IONE

Où donc, où ?

PANTHÉA

Aux ténèbres, au passé, aux morts.

UNE VOIX d'Esprits invisibles

De brillants nuages flottent dans le ciel, les étoiles de rosée scintillent sur la terre, les vagues s'amoncellent sur l'océan, réunies et poussées par l'ouragan de bonheur, par la panique de joie ! Elles sont secouées par l'émotion, elles dansent dans leur allégresse !... Mais où êtes-vous ?

Les rameaux des pins chantent de vieilles chansons avec une nouvelle joie, les vagues et les fontaines jettent une fraîche musique, comme les notes d'un esprit venant de la terre et de la mer ; les ouragans se jouent des montagnes avec le tonnerre de l'allégresse !... Mais où êtes-vous ?

IONE

Quels sont ces conducteurs de chars ?

PANTHÉA

Où sont leurs chars ?

PREMIER DEMI-CHOEUR D'HEURES

La voix des Esprits de l'Air et de la Terre a tiré le rideau figuré du sommeil, qui couvrait notre être et obscurcissait notre naissance dans l'abîme.

UNE VOIX

Dans l'abîme ?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Oh ! au-dessous de l'abîme !

PREMIER DEMI-CHOEUR

Une centaine d'âges nous avons été bercées dans des visions de haine et de souci, et chacune de nous, veillant à son tour pendant que sa sœur dormait, trouvait la vérité...

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Pire que ses visions mêmes !

PREMIER DEMI-CHOEUR

Nous avons entendu le luth de l'Espérance dans le sommeil ; nous avons connu la voix de l'Amour dans les rêves ; nous avons senti la baguette du Pouvoir, et bondi...

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Comme les vagues bondissent dans les rayons du matin.

CHOEUR

Entremêlons la danse sur le parquet de la brise, perçons de nos chants la silencieuse lumière du ciel, enchantons le Jour qui s'enfuit trop vite, pour réprimer sa fuite avant qu'il arrive à la caverne de la Nuit.

Autrefois les Heures affamées étaient des chiens courants qui chassaient le jour comme un daim saignant, et il boitait et trébuchait sous ses nombreuses blessures, à travers les vallées nocturnes de l'année déserte.

Mais maintenant, oh ! entremêlons la mystique cadence de la musique, de la danse, et des formes de la lumière ! Que les Heures et les Esprits de puissance et de plaisir, comme les nuages et les rayons du soleil, s'unissent !

UNE VOIX

S'unissent !

PANTHÉA

Vois, les Esprits de la Pensée Humaine, enveloppés de doux sons comme de brillants voiles, s'approchent.

CHOEUR D'ESPRITS (de la Pensée humaine)

Nous nous joignons à l'entraînement de la danse et de la chanson, portés dans l'espace par le tourbillon de joie ; comme le poisson-volant bondit hors des profondeurs de la mer Indienne, et se mêle aux oiseaux de mer à moitié endormis.

CHOEUR D'HEURES

D'où venez-vous, si sauvages et si légers ? car des sandales d'éclair sont à vos pieds, et vos ailes sont suaves et douces comme la pensée, et vos yeux sont comme l'amour sans voile.

CHŒUR D'ESPRITS (de la Pensée humaine)

Nous venons de l'esprit de l'humaine race, qui était naguère si obscur, si obscène, si aveugle ; maintenant c'est un océan de pure émotion, un ciel de sereine et puissante action...

De ce profond abîme de ravissement et de béatitude dont les cavernes sont des palais de cristal ; de ces tours célestes où les pouvoirs couronnés de la Pensée sont assis, attentifs à votre danse, Heures fortunées !...

Des profondes retraites des caresses entrelacées, où les amoureux vous saisissent par vos tresses flottantes ; des îles azurées où la douce Sagesse sourit, retenant vos vaisseaux avec ses artifices de Sirène...

Des temples élevés de l'oreille et de l'œil de l'homme, ayant pour voûte Sculpture et Poésie ; des murmures des sources non scellées, où la Science baigne ses ailes dédaliennes.

Années après années, à travers sang et larmes, et un épais enfer de haines, d'espérances et de craintes, nous avons guéé et volé, et les îlots étaient peu nombreux où les fleurs aux boutons flétris du bonheur poussaient.

Chacun de nos pieds aujourd'hui est chaussé de calme, et la rosée de nos ailes est une pluie de baume ; et, au delà de nos yeux, l'amour humain règne, qui fait tout ce qu'il voit dans le Paradis.

CHŒUR D'ESPRITS ET D'HEURES

Alors, entremêlons le tissu de la mystique cadence ; des profondeurs du ciel et des bornes de la terre accourons, rapides Esprits de la puissance et du plaisir, rem-

plissons la danse et la musique d'allégresse, comme les vagues de mille courants se précipitent dans un océan de splendeur et d'harmonie !

CHOEUR D'ESPRITS (de la Pensée humaine)

Notre victoire est gagnée, notre tâche est accomplie, nous sommes libres de plonger, de planer, de courir en deçà ou au delà de la limite qui circonscrit le monde d'un cercle de ténèbres.

Nous dépasserons les yeux des cieux étoilés et pénétrerons dans le blanc abîme pour le coloniser; Mort, Chaos et Nuit au bruit de notre volée s'enfuiront, comme le brouillard devant l'assaut de la tempête.

Et Terre, Air, et Lumière, et l'Esprit de Puissance qui emporte en tournant les étoiles dans leur fuite enflammée ; et Amour, Pensée, et Souffle, les pouvoirs qui étouffent la Mort, partout où nous planerons, suivront notre vol.

Et notre chant bâtira dans la plaine libre du vide un monde que l'Esprit de Sagesse gouvernera ; nous emprunterons notre plan au nouveau monde de l'Homme, et notre œuvre s'appellera Prométhéenne.

CHOEUR D'HEURES

Brisons la danse, et dissipons le chant ; que les unes partent, et que les autres demeurent.

PREMIER DEMI-CHOEUR

Nous, au delà du ciel, nous sommes emportées dans l'espace.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Nous, les enchantements de la terre nous retiennent.

PREMIER DEMI-CHŒUR

Incessantes, et rapides, et ardentes, et libres, avec les Esprits qui vont bâtir une nouvelle terre et une nouvelle mer, et un ciel où cependant il n'y a pas de place pour le ciel...

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR

Solennelles et lentes, et sereines, et brillantes, conduisant le Jour et chassant la Nuit, avec les pouvoirs d'un monde de parfaite lumière...

PREMIER DEMI-CHŒUR

Nous tournons en chantant à pleine voix autour de la sphère qui s'agglomère, jusqu'à ce que les arbres, et les bêtes, et les nuages sortent de son chaos, apaisé par l'amour, et non la crainte.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR

Nous faisons le tour de l'océan et des montagnes de la terre, et les heureuses formes de sa mort et de sa naissance changent à la musique de notre douce allégresse.

CHŒUR D'HEURES ET D'ESPRITS

Brisons la danse, et dissipons le chant : que les unes partent, que les autres demeurent. Partout où nous volons, nous conduisons en laisse, comme avec des rayons d'étoiles, doux et cependant forts, les nuages, lourds de la douce pluie de l'amour.

PANTHÉA

Ha ! Elles sont parties !

IONE

Cependant ne sentez-vous par le charme de la douceur passée ?

PANTHÉA

Comme la colline nue, verte, lorsque quelque nuée suave s'évanouit en pluie, rit avec ses mille gouttes ensoleillées au ciel sans pavillon !

IONE

Pendant que nous parlons, voilà que de nouvelles notes s'élèvent. Quel est ce terrible son ?

PANTHÉA

C'est la profonde musique du monde roulant, allumant dans les cordes de l'air ondoyant les modulations Éoliennes.

IONE

Écoutez aussi comme chaque pause est remplie de sous-notes, tons clairs, argentins, acérés comme la glace, qui réveillent, qui percent le sens et vivent dans l'âme, comme les étoiles effilées percent l'air de cristal de l'hiver, et se mirent dans la mer.

PANTHÉA

Mais vois à travers ces deux ouvertures dans la forêt que les branches pendantes couvrent comme d'un dais, là où deux filets d'un ruisselet entre les mousses compactes, entrelacées de violettes, ont tracé leur sentier de mélodie (comme des sœurs qui se séparent avec des soupirs, pour pouvoir se rencontrer avec des sourires, tournant leur chère désunion vers une île d'aimable peine, un bois de douces et tristes pensées) ; vois deux visions d'un étrange rayonnement flotter, comme sur un océan, sur l'enchantement d'un son puissant, qui coule plus intense, plus perçant, plus profond, sur la terre et à travers l'air sans aile.

IONE

Je vois un char semblable à ce très léger canot, où la Mère des Mois est portée par la nuit déclinante dans sa caverne occidentale, quand elle s'élance des rêves interlunaires ; sur ce char se courbe un dais orbiculaire de douce obscurité ; et les sommets et les bois, que l'on aperçoit distinctement à travers ce sombre voile aérien, regardent comme des formes dans le miroir d'un enchanteur. Ses roues sont de solides nuages, azur et or, semblables à ceux que les génies de l'ouragan de tonnerre entassent sur le parquet de la mer illuminée, quand le soleil se précipite sous elle ; elles roulent, et se meuvent, et grandissent, comme sous un vent intérieur. Dans ce char est assis un enfant ailé, aussi blanc de visage que la blancheur de la brillante neige ; ses ailes sont comme les plumes d'une gelée éclairée par le soleil ; ses membres jettent une blanche lueur à travers les plis flottant au vent de sa robe blanche, tissée de perle éthéréenne; sa chevelure est blanche, l'éclat d'une blanche lumière éparpillée en tresses; cependant ses deux yeux sont des cieux d'obscurité liquide, que la Déité intérieure semble verser, comme un orage est versé des nuages dentelés, hors de leurs cils semblables à des traits ; tempérant l'air froid et rayonnant d'un feu sans éclat. Dans sa main il tient un rayon de lune tremblotant, dont la pointe, comme un pouvoir dirigeant, guide la proue du char sur ses roues de nuages, qui en roulant sur les herbes, et les fleurs, et les vagues, éveillent des sons, aussi doux que la pluie chantante de la rosée d'argent.

PANTHÉA

Et de l'autre ouverture dans le bois s'élance, avec une harmonie retentissante comme celle d'un tourbillon, une sphère, qui est comme plusieurs milliers de sphères, solide comme le cristal ; et cependant à travers toute sa masse coulent, comme à travers l'espace vide, musique et lumière ; dix mille orbes s'enveloppant l'un l'autre, pourpre et azur, blanc, vert et or, sphère dans sphère ; et chaque espace entre elles peuplé d'inimaginables formes, semblables à celles dont les ombres dans leurs rêves peuplent l'abîme ténébreux, et cependant toutes transparentes. Elles tournent rapidement l'une sur l'autre avec mille mouvements divers ; se déroulant sur mille axes aveugles, et avec une force de vitesse qui se détruit elle-même, elles roulent puissamment, lentement, solennellement, faisant éclater au milieu de sons mélangés et d'innombrables intonations des mots intelligibles et une étrange musique. De son puissant tournoiement cet orbe multiple moud le brillant ruisseau en un brouillard d'azur d'une subtilité élémentaire, comme la lumière ; et l'odeur sauvage des fleurs de la forêt, la musique de l'herbe et de l'air vivants, la lumière d'émeraude des rayons entremêlés au feuillage, autour de sa vitesse intense, et cependant en collision avec elle-même, semblent pétries en une masse aérienne qui inonde les sens. A l'intérieur de l'orbe même, ayant pour oreiller ses bras d'albâtre, semblable à un enfant épuisé par une douce fatigue, enveloppé dans ses propres ailes et sa chevelure ondoyante, l'Esprit de la Terre est couché endormi ; et l'on peut voir ses petites lèvres se mouvoir au milieu de la lumière changeante

de leurs propres sourires, comme quelqu'un qui parle en rêve de ce qu'il aime.

IONE

Il ne fait qu'imiter l'harmonie du globe.

PANTHÉA

Et d'une étoile sur son front jaillissent (comme des épées de feu azuré, ou des lances d'or entrelacées avec le myrthe qui désarme les tyrans, emblème du ciel et de la terre maintenant unis), de vastes rayons ressemblant aux rayons de quelque roue invisible qui tournent avec l'orbe, plus rapides que la pensée, remplissant l'abîme d'éclairs étincelants comme le soleil, et tantôt perpendiculaires, tantôt obliques, percent l'obscurité, et, tout en perçant et passant, mettent à nu les secrets du cœur profond de la terre : mine infinie de diamant et d'or, de pierres sans prix, et de gemmes inimaginables ; cavernes reposant sur des colonnes de cristal et tapissées d'argent végétal ; puits de feu insondables, et sources d'eau dont la grande mer, comme un enfant, se nourrit, et dont les vapeurs revêtent les sommets, monarques de la terre, d'une neige d'hermine royale. Les rayons flamboient, et font apparaître les ruines mélancoliques des cycles effacés : ancres, éperons de vaisseaux, bois changés en marbre ; carquois, casques et lances, boucliers à la tête de Gorgone, et les roues des chars armés de faulx ; et les blasons des trophées, étendards, et bêtes armoriales, autour desquels la Mort riait, emblèmes ensevelis de la destruction morte, ruine sur ruine ! A côté, les débris de plus d'une vaste cité, dont la population, sur laquelle la terre s'est amoncelée, fut mortelle, mais non humaine. Vois, ils gisent, leurs

ouvrages monstrueux, et leurs squelettes bizarres, leurs statues, leurs demeures, et leurs temples : formes prodigieuses précipitées dans le néant grisâtre, brisées, pressées dans la noire et dure profondeur ; et sur tout cela, les anatomies de choses ailées inconnues; et poissons, qui furent des îles d'écaille vivante ; et serpents, chaînes osseuses, tordues autour des rochers de fer, ou dans les amas de poussière, où la force tortueuse de leurs dernières angoisses a réduit en les broyant les rochers de fer ; et par-dessus l'alligator dentelé, et la puissance du behemoth convulsionnant la terre, qui autrefois furent les bêtes monarques, et sur les rivages limoneux et les continents de la terre féconds en mauvaises herbes crûrent et se multiplièrent comme les vers pendant l'été sur un cadavre abandonné, — jusqu'au jour où la voûte bleue l'enveloppa du déluge comme d'un manteau, et ils hurlèrent, pâmèrent, et périrent ; ou quelque Dieu, dont une comète était le trône, passa, et cria : « Qu'ils ne soient plus ! » Et, comme mes paroles, ils n'étaient plus.

LA TERRE

La joie, le triomphe, le plaisir, la démence ! Le bonheur infini, débordant, éclatant ! L'exultation vaporeuse qui ne peut être contenue ! Ha ! Ha ! le transport de la jouissance qui m'enveloppe comme une atmosphère de lumière, et me porte, comme un nuage est porté par son propre vent !

LA LUNE

Mon frère, calme vagabond, heureux globe de terre et d'air, un Esprit jaillit de toi comme un rayon qui pénètre ma structure gelée, et passe avec la chaleur de

la flamme, avec l'amour, et le parfum, et la profonde mélodie, en moi, en moi !

LA TERRE

Ha ! Ha ! les cavernes de mes creuses montagnes, mes rochers de feu entr'ouverts, mes fontaines aux sons triomphants, rient d'un vaste et inextinguible rire ! Les océans, et les déserts, et les abîmes, et les solitudes sans mesure de l'air profond répondent de tous leurs nuages et de toutes leurs vagues, renvoyant l'écho...

Ils crient bien haut comme moi : « Malédiction revêtue du sceptre, qui menaçais d'envelopper tout notre univers verdoyant et bleu dans la noire destruction, quand tu envoyais un solide nuage pour pleuvoir les brûlants carreaux du tonnerre et briser et pétrir sous ses coups les os de mes enfants, abîmant et confondant en une seule masse vide tout ce que je mets au jour....

« Jusqu'à ce que chaque tour semblable à un rocher, chaque colonne historiée, palais, et obélisque, et temple solennel, mes impériales montagnes couronnées de nuages, de neige et de feu, mes forêts pareilles à une mer, toute tige et toute fleur qui trouve un tombeau ou un berceau dans mon sein, fussent imprimées par ton implacable haine dans un bourbier sans vie...

« Comme tu es entraînée, emportée, ensevelie, bue par le néant altéré, ainsi que la coupe saumâtre épuisée par une caravane, une petite goutte pour tous ! Et en bas, autour, dedans, en haut, remplissant ton néant vide, l'Amour éclate, comme la lumière sur les cavernes fendues par le boulet du tonnerre ! »

LA LUNE

La neige sur mes montagnes sans vie se résout en

fontaines vivantes, mes solides océans flottent, et chantent, et étincellent; un esprit éclate du fond de mon cœur, il revêt d'une fécondité inattendue mon sein froid et nu. Oh! ce doit être le tien sur le mien, sur le mien!...

En te regardant, je le sens, je le sais, de vertes tiges éclatent et de brillantes fleurs poussent, et des formes vivantes se meuvent sur mon sein; la musique est dans la mer et dans l'air; des nuages ailés planent çà et là, noirs de la pluie dont rêvent les jeunes bourgeons; c'est l'Amour, tout est Amour!...

LA TERRE

Il pénètre ma masse de granit; il passe à travers les racines entremêlées, et l'argile foulée aux pieds, jusque dans les dernières feuilles et les plus délicates fleurs; il s'étend sur les vents, au milieu des nuages; il éveille une vie dans les morts oubliés; ils respirent un esprit du fond de leurs plus obscurs berceaux.

Et, comme un ouragan faisant éclater sa prison de nuages avec tonnerre et avec tourbillon, il s'est élancé hors des cavernes sans lumière de l'être non imaginé, avec une secousse de tremblement de terre, et une rapidité qui font voler en éclats le chaos stagnant de la pensée, à jamais indéracinable; — jusqu'à ce que haine, et crainte, et peine, ombres vaincues par la lumière, s'enfuient et laissent l'homme.... l'homme, autrefois ce miroir aux mille facettes, où se distorquait prenant les mille formes de l'erreur ce vrai, ce beau monde des choses, devenu aujourd'hui une mer réfléchissant l'amour; qui sur toute son espèce, comme le ciel ensoleillé glissant sur l'océan, doux, serein, et uni, darde

des profondeurs étoilées irradiation et vie, plane et se meut....

Laissent l'Homme.... comme on laisse un enfant lépreux, poursuivant une bête malade vers une chaude crevasse de rochers, à travers lesquels se répand la vertu des sources curatives ; — il erre bientôt dans la maison avec un sourire de rose, insconscient, et sa mère craint pendant quelque temps qu'il ne soit un esprit, puis elle pleure sur son enfant guéri....

L'Homme ; oh non les hommes! Une chaîne de pensée liée, d'amour et de puissance à jamais inséparables, domptant les éléments avec une force de diamant; de même que le Soleil gouverne, de son regard de tyran, la république inquiète des labyrinthes de Planètes, aspirant avec un violent effort à la libre solitude du ciel...

L'Homme, unique âme harmonieuse de beaucoup d'âmes, dont la nature est dans son propre divin contrôle, où toutes choses vont à tout, comme les rivières à la mer ; ses actes les plus familiers deviennent beaux par l'amour; travail, et peine, et douleur, dans le vert bocage de la vie jouent comme des bêtes apprivoisées, avec une douceur que personne n'aurait jamais soupçonnée !

Sa volonté, avec toutes les infimes passions, les mauvaises joies, et les soucis égoïstes, ses tremblants satellites, un esprit impuissant à guider, mais puissant pour obéir, est comme un vaisseau ailé de tempête, dont l'Amour dirige le gouvernail, à travers les vagues qui n'osent l'engloutir, forçant les plus abrupts rivages de la vie à reconnaître son souverain empire.

Toutes choses confessent sa force. A travers la froide

masse du marbre et de la couleur ses rêves passent, brillants fils dont les mères tissent les robes de leurs enfants ; le langage est un perpétuel chant Orphique, qui gouverne avec une dédalienne harmonie une foule de pensées et de formes, qui autrement n'auraient ni sens ni figure.

L'éclair est son esclave; la dernière profondeur du ciel lui livre ses étoiles, et comme un troupeau de moutons elles passent devant ses yeux, sont comptées, et roulent! La tempête est son coursier; il chevauche l'air; et l'abîme, de sa profondeur mise à nu, crie: « Ciel, as-tu des secrets ? L'Homme me dévoile ; je n'en ai plus ! »

LA LUNE

L'ombre de la blanche mort a passé enfin hors de mon sentier dans le ciel, un linceul collant de solide gelée et de sommeil ; et à travers mes berceaux nouvellement tressés errent d'heureux amants, moins forts, mais aussi doux que ceux qui habitent tes vallées plus profondes.

LA TERRE

Comme la chaleur dissolvante de l'aurore peut envelopper un globe de rosée à moitié gelé, vert, et d'or, et de cristal, jusqu'à ce qu'il devienne une brume ailée, et erre sur la voûte du jour bleu, survive au midi, et au dernier rayon du soleil reste suspendu sur la mer, toison de feu et d'améthyste...

LA LUNE

Tu es enveloppé, tu es couché dans la lumière immortelle de ta propre joie et du divin sourire du ciel;

tous les soleils et constellations font pleuvoir sur toi une lumière, une vie, une force, qui pare ta sphère : et tu verses la tienne sur la mienne, sur la mienne !

LA TERRE

Je tourne sous ma pyramide de nuit, qui pointe dans les cieux, — rêvant le bonheur, murmurant une joie victorieuse dans mon sommeil enchanté ; comme un jeune homme, bercé dans des rêves d'amour aux beaux chants, sous l'ombre de sa beauté étendue, veille autour de son repos en l'enveloppant de lumière et de chaleur.

LA LUNE

De même que, dans une tendre et douce éclipse, quand l'âme rencontre l'âme sur les lèvres des amants, les cœurs exaltés sont calmes, et les yeux les plus brillants sont ternes ; ainsi, quand ton ombre tombe sur moi, alors je suis muette et silencieuse, par toi couverte ; de ton amour, ô le plus beau des Orbes, pleine, oh ! trop pleine !

Tu te hâtes autour du soleil, le plus brillant des innombrables mondes ; sphère verte et azurée, qui brilles de la lumière la plus divine parmi toutes les lampes du ciel à qui vie et lumière sont données. Moi, l'amante de cristal, portée vers toi par une force semblable à celle du Paradis polaire, comme par l'attraction magnétique des yeux d'un amant ; moi, la plus enamourée des vierges, dont la frêle cervelle est accablée du bonheur de son amour, je me meus, semblable à une folle, autour de toi, — contemplant, comme une fiancée insatiable, ta forme en tous sens ; — comme une Ménade autour de la coupe que la main d'Agavé brandissait en l'air dans la forêt enchantée de Cadmus.

Frère, partout où te porte ton essor, je dois me précipiter, tourner, et te suivre à travers les cieux immenses et creux ; abritée par le chaud embrassement de ton âme contre le famélique espace ; buvant, dans ton sentiment et ta vue, beauté, majesté et force ; comme un amant ou un caméléon devient semblable à ce qu'il contemple ; comme l'œil gracieux d'une violette regarde le ciel azuré, jusqu'à ce que sa couleur devienne semblable à ce qu'elle regarde ; de même qu'une grise et liquide brume s'embrase comme une solide améthyste en travers de la montagne occidentale qu'elle enserre, quand le rayon du soleil couchant dort sur sa neige, et que le jour affaibli pleure qu'il en soit ainsi.

LA TERRE

O gentille Lune, la voix de ton bonheur tombe sur moi comme ta claire et tendre lumière caressant le matelot, porté une nuit d'été à travers des îles pour toujours calmes. O gentille Lune, tes accents de cristal percent les cavernes du profond univers de mon orgueil, charmant le tigre joie, dont les piétinements furieux ont fait des blessures qui ont besoin de ton baume.

PANTHÉA

Je sors du courant musical, comme d'un bain d'eau étincelante, un bain de lumière azurée, parmi de noirs rochers.

IONE

Ah ! ma douce sœur, le courant musical a reflué loin de nous ; et vous prétendez sortir de sa vague, parce que vos paroles tombent comme la claire, la

douce rosée qu'éparpillent, au sortir du bain, les membres et la chevelure d'une nymphe des bois.

PANTHÉA

Paix ! Paix ! Une Force puissante, semblable à l'obscurité, s'élève de la terre, et tombe du ciel comme la nuit, et des profondeurs de l'air éclate, comme une éclipse qui s'est amassée dans les pores de la lumière solaire ; les brillantes visions, où les Esprits chantants se sont joués en étincelant, jettent une lueur semblable à celle de pâles météores à travers une humide nuit.

IONE

Une sensation de paroles vient frapper mon oreille.

PANTHÉA

Oui, un son universel comme des paroles ; oh, écoutons !

DÉMOGORGON

Toi, Terre, calme empire d'une âme heureuse, sphère des plus divines formes et harmonies, orbe de beauté ! entraînant partout où tu roules l'amour qui pave ton sentier le long des cieux !

LA TERRE

J'entends ; je suis comme une goutte de rosée qui meurt.

DÉMOGORGON

Toi, Lune, qui regardes émerveillée vers la Terre obscurcie par la nuit comme elle regarde vers toi ; pendant que chacune de vous, pour les hommes, les bêtes et les douces couvées des oiseaux, est beauté, amour, calme, harmonie !

LA LUNE

J'entends ; je suis une feuille que tu secoues !

DÉMOGORGON

Vous, Rois des Soleils et des Étoiles ! Démons et Dieux, Dominations éthéréennes ! qui habitez les séjours Elyséens, sans vent, fortunés, au delà du désert constellé du Ciel !

UNE VOIX d'en haut

Notre grande République entend : nous sommes bénis, et nous bénissons.

DÉMOGORGON

Vous, heureux Morts, dont les rayons de vers brillants sont des nuages à cacher, non des couleurs à peindre, soit que vous participiez de la nature de cet univers qu'un jour vous avez vu et souffert...

UNE VOIX d'en bas

Ou que, semblables à ceux que nous avons laissés, nous changions et passions à notre tour.

DÉMOGORGON

Vous, Génies élémentaires, qui habitez depuis l'esprit élevé de l'homme jusqu'à la pierre centrale de sombre plomb ; des dômes ciselés d'étoiles du ciel jusqu'à l'herbe stupide qui engraisse quelque reptile marin !

UNE VOIX CONFUSE

Nous entendons : tes paroles réveillent l'Oubli.

DÉMOGORGON

Esprits, qui habitez des demeures de chair ; vous, bêtes et oiseaux, vous, reptiles et poissons ; vous,

feuilles et boutons vivants, éclair, et vent ; et vous, troupeaux qu'on ne peut apprivoiser, météores et brouillards, qui obstruez les solitudes de l'air !

UNE VOIX

Ta voix est pour nous comme une brise à travers les bois silencieux.

DÉMOGORGON

Homme, qui fus autrefois un despote et un esclave, une dupe et un dupeur, un délabrement, un voyageur du berceau à la tombe à travers la profonde nuit de cet immortel jour !

TOUTES LES VOIX

Parle ; tes puissantes paroles ne passeront jamais.

DÉMOGORGON

Voici le jour, qui du fond du vide abîme, sous l'enchantement du fils de la Terre, aspire au despotisme du Ciel, entraînant sa Conquête captive à travers l'abîme. L'Amour, de son trône redoutable de force patiente dans le cœur sage, de la dernière heure étourdie de la durée morte, de la glissante, escarpée et étroite pointe de l'agonie semblable à un rocher, jaillit, et étend sur le monde ses ailes salutaires.

Douceur, Vertu, Sagesse et Patience, ce sont les sceaux de cette force inébranlable, qui ferme l'abîme où gît le pouvoir de la Destruction ; et si, de sa main débile, l'Éternité, mère d'innombrables actes et heures, essayait de mettre en liberté le serpent qui voudrait l'étreindre de ses longs replis, ce sont là les enchantements capables de ressaisir l'empire sur le destin dévoilé.

Souffrir les malheurs que l'Espérance regarde comme infinis ; oublier les maux plus noirs que la mort et la nuit ; défier la Force, qui semble toute-puissante ; aimer, et supporter ; espérer, jusqu'à ce que l'Espérance crée des débris de son propre naufrage l'objet même qu'elle contemple ; ne pas changer, ne pas trembler, ne pas se repentir ; c'est ta gloire, ô Titan ; c'est être, comme toi, bon, grand et joyeux, beau et libre : là seulement est la Vie, la Joie, l'Empire et la Victoire !

LA

MAGICIENNE DE L'ATLAS

1820

Publiée en 1824

LA MAGICIENNE DE L'ATLAS

A MARY

Sur le reproche qu'elle faisait à ce poème de n'offrir aucun intérêt humain

I

Comment ? ma chère Mary, êtes-vous donc mordue de critique (car les vipères tuent, quoique mortes) par quelque Revue, que vous condamnez les vers que j'ai écrits, parce qu'ils ne racontent pas une histoire, fausse ou vraie ! Qu'importe qu'un jeune chat n'attrape jamais de souris ? Ne peut-il pas sauter et jouer comme font les chats déjà grands, en attendant que les griffes lui viennent ? Je t'en prie, pour cette fois, contente-toi d'une rime visionnaire.

II

Quelle main voudrait écraser le moucheron aux ailes de soie, le plus jeune des mignons de l'inconstant avril, parce qu'il ne peut pas escalader les plus pures régions du ciel, où le cygne chante au milieu des domaines du soleil ? Ce ne serait pas la tienne. Tu sais que c'est sa destinée de mourir, quand le jour cachera sous ses ailes crépusculaires les yeux brillants et l'éternel sourire, serein comme le tien, qui lui ont prêté la vie tout un jour.

III

A tes beaux pieds vint une Vision ailée, qui aurait dû compter plus d'un jour ; elle battit des ailes sur ta tête

aspirant à la renommée, et déploya à ta vue ses ailes défaillantes; l'arc liquide s'enflamma des feux du soir; mais l'averse tomba, le rapide Soleil acheva sa course, et elle mourut. Oh! ne me laisse pas croire que quelque chose de moi est fait pour vivre!

IV

Wordsworth nous informe qu'il a mis dix-neuf ans à examiner et à retoucher Peter Bell (1); arrosant ses lauriers des larmes meurtrières d'un lent et insipide labeur, de sorte que leurs racines pussent percer jusqu'à l'enfer, et leurs vastes branches tacher les sphères du ciel de leurs feuilles et de leurs fleurs humides de rosée; cela peut bien être, car le ciel et la terre conspirent à déjouer les efforts maladroits d'un jardinier trop affairé.

V

Ma Magicienne, il est vrai, n'est pas une aussi suave créature que Ruth ou Lucy (2) que son gracieux éloge pare pour nos petit-fils; mais elle peut lutter avec Peter, quoique celui-ci ait mis à s'attifer dix-neuf ans, et elle trois jours. Elle porte légère le costume du mètre flottant! lui, fier comme un dandy avec son corset, a suspendu à ses membres raides un habit qui ressemble aux haillons troués et percés à jour du roi Lear.

VI

Si vous déshabillez Peter, vous apercevrez un garçon brûlé par le climat hyperéquatorial de l'enfer, réduit à

(1) Ballade de Wordsworth, que Shelley a parodiée dans sa satire intitulée *Peter Bell III*. On trouvera cette satire traduite dans notre troisième volume.

(2) Personnages des poésies de Wordsworth.

une espèce de jaune sulfureux ; une maigre marque à laquelle on trouverait à peine une rime ; de forme un Scaramouche, de couleur un Othello. Si vous dévoilez ma Magicienne, ni prêtre ni primat ne pourront vous absoudre de ce péché, — s'il y a péché dans l'amour, quand il devient une idolâtrie.

LA MAGICIENNE DE L'ATLAS

I

Avant que ces cruels Jumeaux que l'incestueux Changement en une seule naissance donna à son père le Temps, l'Erreur et la Vérité, aient chassé de la terre toutes les brillantes natures qui embellirent son aurore, et ne nous aient rien laissé à croire, digne de la peine d'être mis en rimes savantes, une Dame Magicienne vivait sur la montagne de l'Atlas dans une caverne près d'une secrète fontaine.

II

Sa mère était une des Atlantides. Le Soleil qui voit tout n'avait jamais vu dans son immense voyage sur les continents et les mers créature aussi belle qu'elle était, repliée dans l'ombre chaude de sa beauté ; il la baisait de ses rayons, et faisait une chambre toute d'or du gris rocher qu'elle habitait. Elle, dans ce rêve de joie, s'évanouissait.

III

On dit que la première fois elle fut changée en vapeur ; et puis en nuée, une de ces nuées qui voltigent — comme

les phalènes ailées de splendeur autour d'un flambeau, — autour du rouge occident quand le soleil meurt dans son sein ; et puis en météore, tel qu'on en voit danser sur les sommets quand la lune est dans un accès; puis en l'une de ces mystérieuses étoiles qui se cachent entre la Terre et Mars.

IV

Dix fois la Mère des Mois avait courbé son arc près de l'étoile du matin, et avec ce brillant signe invité les vagues à denteler le sable déserté par la mer (comme des enfants gourmandés, elles venaient et s'en allaient toujours à son commandement) depuis que dans cette caverne une douce splendeur cachée avait pris forme et mouvement. Avec la vivante forme de ce Pouvoir incarné, la caverne était devenue chaude.

V

C'était une Dame digne d'amour, revêtue de la lumière de sa propre beauté ; ses yeux profonds sont semblables à deux ouvertures de l'impénétrable nuit vues à travers la voûte déchirée d'un temple ; sa chevelure est noire ; le cerveau confus tourbillonne dans un délicieux vertige, en peignant sa forme. Ses doux sourires rayonnaient au loin ; et sa voix basse était entendue comme l'amour, et attirait toutes les choses vivantes vers ce nouveau prodige.

VI

D'abord vint le caméléopard tacheté ; puis le sage et intrépide éléphant ; puis le serpent rusé, enroulé dans la flamme d'or de ses propres replis. Toutes les bêtes maigres et sanguinaires s'apprivoisaient sous son doux

regard ; elles buvaient devant elle à sa fontaine sacrée ; toute bête ayant un cœur qui battait devint hardie, tant, rien qu'à la regarder, elle inspirait de douceur et de force.

VII

La lionne mouchetée amena ses jeunes lionceaux, afin que la Magicienne pût leur apprendre à contenir leur soif innée de mort ; le léopard à ses pieds détendit ses muscles, et chercha à savoir, avec des regards dont les mouvements parlaient sans langue, comment il pourrait devenir aussi doux que la biche. Le cercle magique de sa voix et de ses yeux fut pour toutes les sauvages natures un paradis.

VIII

Et le vieux Silène, secouant une verte tige de lys, et les Dieux des bois en troupe, vinrent aussi enjoués que le sont dans les taillis d'oliviers les cigales pressées, ivres de la rosée de midi ; Dryope et Faune suivaient avec empressement, taquinant le Dieu pour qu'il leur chantât quelque chose de nouveau ; en arrivant dans la caverne, ils trouvèrent la Dame solitaire, assise sur un siège de pierre d'émeraude.

IX

Et l'universel Pan, dit-on, s'y trouva aussi. Et, quoique personne ne le vît, à travers le diamant des profondes montagnes, à travers l'air qui ne laisse pas de traces, à travers les esprits vivants où il est comme un besoin, il passa, venant de son éternel repaire, où palpite en battements précipités le cœur du grand monde, et il sentit la présence de cette merveilleuse Dame solitaire ; — et elle, sur son trône d'émeraude, sentit la sienne.

X

Et chaque Nymphe du courant et de l'arbre touffu, et chaque Bergère des troupeaux de l'Océan, qui conduit ses blanches vagues sur la verte mer, et Océan avec l'eau salée sur ses boucles grises, et le jovial Priape avec sa compagnie, — tous vinrent, s'émerveillant de voir comment ces rocs souterrains avaient pu produire une si belle créature : son amour subjuguait leur étonnement et leur allégresse.

XI

Les pâtres et les vierges des montagnes vinrent aussi, et les rois grossiers du pastoral Garamante ; ils sentirent leurs esprits vaciller en eux, comme une flamme agitée par l'air sous une étroite caverne ; Pygmées et Polyphèmes, de tant de noms divers, Centaures et Satyres, et autres formes qui habitent les humides crevasses, et ces êtres qui ne sont ni vivants ni morts, monstres aux têtes de chiens, aux seins qui sont des yeux, et aux pieds d'oiseaux.

XII

Car elle était belle. Sa beauté obscurcissait le monde brillant, et à côté d'elle toutes choses semblaient être comme l'image fuyante d'une ombre. Aucune pensée d'un esprit vivant (sous ses regards elle se trahissait toujours) ne pouvait s'arrêter sur aucun objet dans le monde si vaste, sur aucune espérance dans l'enceinte des cieux, mais seulement sur sa forme, et dans la profondeur de ses yeux.

XIII

Quand la Dame les eut reconnus, elle prit son fuseau, et enroula trois fils de brouillard laineux, et trois lon-

gues lignes de lumière, semblables à celle dont l'aurore allume les nuages et les vagues et les montagnes ; puis elle les entrelaça très habilement, comme autant de rayons d'étoiles, avant que leurs lampes ne s'évanouissent dans la clarté de la lune attardée : et avec ces fils elle tissa un voile transparent, une ombre pour la splendeur de son amour.

XIV

Les profondes retraites de son odorant séjour étaient remplies de trésors magiques : les sons de l'air, qui avaient le pouvoir de rassembler tous les esprits, étaient là repliés dans les cellules d'un silence de cristal : semblables à ceux que nous entendons dans la jeunesse, et dont nous pensons que la sensation ne mourra jamais ; — et cependant, avant même que nous nous en apercevions, le sentiment et le son se sont envolés et enfuis, et le regret qu'ils laissent reste seul.

XV

Là étaient couchées les rapides, douces et gracieuses Visions, chacune dans sa mince gaine comme une chrysalide ; les unes impatientes de prendre leur essor ; d'autres, faibles et languissantes sous le doux fardeau du plus intense bonheur, qu'elles ont pour office de porter à nombre de saints, dont le cœur adore le plus sacré des sanctuaires, celui de l'Amour ; d'autres, blanches, vertes, grises et noires, et de toutes les formes ; et chacune obéissait à un signe de sa tête.

XVI

Elle conservait les parfums dans une espèce de volière faite d'arbres de l'Eden toujours fleurissants,

enveloppés dans un filet flottant qu'une fée malade d'amour avait tissé de rayons de rosée pendant que la lune dormait. Comme des chauves-souris à la fenêtre grillée d'une laiterie, ils battaient des ailes ; et chacun se préparait, quand il s'évaporerait et s'en irait en mission sur l'aile des vents, à remuer de douces ou de tristes pensées dans les esprits auxquels ils étaient destinés.

XVII

On y voyait aussi des liqueurs limpides et douces, dont la vertu salutaire pouvait guérir l'âme malade en lui faisant goûter un heureux sommeil, et changer l'éternelle mort en une nuit de glorieux rêves, — ou qui pouvaient, si les yeux avaient besoin de pleurer, faire de leurs larmes un émerveillement et un plaisir : elle les gardait bien fermées dans ses fioles de cristal ; et si les hommes pouvaient boire de ces liqueurs limpides, les vivants, dit-on, ne seraient plus enviés des morts.

XVIII

Sa caverne renfermait encore maints rouleaux d'étranges devises, œuvres de quelque Archimage Saturnien, qui enseignaient les expiations au prix desquelles les hommes pouvaient obtenir des Dieux cet âge heureux trop tôt perdu, en rachetant leurs vices natifs, — et qui pouvaient éteindre la rage de l'or et du sang qui consume la terre, jusqu'à ce que les hommes pussent vivre et se mouvoir dans une harmonie semblable à celle des astres sacrés dans le ciel.

XIX

Ils enseignaient aussi comment toutes les choses

qui semblent indomptables, impossibles à surmonter ou à détourner, obéissent aux enchantements de la sorcellerie de la Sagesse ; le temps, la terre et le feu, l'océan et le vent, et toutes leurs formes, et l'impériale volonté de l'homme : — d'autres grimoires déroulaient les plus secrets trésors de l'amour ; — que le profane tremble de demander quels secrets ils contiennent !

XX

Et des œuvres merveilleuses de substances inconnues, dans lesquelles le puissant enchantement de son Père avait transformé ces blocs grossiers de pierre sauvage, étaient amoncelées dans les retraites de son séjour : lampes et calices sculptés, flacons étincelants dans leurs propres rayons d'or, — chacun semblable à une fleur du fond de laquelle une luciole secoue sa lumière sous un cyprès dans une nuit sans étoile.

XXI

D'abord, elle vécut seule dans cette sauvage demeure, et chacune de ses propres pensées lui était un serviteur, revêtant l'écume de l'océan, ou le vent, ou la rapidité du feu, pour exécuter tous les desseins qui pouvaient se présenter à son esprit : tel était le pouvoir dont son puissant Père les avait douées, pour voler ou courir à travers toutes les régions, qu'il inonde de sa lumière.

XXII

Les Nymphes de l'Océan et les Amadryades, les Oréades et les Naïades avec leurs longues boucles d'herbes, s'offrirent pour exécuter ses ordres à travers les mers, sous la terre, dans les rochers creux, et sous les profondeurs des racines entremêlées des arbres, et

dans le cœur noueux des chênes inflexibles ; ainsi pourraient-elles vivre pour toujours dans la lumière de sa douce présence, lui servant chacune de satellite.

XXIII

« Cela ne peut être, » répondit la Vierge Magicienne : « On verra les fontaines, où les Naïades baignent leurs étincelantes chevelures, se dessécher et tarir ; les solides chênes oublier leur force et joncher de leur dernière feuille les immenses montagnes ; l'océan sans bornes se consumer comme une goutte de rosée ; l'inébranlable centre du monde s'éparpiller comme un nuage de poussière en été.

XXIV

« Et vous-mêmes, avec eux, vous périrez une par une. Si je dois soupirer en pensant que cela arrivera, si je dois pleurer quand le Soleil vous survivant sourira sur votre ruine, — ah ! ne me demandez pas de vous aimer jusqu'à ce que votre faible race soit tombée ; je ne puis mourir comme vous y êtes condamnées... Sur moi vos feuilles brilleront ; les courants que vous habitez seront désormais mes sentiers ; adieu donc ! »

XXV

Elle dit et pleura. La source noire et azurée étincela sous l'averse de ses brillantes larmes, et chaque petit cercle où elles tombèrent jeta sur la voûte de la caverne des sphères mobiles et des lignes entrelacées de lumière. Un glas de voix sanglotantes arriva à ses oreilles, venant de ces formes qui s'éloignaient, sur la sérénité des blancs courants et de la verte forêt.

XXVI

Tout le jour la Dame Magicienne s'assit à l'écart,

épelant les rouleaux de la terrible antiquité sous la voûte de la caverne éclairée par la fontaine ; ou brodant la poésie aux riches couleurs d'un conte sublime sur sa trame grandissante, que la douce splendeur de ses sourires teignait de nuances éclipsant celles du ciel ; et elle ne cessait d'ajouter quelque grâce à la poésie qui sortait de ses mains.

XXVII

Cependant dans son âtre flambaît mainte branche de bois de santal, de gommes rares, et de cinnamome. Les hommes ne savent pas assez combien le feu est beau : chacune de ses flammes est comme une pierre précieuse dissoute dans une lumière toujours mouvante ; et ce trésor appartient à tous ceux qui le regardent. La Magicienne ne le voyait pas, car dans sa main elle tenait un tissu qui obscurcissait les tisons enflammés.

XXVIII

La Dame ne dormit pas, mais elle passa toute la nuit en extase près de la fontaine, — comme dans le sommeil. Les rochers d'émeraude brillaient dans l'éclat de sa beauté ; à travers la verte splendeur de l'eau profonde, elle voyait les constellations tourner et danser comme des lucioles ; sans se départir jamais de sa calme contemplation, les yeux ouverts, les pieds immobiles, les mains croisées.

XXIX

Et, quand les tourbillons et les nuages descendirent des blancs pinacles de cette froide montagne, à la tombée de la rosée, elle passa dans un endroit spacieux, où, dans une clairière d'asphodèles en fleurs, au milieu d'un bois de pins et de cèdres entremêlés, bâillait

une source inextinguible de feu cramoisi, toujours pleine jusqu'au bord, et inondant toute la margelle polie.

XXX

C'est là qu'elle fit son séjour, quand la furieuse guerre des vents d'hiver ébranla cette innocente liqueur, y traçant l'image de mainte lune et de mainte étoile barbelée, au-dessus des bois et des pelouses. Le serpent dans son sommeil l'entendait trembler et, rêvant encore, s'éloignait en rampant. Et, quand la neige qu'aucun vent n'agitait descendait plus épaisse que les feuilles d'automne, elle observait comment elle fondait à la surface unie de la flamme.

XXXI

Elle avait un bateau que, selon quelques-uns, Vulcain avait fabriqué à Vénus, pour servir de char à son étoile ; mais il avait été trouvé trop faible pour être chargé de toutes les ardeurs qui sont dans cette sphère ; et ainsi elle l'avait vendu, et Apollon l'avait acheté et donné à sa fille ; le char était devenu le plus beau et le plus léger bateau qui ait jamais flotté sur un courant mortel.

XXXII

D'autres disent que, lorsqu'il n'avait encore que trois heures, l'Amour premier-né sauta hors de son berceau, et fendit de ses ailes d'or le sombre chaos, et que, comme un adepte en horticulture, il déroba une étrange graine, l'enveloppa de terre végétale, et la sema dans l'étoile de sa mère, et la soigna, l'arrosant tout l'été de douce rosée, et l'éventant de ses ailes à mesure qu'elle poussait.

XXXIII

La plante devint forte et verte ; la fleur de neige tomba, et le fruit, long et semblable à une gourde, commença, en vertu d'un pouvoir intérieur, à convertir la lumière et la rosée en sa propre substance : un réseau d'un léger et ferme tissu, pourvu de nervures et de branches, courut sur la solide écorce, semblable à l'éventail veiné d'une feuille ; — l'Amour y creusa ce bateau, et avec un doux mouvement le pilota sur la surface arrondie de l'océan.

XXXIV

Elle amarra ce bateau sur sa fontaine, et alluma un esprit vivant dans toute sa trame, soufflant en lui l'âme de la rapidité. Couché sur la fontaine, — comme une panthère apprivoisée (l'une du couple qui se tient aux pieds d'Evan), ou comme une rapide flamme sur le sceptre de Vesta, ou une pensée ailée sur le cœur d'Homère aveugle, — le bateau était étendu dans une joyeuse attente.

XXXV

Puis, par un art étrange, elle pétrit ensemble du feu et de la neige, mêlant à cette masse hétérogène pour la tempérer du liquide amour ; tous les éléments à travers lesquels peut passer l'harmonie de l'amour grandirent ensemble, et de ses mains sortit une admirable forme, une image vivante, surpassant de bien loin en beauté cette brillante forme de marbre vivant, qui ravit le cœur de Pygmalion.

XXXVI

C'était un être sans sexe, et, à mesure qu'il croissait, il semblait qu'il ne se développait en lui aucun défaut

de l'un ou de l'autre sexe, mais toute la grâce de chacun d'eux. Les membres se revêtirent de douceur et de force; le sein se gonfla légèrement dans la plénitude de sa jeunesse; le visage était celui que pourrait choisir un artiste dont l'art ne devrait jamais mourir, s'il pouvait exprimer une aussi parfaite pureté.

XXXVII

A ses épaules polies pendaient deux rapides ailes, capables de le porter jusqu'à la septième sphère, doucées de la rapidité des liquides éclairs, teintes des ardeurs de l'atmosphère. Elle conduisit sa créature aux sources bouillantes où le léger bateau était amarré, et lui dit : « Assieds-toi là », en lui montrant la proue, et elle s'assit au gouvernail en face d'elle.

XXXVIII

Et descendant les courants qui fendent ces vastes montagnes, autour de leurs îlots intérieurs, entre des forêts peuplées de panthères — dont l'ombre jetait de l'obscurité et des parfums, et un plaisir caché dans une pénombre mélancolique — le canot passa; près de mainte pyramide entourée d'étoiles des rochers de glace perçant le ciel pourpre, et de cavernes bâillant tout autour, insondablement.

XXXIX

Dans ce vallon tortueux, le midi d'argent, traversant de ses lueurs obliques les sommets boisés, tombait faiblement, tempéré comme un soir d'or; une lumière verte et embrasée, semblable à celle qui dégoutte des lys repliés où habitent les vers luisants, quand la Terre drape sur sa face le manteau de la Nuit; entre les montagnes

disjointes s'étend, bien haut au-dessus du courant, une étroite échancrure de ciel.

XL

Et, tout en allant, l'Image était couchée, ses ailes repliées, et ses yeux clos ; et sur son doux visage jouaient les songes affairés, aussi serrés que les mouches de l'été, poursuivant les rapides sourires qui ne voulaient pas s'arrêter, et buvant les larmes chaudes, et aspirant les doux soupirs, que leur tumultueux et vain murmure avait éveillés dans ce cœur et dans ce cerveau pleins.

XLI

Et toujours descendant la pente de la vallée, comme un nuage sur un courant de vent, le canot voguait, tantôt s'arrêtant sur les étangs, où habitaient le calme et l'obscurité du profond contentement dans lequel ils reposaient ; tantôt sur le sentier peu profond d'eaux blanches et dansantes, tout parsemé de sable et de cailloux polis ; — un bateau mortel n'aurait pu flotter sur un rapide aussi peu profond.

XLII

Et le long des cataractes qui ébranlent la terre, éparpillant leurs eaux de neige dans l'air d'or ; ou bien sous les gouffres à jamais impénétrables qui leur servent de tombeau, jusqu'à ce que dans leur rage elles ouvrent à la rivière un portail souterrain, le canot volait. Les arcs-en-ciel de leurs cercles supportaient sa chute dans le blanc précipice de l'embrun écumant, et l'éclairaient au loin sur son chemin sans lumière.

XLIII

Et, quand la Dame Magicienne allait monter les laby-

rinthes d'une vallée aux nombreux tournants, qui menait aux sommets de la dernière montagne, elle appela: « Hermaphrodite! » — et la pâle et lourde teinte que le sommeil pouvait étendre sur ses lèvres et ses yeux, semblable à une ombre rapide venant sur la rafale d'un talus de gazon, passa dans les ténèbres du courant.

XLIV

Et Hermaphrodite déploya ses ailes de la couleur du ciel; tachant d'étoiles de feu le courant au-dessous de lui, et d'en haut, dans les régions du Soleil, jetant une gloire semblable à la splendeur d'or dont le Printemps revêt ses mignons ailés d'émeraude, tout entremêlée à une fine neige légère, et à l'éclat lunaire du plus intense givre dont la gelée colore les pins dans la saison d'hiver.

XLV

Et puis il éventa l'air élyséen, toujours suspendu autour de la brillante Dame, de ses ailes éthérées; et alors s'y précipitant, comme une étoile sur le torrent de la nuit, ou comme un aigle rapide dans l'éclat du matin fendant le tourbillon de son vol impétueux, le canot, emporté par les rames de ces ailes enchantées, fendit les furieux courants vers leurs sources supérieures.

XLVI

L'eau s'embrasa, comme la lumière jaillissant au ciel de la proue de quelque météore errant au midi; les vagues de l'air calme semblèrent couler orageusement le long des montagnes; la radieuse chevelure dénouée de la Dame flottait en tous sens; au dessous, les vagues, indignées et impétueuses dans leur vaine résis-

tance, rugissaient de sentir le rapide et ferme mouvement de la quille.

XLVII

Quand la lune fatiguée fut dans son déclin, ou dans le midi de la nuit interlunaire, la Dame Magicienne ne put enchaîner son esprit dans les visions; mais elle vogua sous la lumière des étoiles filantes, et invita Hermaphrodite à étendre de toute sa force ses ailes plus rapides que l'ouragan; elle dirigea son chemin vers les mers australes, au delà de la fabuleuse Thamondocana.

XLVIII

Là, comme une prairie qu'aucune faux n'a tondue, que la pluie jamais n'a pu courber ou le tourbillon ébranler, pavé des constellations antarctiques, Canopus et sa troupe, s'étend le lac austral; — là elle voulut se construire un port à l'abri de tout vent, loin des nuages dont les tours mouvantes forment les bastions de l'ouragan, quand les esprits de la tempête tonnent à travers le ciel.

XLIX

Sous le parquet transparent de ce port les tremblantes étoiles étincelèrent dans leurs impénétrables profondeurs; et autour de lui les solides vapeurs blanches appuyées sur la surface unie des eaux élevèrent jusqu'au ciel leurs sommets formidables; et, semblables à un rivage de montagnes hivernales, ourlèrent de crénelures et de gris précipices inaccessibles, et de rochers suspendus, maintes criques et baies.

L

Et, pendant que le lac extérieur, sous les coups de

fouet du vent, écumait comme un être blessé, et qu'une grêle incessante avec un fracas de pierre labourait la surface des eaux, et que dans la lueur de l'éclair l'aile flasque du cormoran entraîné semblait le débris de quelque noir fragment de fumée de tonnerre errant sur le vent, ce port ressemblait à une gemme où se gravait l'image du ciel.

LI

Là, cette Dame se livra à mille ébats, tournant autour de l'image d'une étoile filante (comme un tigre sur les bords de l'Hydaspe dépasse en rapidité les plus rapides antilopes), sur son léger bateau ; elle exécuta sur l'eau en se jouant mille tours et détours, jusqu'au moment où le char de la tardive lune, comme une pâle matrone malade, commença à quitter les brouillards de l'Est.

LII

Puis elle appela du sein des tours creuses de ces nuages élevés, blancs, d'or et vermillonnés, les armées des esprits ses serviteurs. En puissantes légions, million après million, ils accoururent, chaque troupe portant en blason ses propres titres sur des étendards de météores, et plantèrent de nombreux et fiers pavillons faits du tissu de l'atmosphère sur la plaine du calme lac.

LIII

Ils formèrent la tente impériale de leur grande Reine d'exhalaisons tissées, entremêlées de langues de feu d'éclair, comme on peut voir un dôme d'ivoire mince et nu incrusté de soie cramoisie ; des lampes de sérénité y furent suspendues ; et sur l'eau, pour ses pas, fut

tendu un tapis de brume semblable à une toison, teint dans les rayons de la lune ascendante.

LIV

Et sur un trône revêtu de lumière d'étoile, recueillie sur ces îles errantes de rosée aérienne, que n'engloutissent point les bancs les plus élevés de la montagne, elle s'assit, et entendit tout ce qui était arrivé de nouveau entre la terre et la lune, depuis leur dernière entrevue ; tantôt elle pâlissait comme cette lune perdue dans la nuit humide, tantôt elle pleurait, et tantôt elle riait aux éclats.

LV

C'étaient là des plaisirs calmes. — Souvent elle aimait à grimper l'échelle la plus escarpée de la vapeur coagulée jusqu'au cap aigu de quelque nuage perdu dans les airs, et, comme Arion sur le dos du dauphin, chevauchait en chantant à travers l'air sans rivages ; souvent, suivant les détours tortueux de la trace de l'éclair, elle courait sur les plates-formes du vent, et riait d'entendre les coups de tonnerre rugir derrière elle.

LVI

Quelquefois elle se plaisait à monter jusqu'à ces courants de l'air supérieur qui font tourner la terre dans son orbite quotidien, et à obtenir des Esprits de ces régions de la laisser se joindre à leur chœur. Ces jours-là les mortels trouvaient que le ciel était calme et beau, et des bouffées de mystérieuse harmonie erraient sur la terre partout où elle passait, avec d'heureuses pensées d'espérance, trop douces pour durer.

LVII

Mais son amusement de prédilection était, dans les heures de sommeil, de glisser le long du vieux Nil, là où il se fraye un chemin à travers l'Egypte et l'Ethiopie, depuis l'escarpement de l'extrême Axumé, jusqu'aux lieux où il étend, comme un calme troupeau de brebis à la toison d'argent, ses eaux sur la plaine; — et çà et là étincellent les têtes couronnées d'aigrettes des cités et des temples superbes, et mille pyramides avec leur baudrier de vapeurs...

LVIII

Près des lacs Mœris et Marcotis, jonchés de fleurs languissantes comme les parquets d'une chambre nuptiale, où des enfants nus tenant en bride des serpents d'eau apprivoisés, ou voiturant de fantastiques alligators, avaient laissé sur les douces eaux le puissant sillage de ces formes démesurées; — derrière les portes de bronze du grand Labyrinthe dormaient ensemble enfants et bêtes fatigués de la pompe de leur fête Osirienne...

LIX

Dans les lieux où sur la surface de la rivière sont couchées les ombres des temples massifs, sans s'effacer jamais, mais toujours tremblantes, comme des choses que chaque nuage peut condamner à mourir; — à travers les canaux pavés de lotus, et partout où les œuvres de l'homme perçaient ce ciel très serein avec des tombes, des tours et des temples, — elle faisait ses délices d'errer dans l'ombre de la nuit.

LX

Avec un mouvement semblable à l'esprit de ce vent dont le doux pas rend le sommeil plus profond, ses pieds légers passaient à travers les habitations peuplées de l'espèce humaine, semant de douces visions par sa douce présence, à travers temples et palais et labyrinthes de mille rues noires et souterraines creusées sous le Nil ; à travers des chambres élevées et profondes elle passait, observant les mortels dans leur sommeil.

LXI

C'était sans doute pour elle un doux plaisir de voir les mortels subjugués dans toutes les formes du sommeil. Ici étaient couchées deux sœurs jumelles dans l'enfance ; là, un jeune homme solitaire dans ses rêves pleurait ; ici, deux amants innocemment enchaînés dans leurs boucles dénouées, qui rampent sur leurs deux corps comme le lierre d'une seule tige ; là reposait un calme vieillard avec ses cheveux blancs comme la neige et les mains croisées.

LXII

Mais elle vit aussi d'autres formes de sommeil désordonnées, qui ne peuvent trouver un miroir dans un chant saint, hideuses distorsions inspirant une terreur surnaturelle, pâles imaginations du crime rêvé ; et tout le code de la loi sans loi de la Coutume écrit sur le front des vieux et des jeunes : « Voilà, dit la Vierge Magicienne, la lutte qui agite la surface limpide de la vie de l'homme. »

LXIII

Et cette vue troubla peu son âme. Nous, les faibles matelots de ce lac immense, partout où s'étendent ses

rivages, et où roulent ses vagues, nous poursuivons notre course sans pilote et sans étoiles sur sa surface sauvage vers un but inconnu ; mais elle, elle pouvait se frayer un chemin dans les calmes profondeurs, où dans de brillants berceaux habitent les formes immortelles, sous le roulis de la marée sans repos.

LXIV

Et elle vit des princes couchés sous l'éclat de diamants semblables au soleil ; et autour de chaque cloître, alignés dans des dortoirs, rangées par rangées, elle vit les prêtres endormis, — tous pareils, car tous ont été élevés pour être ainsi : les paysans dans leurs huttes, et dans le port elle vit les mariniers balancés sur les vagues, et les morts bercés dans leurs tombeaux sans rêves.

LXV

Et toutes les formes dans lesquelles ces esprits étaient couchés étaient à ses yeux comme ces voiles diaphanes, dont souvent de suaves dames parent leurs membres délicats, comme si elles ne voulaient que nous cacher leur dédain de tout ce qui peut les cacher : elles se meuvent ainsi dans la lumière de leur propre beauté. Mais alors toutes ces formes étaient couchées sous le sommeil qui les couvrait, et ne songeaient guère qu'une Magicienne les regardait.

LXVI

Elle, dans toutes ces figures humaines qui respiraient là, voyait comme des esprits vivants : à ses yeux la beauté nue de l'âme apparaissait couchée dans sa nudité, et souvent, à travers un déguisement grossier et usé, elle apercevait la forme intérieure la plus

brillante et la plus belle, et alors elle usait d'un charme étrange qui, murmuré sur ses lèvres muettes avec un tendre accent, pouvait amener cet esprit à se confondre avec le sien.

LXVII

Hélas! Aurore, qu'aurais-tu donné pour un tel charme quand Tithon grisonnait? Ou bien, ô Vénus, avant que Proserpine eût remis la moitié (oh! pourquoi pas tout?) de la dette que ton cher Adonis avait été condamné à payer, combien de ton ciel d'argent n'aurais-tu pas cédé à quelque magicienne qui vous l'aurait enseigné? L'Hellade ne connaissait pas encore sa vertu.

LXVIII

On dit que, dans la suite, son esprit libre connut ce qu'était l'amour, et sentit sa solitude. Mais la sainte Diane ne pouvait pas être plus chaste, avant de s'être penchée pour baiser Endymion, que ne l'était alors cette Dame, semblable à une abeille sans sexe, goûtant à toutes les fleurs, et ne s'arrêtant à aucune ; au milieu de ces formes mortelles, la Vierge Magicienne passait, l'œil serein et le cœur libre.

LXIX

A celles qu'elle vit les plus belles, elle donna une étrange panacée dans une coupe de cristal. Elles burent dans leur profond sommeil de cette douce liqueur, et vécurent désormais comme s'il y avait eu en elles quelque puissance plus forte que la vie ; et leur tombeau, quand la mort étouffa l'âme fatiguée, fut comme un berceau vert et voûté, éclairé des gemmes de mainte fleur étoilée.

LXX

Car la nuit qu'elles étaient ensevelies, elle restaurait les ruines de l'embaumeur, faisait jaillir des lampes funèbres une lumière qui était comme l'image du jour dans l'obscurité de la mort ; et elle déroulait le tissu figuré des langes d'une seconde enfance, et elle arrachait de sa niche le cercueil, leur dernier berceau, et le jetait avec mépris dans un fossé.

LXXI

Et là le corps restait couché, âge après âge, muet, respirant, palpitant, chaud, et sans déclin, comme quelqu'un endormi dans un vert ermitage, avec de gracieux sourires jouant autour de ses paupières, et vivant dans ses rêves à l'abri de la rage de la mort et de la vie ; pendant que celles-ci continuaient de revêtir de livrées toujours nouvelles les rapides, les aveugles, les fugitives générations de l'humanité.

LXXII

Et elle se plaisait à écrire d'étranges rêves sur la cervelle de celles qui étaient moins belles, et à rendre tous leurs forcenés et tortueux desseins plus vains que n'est dans le désert le réveil du serpent que le sable recouvre. Le misérable, en de tels rêves, désirait que tout son gain coupable tombât dans le sein d'un mendiant ; le scribe menteur désirait trahir ses propres mensonges, sans se laisser corrompre.

LXXIII

Les prêtres, traduisant les hiéroglyphes en grec, voulaient exposer clairement dans leurs écrits comment le Dieu Apis était réellement un bœuf, et rien de plus ;

et inviter le hérant à afficher la même chose sur les portes du temple, et abattre la vieille hypocrisie ; ils laissaient à tout le monde la licence de dire tout ce qu'on pensait des éperviers, des chats et des oies, par lettres pastorales adressées à chaque diocèse.

LXXIV

Le roi voulait habiller un singe de sa couronne et de ses vêtements, et l'asseoir sur son glorieux siège, et à la droite du trône, semblable au soleil, placer un éclatant oiseau moqueur pour répéter le caquet du singe. Les courtisans prosternés rampaient pour baiser chacun à leur tour les pieds du grand empereur, quand venait le matin, et baisaient... Hélas ! combien de gens baisent la même chose !

LXXV

Les soldats rêvaient qu'ils étaient forgerons, et se promenaient dans le somnambulisme hors de leurs quartiers ; vous auriez pu les voir autour de leurs rouges enclumes, comme des Cyclopes dans le fulgurant abîme de Vulcain, forgeant leurs épées en socs de charrue ; les geôliers renvoyaient libres en masse les adeptes du schisme libéral à travers les rues de Memphis, beaucoup, je pense, au grand regret du roi Amasis.

LXXVI

Et des amants timides, qui dans leur pruderie savaient à peine s'ils aimaient ou non, voulaient sortir de leur repos, et prendre de douces joies, jusqu'à l'entier accomplissement de leur plus secrète pensée ; et quand le jour suivant la vierge et le jeune homme se rencontraient tous deux, comme des pécheurs surpris en

flagrant délit, ils rougissaient de la chose que chacun croyait n'avoir faite qu'en imagination... Puis la dixième lune brilla.

LXXVII

Et alors la Magicienne ne voulut pas qu'ils souffrissent de quelque mal ; des mille et mille expédients que trouvent les amoureux, la Magicienne en trouva un, et ainsi ils goûtèrent la plénitude de leur félicité dans un mariage ardent et tendre. Les amis qui, victimes d'une envieuse habileté, avaient été séparés (une immense blessure qui sépare l'esprit de l'esprit) elle les unit de nouveau, à l'aide des claires visions d'une affection profonde et d'une vraie sincérité.

LXXVIII

Tels furent les amusements auxquels elle se livra au milieu des cités des hommes mortels. Ce qu'elle fit pour ensorceler les Esprits et les Dieux avec ses douces chansons, et les amener à faire sa volonté, et à révéler leurs tours ingénieux, je le dirai une autre fois ; car c'est ici un conte plutôt fait pour les nuits d'hiver enchantées que pour ces éclatants jours d'été, alors que nous ne sommes guère disposés à croire que ce que nous voyons.

EPIPSYCHIDION

VERS ADRESSÉS

A

LA NOBLE ET INFORTUNÉE LADY

EMILIA VIVIANI

MAINTENANT EMPRISONNÉE DANS LE COUVENT DE SAINTE-ANNE, PISE

1821

« L'âme aimante s'élance hors du monde créé, et se crée dans l'Infini un monde tout entier pour elle, et fort différent de ce gouffre obscur et rempli de terreur. »

SES PROPRES PAROLES.

A M. CAMILLE BENOIT

Dédicace du traducteur.

« *Meanwhile thy spirit lifts its pinions in music's*
« *most serene dominions...* »

Prométhée délivré.

Acte II, scène V.

EPIPSYCHIDION

O mon chant, je crains que tu ne trouves qu'un petit nombre de lecteurs capables de bien comprendre ta pensée, si ardu est le sujet que tu traites; aussi, si par mésaventure le hasard (comme il le pourrait) te faisait tomber en indigne compagnie, complètement ignorante de ce que tu renfermes, je t'en prie, ô ma dernière fille chérie, que ta douce nature prenne courage! Dis-leur qu'ils sont stupides, et force-les à avouer que tu es belle!

AVERTISSEMENT

Celui qui a écrit les lignes suivantes est mort à Florence, au moment où il se préparait à faire un voyage à l'une des plus sauvages des Sporades, qu'il avait achetée, et où il avait fait arranger les ruines d'une vieille construction, espérant y réaliser un plan de vie, approprié peut-être à ce monde plus heureux et meilleur où il habite maintenant, mais difficilement praticable dans celui-ci. Sa vie fut singulière, moins encore au point de vue des vicissitudes romanesques qui l'agitèrent, qu'à celui de la teinte idéale que lui donnèrent son propre caractère et ses propres sentiments. Le présent poème, comme la *Vita Nuova* de Dante, se fera suffisamment comprendre à une

certaine classe de lecteurs, sans l'exposition historique des faits et circonstances auxquels il se rapporte ; pour certaine autre classe, il doit toujours rester incompréhensible, vu le défaut d'un organe commun de perception pour les idées dont il traite. En tout cas, « ce serait pour un écrivain une grande honte d'affubler ses rimes d'un vêtement figuré, et des couleurs de la rhétorique, si, interrogé, il ne savait pas dépouiller ses paroles de ce vêtement d'emprunt, de manière à leur donner leur véritable sens (1). »

Le présent poème semble n'avoir été dans l'intention de l'écrivain que la dédicace d'un poème plus étendu. La stance qui se trouve à la page précédente est une traduction presque littérale de la fameuse Canzone de Dante :

« *Voi, ch' intendendo, il terzo ciel movete*, etc... (2) »

La présomptueuse application des dernières lignes de cette Canzone à sa propre composition fera naître un sourire aux dépens de mon malheureux ami ; que ce ne soit pas un sourire de mépris, mais un sourire de pitié.

S.

(1) » Gran vergogna sarebbe a colui, che rimasse cosa sotto veste di figura, o di colore rettorico ; e domandato non sapesse denudare le sue parole da cotal veste, in guisa che avessero verace intendimento. »
Dante.

(2) Ou plutôt le *Sonetto I* de Dante :

« Parole mie, che per lo mondo siete ;
Voi che nasceste poich' io cominciai
A dir per quella donna in cui errai ;
Voi ch' intendendo il terzo ciel movete :
Andatevene a lei, che la sapete,
Piangendo sì, ch'ella oda nostri guai :
Dittele : noi sem vostre ; dunque omai
Più che noi semo, non ci vedrete,
Con lei non state, che non v'è amore ;
Ma gite attorno in abito dolente,
A guisa delle vostre antiche suore ;
Quando trovate donne di valore,
Gettatevile a' piedi umilemente,
Dicendo : a voi dovem noi fare onore. »

EPIPSYCHIDION[1]

Doux Esprit, Sœur de cette orpheline, dont le seul empire est le nom sur lequel tu pleures, dans le temple de mon cœur je suspens pour toi ces guirlandes votives d'un souvenir fané (2).

Pauvre oiseau captif ! qui de ton étroite cage verses une telle musique, qu'elle pourrait adoucir les âpres cœurs de ceux qui t'ont emprisonnée, s'ils n'étaient pas sourds à toute suave mélodie ; ce chant sera ta rose ; ses pâles pétales sont morts, il est vrai, mon rossignol adoré ! Mais douce et parfumée est la fleur flétrie, et elle n'a gardé aucune épine qui puisse blesser ton sein.

Cœur sublime, ailé d'esprit ! qui pour toujours bats d'un vain effort tes barreaux insensibles, jusqu'à ce que ces brillantes ailes de la pensée avec lesquelles, toute parée de leur éclat, elle planait au-dessus des ombres basses de ce monde, gisent dispersées ; et que ta poitrine blessée et pantelante tache de son cher sang son nid non maternel ! Je pleure de vaines larmes ; le sang serait moins amer, et coulerait avec plus de joie s'il pouvait t'être utile !

(1) On lira dans l'*Appendice I* les fragments de Shelley qui se rapportent à ce poème, et qui en sont comme le complément.

(2) Nous avons suivi l'interprétation de M. Garnett : l'orpheline dont il est question est Mary Shelley, dont Emilia Viviani aimait à se dire la sœur, et le nom sur lequel pleure Emilia est celui de Shelley lui-même.

Séraphin du ciel! trop doux pour être humain, voilant sous cette radieuse forme de Femme tout ce qu'en toi le regard ne saurait soutenir de lumière, d'amour et d'immortalité! Douce Bénédiction dans la Malédiction éternelle! Gloire voilée de cet obscur Univers! Toi, Lune au delà des nuages! Toi, vivante Forme parmi les morts! Toi, Étoile au-dessus de l'ouragan! Toi, Prodige, toi Beauté, toi, Terreur! Toi, l'Harmonie de l'art de la nature! Tu es le Miroir où, comme dans la splendeur du Soleil, rayonnent de gloire toutes les formes sur lesquelles tu laisses tomber ton regard! Oui, les confuses paroles même qui en ce moment jettent une ombre sur toi, flamboient, comme un éclair, d'un rayonnement inaccoutumé; efface, je t'en prie, de ce triste chant, tout ce qu'il y a en lui de mortel et d'imparfait, avec ces gouttes limpides, qui, comme une rosée sacrée, jaillissent des deux lumières jumelles à travers lesquelles ta douce âme projette son ombre; pleure jusqu'à ce que le chagrin devienne extase; puis souris à mon chant, de telle sorte qu'il ne puisse mourir.

Je ne pensais jamais voir avant ma mort la vision de ma jeunesse aussi parfaitement réalisée! Emily, je t'aime; dût le monde dédaigner de jeter sur cet amour le voile transparent d'un nom qui l'abrite du mépris de sa honte! Ah! si nous étions les jumeaux d'une même mère! Ou si le nom que mon cœur a prêté à une autre était entre elle et toi un lien de sœur, unissant deux rayons d'une seule éternité! Cependant ces noms, tout légitime que fût l'un, tout vrai que fût l'autre, quoique chers, ne sauraient peindre comme il le faudrait, combien au delà de toute réserve je suis à toi. Que dis-je?.. Je ne suis pas à toi; je suis une partie de *toi*!

Douce lampe! Ma Muse, comme une phalène, a brûlé ses ailes; ou, comme un cygne mourant qui plane et chante, le jeune Amour voudrait apprendre au Temps, dans son propre style vieilli, tout ce que tu es. N'es-tu pas exempte d'artifice, une âme digne d'amour, formée pour être bénie et pour bénir? Une source de félicité scellée et secrète, dont les eaux sont une lumière et une musique joyeuses, triomphant de la discordance et de l'obscurité? Une étoile immobile dans le mouvement des Cieux, unique? Un sourire parmi de sombres froncements? Un accent suave au milieu de rudes voix? Une lumière aimée? Une solitude, un refuge, un délice? Un luth dont les initiés qui ont reçu les leçons de l'Amour tirent une musique à adoucir le jour le plus brutal, et à bercer pour l'endormir le plus ardent chagrin? Un trésor enseveli? Un berceau de jeunes pensées d'un plaisir sans ailes? Un tombeau de la Douleur couvert d'un linceul de violettes? — Je parcours le monde des imaginations, en cherchant une qui te ressemble, et je ne trouve, hélas! que ma propre infirmité.

Elle me rencontra, étranger, sur le rude chemin de la vie, et m'attira vers une douce Mort, de même que la Nuit par le Jour, l'Hiver par le Printemps, le Chagrin par la rapide Espérance, sont convertis en lumière, vie et paix. Une antilope, dans l'impulsion suspendue de sa course rapide, serait moins éthérée et moins légère. L'éclat lumineux de sa toute divine présence frémit à travers ses membres, comme sous un nuage de rosée amassé dans le ciel sans brise de Juin, au milieu des étoiles ailées de splendeur, brûle la Lune dans son inextinguible beauté; et de ses lèvres, comme d'une hyacinthe pleine d'une

rosée de miel, tombe goutte à goutte un murmure liquide, qui fait mourir de passion les sens, aussi doux que les pauses de la musique planétaire entendue dans l'extase. Dans sa douce lumière dansent les esprits des étoiles, les rayons ensoleillés de ces sources qui toujours bondissent sous les éclairs de l'âme, trop profondes pour la courte sonde de la pensée ou du sens. La gloire de son être, qui en jaillit, tache l'air mort, pâle et froid, de l'ombre chaude d'un entrelacement inextricable de lumière et de mouvement formé par l'amour; une diffusion intense, une sereine Omniprésence, dont les contours ondoient, et se confondent en ondoyant autour de ses joues et jusqu'à l'extrémité des doigts lumineux où sans interruption le sang étincelle et frémit (comme dans la toison de l'air semblable à la neige frémit la pulsation cramoisie du vivant matin), et se prolongent sans intervalle et sans fin, jusqu'à ce qu'ils se perdent et se replient dans cette Beauté qui pénètre, enlace et remplit le monde; à peine visible à cause de son extrême charme. Une chaude fragrance semble tomber de ses vêtements légers et de sa chevelure détachée; et quand l'air de sa propre vitesse a dénoué quelqu'une de ses lourdes tresses, la douceur semble assouvir le vent pâmé; et dans l'âme on sent un parfum sauvage, qui dépasse les sens, comme les rosées brûlantes qui se fondent dans le sein d'un bouton gelé. Regarde-la debout! une forme mortelle revêtue d'amour, de vie, de lumière et de divinité; un mouvement qui peut changer, mais ne peut mourir; une image de quelque brillante Éternité; l'ombre d'un rêve d'or; une Splendeur laissant la troisième sphère sans pilote; un tendre reflet de l'éternelle Lune d'Amour sous les

mouvements de laquelle s'agitent les mornes vagues de la vie; une Métaphore du Printemps, de la Jeunesse et du Matin; une vision qui est comme l'incarnation d'Avril, invitant de ses sourires et de ses larmes le squelette Hiver à rentrer dans son tombeau d'été.

Ah! malheureux que je suis! qu'ai-je osé? Où me suis-je élevé? Comment descendre maintenant et ne pas mourir?... Je sais que l'Amour rend toutes choses égales; j'ai entendu mon propre cœur confirmer cette heureuse vérité ; l'âme du ver sous la terre, dans l'amour et son culte, se confond avec Dieu!

Épouse! Sœur! Ange! Pilote d'un Destin dont la course a été si longtemps sans étoiles! O trop tard aimée! trop tôt adorée par moi! Car c'est dans les champs de l'immortalité que mon âme aurait dû pour la première fois rencontrer la tienne, ta divine présence dans un séjour divin; ou bien elle aurait dû se mouvoir près d'elle sur la terre, une ombre de sa substance, dès sa naissance; et non comme maintenant.... Je t'aime; oui, je sens que sur la fontaine de mon cœur un seau est posé, afin de garder pour toi ses eaux pures et brillantes, puisque tu trouves tes délices dans ces pleurs. Nous.... ne sommes-nous pas formés, comme des notes de musique, l'un pour l'autre, quoique nous différions l'un de l'autre? Cette différence sans désaccord est telle qu'elle peut produire ces très doux sons, auxquels tous les esprits frémissent comme des feuilles tremblantes dans la brise ininterrompue.

Ta sagesse parle en moi et m'invite à éclairer comme d'un phare les rocs où des cœurs élevés ont fait naufrage. Je n'ai jamais été attaché à cette grande secte qui a pour doctrine que chacun de nous doit choisir, en

dehors de la multitude, une maîtresse ou un ami, et abandonner tout le reste, fût-il beau et sage, à un froid oubli; quoique cette doctrine fasse partie du code de la morale moderne et qu'elle soit le chemin battu que de leurs pas lassés foulent ces pauvres esclaves, qui s'acheminent vers leur foyer au milieu des morts à travers la large grande route de ce monde, et font, ainsi enchaînés à un ami, peut-être à un jaloux ennemi, le plus lugubre et le plus long voyage.

L'Amour vrai diffère en ceci de l'or et de l'argile, que le diviser n'est pas le faire disparaître. L'Amour est comme l'entendement, qui acquiert de la lumière en contemplant un grand nombre de vérités : il est comme ta propre lumière, ô Imagination! qui de la terre et du ciel, et des profondeurs de l'humaine fantaisie et de mille prismes et miroirs, tire les glorieux rayons dont elle remplit l'univers, en tuant le ver Erreur, avec les mille traits semblables au soleil de son éclair réverbéré. Étroits sont le cœur qui aime, le cerveau qui contemple, la vie qui consume, l'esprit qui crée un seul objet, une seule forme, et s'y construit un sépulcre pour son éternité !

L'esprit diffère de son objet surtout en ceci : le mal diffère du bien; la misère du bonheur; l'abjection de la noblesse; l'impur et le fragile de ce qui est pur et fait pour durer. Si vous divisez la souffrance ou les scories, vous pouvez les diminuer jusqu'à ce qu'elles soient entièrement consumées ; mais si vous divisez le plaisir et l'amour et la pensée, chaque partie dépasse le tout; et nous ne savons pas, tant qu'il reste une parcelle qui ne soit pas divisée, combien de plaisir peut être gagné, combien de chagrin peut être épargné. Cette

vérité est la profonde source d'où les sages ont tiré la lumière non enviée de l'espérance; la loi éternelle en vertu de laquelle ceux-là vivent, pour qui ce monde de la vie est un jardin ravagé, et dont l'effort tend à cultiver, en vue de la promesse d'une naissance ultérieure, le désert de cette terre Élyséenne.

Il y eut un Être que souvent mon esprit rencontra dans ses pérégrinations visionnaires, bien loin dans les régions supérieures, à la première aube d'or radieuse de ma jeunesse, sur les îles féeriques d'une clairière ensoleillée, au milieu des montagnes enchantées et des cavernes du divin sommeil, et sur les vagues aériennes du rêve merveilleux dont le parquet tremblant soutenait ses légers pas. Sur un rivage imaginaire, sous la grise pointe de quelque promontoire, elle me rencontra, revêtue d'une gloire tellement excessive que je ne pus en soutenir la vue. Dans les solitudes, sa voix venait à moi à travers les bois pleins de chuchotements, sortant des fontaines, et des senteurs profondes des fleurs, qui, semblables à des lèvres murmurant dans leur sommeil les doux baisers qui les avaient bercées, ne respiraient que d'elle dans l'air enamouré; et des brises silencieuses ou bruyantes, et de la pluie de chaque nuage qui passait, et du chant des oiseaux d'été, et de tous les sons, et du silence même. Dans les mots d'un vers antique ou d'un sublime roman, dans une forme, un son, une couleur, dans tout ce qui maîtrise l'ouragan, qui étouffe le passé avec les débris du présent, et dans cette philosophie supérieure qui, pour ceux qui la goûtent, fait de ce froid et universel enfer, notre vie, un destin aussi glorieux qu'un ardent martyre, son Esprit était l'harmonie de la vérité.

Puis des cavernes de ma jeunesse rêveuse je m'élançai comme quelqu'un chaussé d'ailes de feu, et vers l'étoile polaire de mon unique désir je m'envolai, semblable à une phalène étourdie, dont le vol est comme celui d'une feuille morte dans la lumière du crépuscule, quand elle cherche dans la sphère immobile d'Hesperus une mort radieuse, un sépulcre de feu, comme si elle était une lampe de la flamme terrestre. Mais elle, insensible alors aux prières ou aux larmes, passait, dans le lugubre cône de l'ombre de notre vie, comme sur le trône d'une planète ailée un Dieu dont les ailes brûlantes l'éventent pour décupler sa vitesse; et comme un homme consterné d'une perte irréparable, je voulais la suivre, quoique entre nous le tombeau s'ouvrît béant comme un gouffre dont on ne voit pas les spectres, quand une voix dit : « O toi le plus faible des cœurs, le fantôme que tu cherches est à côté de toi! » — « Où? » dis-je alors, et l'écho du monde répondit : « Où? » Et dans ce silence et dans mon désespoir, j'interrogeai chaque vent muet qui passait sur ma tour désolée, lui demandant s'il savait où avait fui cette âme hors de mon âme; je murmurai des noms et des charmes qui exercent un empire sur les aveugles tyrans de notre destinée; mais ni prières ni vers ne purent dissiper la nuit qui se fermait sur elle, ni anéantir ce monde dans ce Chaos, qui était moi, et dont elle était la Divinité voilée, je veux dire, ce monde de pensées qui lui rendaient un culte. Alors, en proie à l'espérance, à la crainte, à toutes les douces passions, malade jusqu'à la mort, nourrissant ma course du souffle de l'attente, je continuai mon chemin dans la forêt hivernale de notre vie; et luttant avec de vains efforts au milieu de son erreur, trébuchant dans

ma faiblesse et ma précipitation, à moitié égaré par l'apparition de nouvelles formes, je passai cherchant, parmi ces ignorants habitants de la forêt, si je pourrais trouver une forme ressemblant à la sienne, sous laquelle elle aurait pu se masquer à mes yeux. Là, une forme, dont la voix était une mélodie empoisonnée, était assise près d'une source sous les bleus berceaux de la belladone. La respiration de sa bouche menteuse était semblable à des fleurs flétries; son toucher était un poison électrique; une flamme sortant de ses regards m'entra dans les veines; et de ses joues vivantes et de son sein s'écoula un air homicide qui perça comme le miélat la moelle de mon cœur vert, et s'étendit sur ses feuilles; jusqu'à ce que, semblables à une chevelure grisonnant sur un jeune front, elles cachèrent son printemps flétri sous les ruines d'un hiver prématuré.

Dans beaucoup de formes mortelles je cherchai inconsidérément l'ombre de l'idole de ma pensée. Les unes étaient belles, mais la beauté meurt et s'en va; d'autres étaient sages, mais les paroles mielleuses trahissent. Une fut vraie : oh! pourquoi ne fut-elle pas vraie pour moi? Alors, comme un daim blessé qui ne peut plus fuir, je me retournai vers mes pensées, et restai aux abois, blessé, affaibli et pantelant; le jour froid tremblait de pitié pour mon angoisse et ma peine, quand, semblable à une aurore étincelante comme le midi, la délivrance brilla de nouveau. Une forme se tenait sur ma route, qui semblait être à la forme glorieuse que j'avais rêvée, ce qu'est la Lune, avec le cercle restreint de ses phases, à l'éternel Soleil; la froide et chaste Lune, la Reine des brillantes îles du Ciel, qui rend

belles toutes les choses auxquelles elle sourit, cet écrin errant de flamme douce mais glacée, qui toujours, transformée, reste cependant toujours la même, qui n'échauffe pas, mais qui illumine. Jeune et belle comme l'Esprit descendu de cette sphère, elle m'abrita, comme la lune peut abriter la nuit de ses propres ténèbres, jusqu'à ce que tout fût brillant entre le Ciel et la Terre de mon esprit calmé; et, comme un nuage voituré par le vent, elle me conduisit à une caverne en ce lieu sauvage, et s'assit à côté de moi, sa face illuminant d'en haut mes assoupissements, comme la Lune croissant et déclinant penchée sur Endymion. Et j'étais couché endormi, esprit et membres, et tout mon être devint brillant ou obscur, comme l'image de la Lune dans une mer d'été, selon qu'elle souriait ou sourcillait sur moi; et là, je restai étendu dans un lit chaste et froid. Hélas! je n'étais alors ni vivant ni mort; car à sa voix d'argent vinrent la Mort et la Vie, oublieuses de leur lutte accoutumée, sous le masque de deux enfants jumeaux, une sœur et un frère, les espérances errantes d'une seule mère abandonnée; et à travers la caverne elles fuyaient sans ailes, et criaient : « Partons, il n'est pas de notre bande. » Je pleurai, et, quoique ce ne soit qu'un rêve, je pleure.

Quels ouragans ébranlèrent alors l'océan de mon sommeil, effaçant cette Lune, dont les lèvres pâles et évanescentes disparurent alors comme dans le malaise d'une éclipse; combien mon âme fut semblable à une mer sans lumière, en proie à sa propre tempête; et quand Elle, la Planète de cette heure, fut éteinte, quelle gelée rampa sur ces eaux, jusqu'au moment où de rivage en rivage les vagues mouvantes de mon être

tombèrent dans une mort de glace, inébranlable; et alors quels tremblements de terre la firent bâiller et se fendre, pendant que la blanche Lune lui souriait toujours, ces paroles le cachent. Sinon, chacune d'elles serait la clef d'intarissables larmes. Ne pleure pas pour moi !

Enfin, dans l'obscure Forêt, vint la vision que j'avais cherchée à travers angoisse et honte. Au milieu de ce désert glacé d'épines, ses mouvements firent éclater une splendeur semblable à celle du Matin, et de sa présence la vie fut irradiée à travers la grise terre et les branches nues et mortes; si bien que son chemin fut pavé et voûté de fleurs aussi suaves que les pensées de l'amour en boutons, et de sa respiration une musique émana comme une lumière; tous les autres sons furent pénétrés du faible, silencieux et doux esprit de ce son, de telle sorte que les vents sauvages restèrent suspendus muets tout alentour, et des parfums chauds et frais tombèrent de sa chevelure, dissolvant le froid inerte dans l'air glacé. Douce comme une incarnation du Soleil quand la lumière se change en amour, cette glorieuse et unique Forme flottait dans la caverne où j'étais couché, et appelait mon Esprit, et l'argile rêvante fut soulevée par la chose qui rêvait au-dessous d'elle comme la fumée par le feu, et dans le rayonnement de sa beauté je me levai, et sentis que l'aurore de ma longue nuit me pénétrait de sa vivante lumière; je reconnus que c'était la vision voilée à mes yeux pendant tant d'années, — que c'était Emily.

Sphères jumelles de lumière qui gouvernez cette Terre passive, ce monde d'amour, ce *moi* ; et dans leur germe réveillez tous ses fruits et toutes ses fleurs, et

dardez une puissance magnétique au plus profond de son cœur; qui soulevez ses vagues et ses brouillards, et par des lois éternelles guidez chaque vent et chaque marée à son nuage et à sa caverne destinée; qui endormez ses orages, chacun dans l'âpre tombeau qui fut son berceau, attirant sur les bosquets flétris les armées des averses ailées d'arc en ciel! Semblables à ces lumières mariant leurs rayons, qui des tours du Ciel projettent au dehors leurs regards, et enveloppent le globe errant d'un sommeil et d'une splendeur liquide, comme d'une robe, unissant leurs multiples influences confondues, égales mais diverses, pour concourir à une seule douce fin; — vous de même, brillantes souveraines, alternant votre empire, gouvernez la sphère de mon être, nuit et jour! Toi, sans dédaigner même une puissance empruntée, et toi, sans éclipser une lumière plus lointaine! A travers l'ombre des trois saisons, du Printemps à la maturité flétrie de l'Automne, éclairez-le dans l'Hiver de la Tombe où il peut mûrir pour une floraison plus brillante! Et toi aussi, ô belle Comète enflammée, qui entraînas le cœur de ce frêle Univers vers le tien; jusqu'à ce que, naufragés dans cette convulsion, alternant entre l'attraction et la répulsion, le tien s'égarât et que le sien fût déchiré en deux, oh! flotte de nouveau dans notre ciel azuré! Sois y à ton retour l'étoile levante de l'amour; le vivant Soleil te nourrira de son urne de feu d'or; la Lune voilera sa corne dans tes derniers sourires; le Soir et le Matin en adoration te rendront un culte avec l'encens d'une calme haleine et avec des lumières et des ombres, culte semblable à celui que rendent à l'étoile de la Mort et de la Naissance ces sauvages sœurs qui s'appellent l'Espérance et la Crainte

(leurs offrandes sont amoncelées sur le cœur); de ce divin sacrifice un Monde sera l'autel.

Dame de mon cœur, ne méprise pas ces fleurs de pensée, ce faible germe qui de son cœur des cœurs met au jour une plante dont le fruit, devenu parfait par la vertu de tes yeux ensoleillés, sera comme le fruit des arbres du Paradis.

Le jour est venu où tu dois t'envoler avec moi. Pour tout ce qu'il y a en moi de pesante mortalité, reste une sœur, une vestale silencieuse; mais à cette partie vivante, profonde, impérissable, qui n'est pas mienne, mais qui est moi-même, sois désormais unie, comme une jeune mariée, ravissante et ravie. L'heure est venue..... L'Étoile fatale s'est levée qui doit descendre sur une prison vide. Les murs sont hauts, les portes sont solides, serrées les sentinelles; mais jamais ces obstacles n'ont retenu l'amour vrai; il franchit toute clôture, comme l'éclair, qui de son invisible violence perce ses enveloppes; comme le libre souffle du Ciel, échappant à la main qui voudrait le saisir; comme la Mort, qui chevauche la pensée et se fraye son chemin à travers temples, tours, palais, rangs de bataille armés. L'amour est plus fort qu'elle et que tout le reste; car il peut briser son tombeau et affranchir les membres dans les chaînes, le cœur dans l'agonie, l'âme dans la poussière et le chaos.

Emily, un vaisseau flotte maintenant dans le port, une brise voltige sur le front des montagnes; il y a un sentier sur le parquet azuré de la mer, sentier que nulle carène jusqu'ici n'a jamais labouré; les alcyons couvent autour des îles sans écume; le perfide Océan a abjuré ses artifices; les mariniers joyeux sont hardis et

libres; dis, sœur de mon cœur, veux-tu voguer avec moi? Notre barque est semblable à un albatros, dont le nid est un Eden lointain de l'Orient empourpré; et nous nous assoirons entre ses ailes, pendant que la Nuit et le Jour, l'Ouragan et le Calme poursuivront leur vol, nos dociles serviteurs, à travers la Mer sans bornes, marchant étourdiment sur les talons l'un de l'autre. Il y a sous les cieux de l'Ionie une île, belle comme une épave du Paradis; et, car les ports ne sont ni sûrs ni favorables, cette terre serait restée une solitude, si un peuple de pasteurs n'y était né, qui dans l'air élyséen, clair et doré, a recueilli le dernier souffle de l'âge d'or; peuple simple et doué d'âme, innocent et hardi. La bleue Egée enveloppe cette demeure choisie de bruits toujours changeants de lumière et d'écume, baisant les sables tamisés, et les cavernes chenues; et tous les vents qui errent le long du rivage ondulent au gré de la marée ondulante; il y a des bois épais où habitent des formes de sylvains; et mainte fontaine, ruisselet et lac, aussi clairs qu'un diamant élémentaire, ou l'air serein du Matin; et bien loin au delà, les traces moussues laissées par les chèvres et les daims (que le rude berger ne foule qu'une fois par an) aboutissent à des clairières, des cavernes, des berceaux et des salles avec des murs de lierre, des chutes d'eau qui les illuminent, et un bruit qui ne manque jamais d'accompagner les rossignols de midi. Tout ce lieu est peuplé de douces brises; le brillant et clair élément qui baigne l'île est chargé de la senteur des fleurs de citronnier, qui flotte comme une bruine épaisse avec des averses invisibles et tombe sur les paupières comme un sommeil alangui; et du sein de la mousse percent des violettes et des

jonquilles, dardant leurs parfums comme des traits dans la cervelle jusqu'à ce que vous vous évanouissiez sous cette délicieuse peine. Chaque mouvement, chaque odeur, chaque rayon, chaque son est en harmonie avec cette profonde musique; c'est une âme dans l'âme; on dirait les échos d'un rêve d'avant la naissance. C'est une île suspendue entre le Ciel, l'Air, la Terre et la Mer, bercée dans une limpide tranquillité, aussi brillante que cet Eden errant, Lucifer, baignée par les suaves et bleus Océans d'une jeune atmosphère. C'est un lieu favorisé. Jamais la Famine ou le Fléau, la Peste, la Guerre ou le Tremblement de terre n'ont paru sur les sommets de ses montagnes; vautours aveugles, ils poursuivent bien loin de ces bords leur fatal chemin. Les ouragans ailés, allant chanter leurs psalmodies tonitruantes pour d'autres terres, laissent sur cette île des gouffres azurés de calme, ou se pleurent eux-mêmes en une rosée où ses champs et ses bois renouvellent sans cesse leur immortalité verte et d'or. Là de la mer s'élèvent et du ciel tombent de claires exhalaisons, suaves et brillantes, voile après voile, recélant chacune un charme particulier que le Soleil ou la Lune ou le Zéphyr recueillent jusqu'à ce que la beauté de l'île, comme une épousée nue, rayonnante à la fois d'amour et de grâce, rougisse et tremble de son propre excès; cependant, comme une lampe ensevelie, une Ame n'en brûle pas moins dans le cœur de cette délicieuse île, un atome de l'Éternel, dont le sourire se déploie de lui-même, pour être senti, mais non vu, sur les rochers gris, les vagues bleues, et les forêts vertes, remplissant leurs nus et vides interstices.

Mais la grande merveille de ce désert est une habita-

tion solitaire; par qui et comment elle fut bâtie, personne de ces rustiques insulaires ne l'a jamais su; ce n'est pas une forteresse, quoique sa hauteur domine les bois; mais elle a été élevée pour le plaisir par quelque sage et tendre Roi de l'Océan, avant que le crime ait été inventé, à l'aurore de la jeunesse du monde, un prodige de ces simples temps, un objet d'envie pour les îles, une maison de plaisance consacrée à sa sœur et à son épouse. C'est à peine si l'on y reconnaît une épave de l'art humain, c'est plutôt une œuvre Titanique; après avoir pris sa forme dans le cœur de la Terre, elle grandit dans les montagnes, sortant de la pierre vivante pour s'élever en cavernes brillantes et hautes; tous les symboles antiques et savants sont effacés, et à leur place le lierre et la vigne sauvage y entrelacent le fouillis de leurs mille branches entortillées; des fleurs parasites illuminent de leurs gemmes de rosée les sombres salles, et, quand elles sont flétries, le ciel perce à travers le réseau de leur trame d'hiver avec des plaques de lumière de lune, ou des atomes acérés d'étoiles, ou des morceaux du jour intense et serein, traçant une mosaïque sur leurs parquets de Paros. Et, le jour et la nuit, au loin, du haut des tours et des terrasses élevées, la Terre et l'Océan semblent dormir dans les bras l'un de l'autre et rêver de vagues, de fleurs, de nuages, de bois, de rochers, de tout ce que nous lisons dans leurs sourires, et que nous appelons réalité.

Cette île et cette maison sont à moi, et j'ai juré que tu serais la dame de cette solitude.... Et j'y ai arrangé quelques chambres qui regardent du côté de l'orient d'or, et s'ouvrent de plain-pied aux brises vivantes, qui cou-

lent comme des vagues au-dessus des vivantes vagues inférieures. J'y ai envoyé des livres et de la musique, et tous les instruments dont se servent les esprits élevés pour évoquer l'avenir de son berceau, le passé de son tombeau, et faire durer le présent dans des pensées et des joies qui sommeillent, mais ne peuvent mourir, enveloppées dans leur propre éternité.

Notre vie simple a peu de besoins, et le véritable goût ne prend point à son service le pâle homme de peine qui s'appelle Luxe, pour gâter la scène qu'il voudrait embellir ; mais la silencieuse nature avec tous ses enfants fréquente la colline. Le ramier dans le lierre en berceau prolonge sa plainte amoureuse, les hiboux voltigent le soir autour de l'habitation, et les jeunes étoiles brillent au milieu des rapides chauves-souris dans leur danse du crépuscule ; les daims mouchetés se couchent à la fraîche lumière de la lune devant notre porte, et la lente et silencieuse nuit se mesure aux palpitations de leur calme sommeil. Que ce soit là notre foyer dans la vie, et lorsque les années amasseront leurs heures flétries, comme des feuilles, sur notre déclin, nous deviendrons le jour à jamais suspendu, l'âme vivante de cette île Elyséenne, conscients, inséparables, ne faisant qu'un. En attendant, tous deux nous nous lèverons, nous nous assoirons, et nous promènerons ensemble sous la voûte du bleu ciel de l'Ionie ; nous errerons dans les prairies, ou gravirons les montagnes mousseuses, où les cieux bleus se courbent avec leurs vents les plus légers pour toucher leur amante ; ou bien nous nous attarderons là où le rivage, pavé de cailloux, sous les baisers vivants et pâmés de la mer, tremble et étincelle comme dans l'extase ; possédant tout ce qu'il y a dans cette calme

enceinte de bonheur et en étant possédés, nous possédant l'un l'autre, jusqu'à ce qu'aimer et vivre ne fassent qu'un ;... ou bien à l'heure de midi, nous irons où quelque vieille caverne blanche semble garder encore endormie la lumière de lune de la nuit expirée, sans que jamais le jour éveillé puisse y percer.

Un voile pour cacher notre retraite, aussi épais que celui de la Nuit, où un sommeil tranquille pourra tuer les lumières de tes yeux innocents : le sommeil, cette fraîche rosée de l'amour languissant, cette pluie dont les gouttes éteignent les baisers jusqu'à ce qu'ils se rallument de nouveau. Et nous causerons jusqu'à ce que la mélodie de la pensée devienne trop douce pour l'expression, et qu'elle meure en paroles, pour revivre en regards, qui dardent leurs intonations pénétrantes dans le cœur sans voix, faisant du silence une silencieuse harmonie. Nos souffles se mêleront, nos poitrines s'enchaîneront, et nos veines battront ensemble ; et nos lèvres, avec une autre éloquence que celle des mots, éclipseront l'âme qui brûle entre elles ; et les sources qui bouillonnent sous les plus intimes cavités de notre être, les fontaines de notre vie la plus profonde se confondront dans la pureté d'or de la passion, comme les sources des montagnes sous le Soleil du matin. Nous deviendrons le même être, nous ne serons plus qu'un esprit en deux corps... Oh ! pourquoi deux ? Une seule passion en deux cœurs jumeaux, qui grandit et s'étend jusqu'à ce que, comme deux météores de flamme épandue, ces deux sphères embrasées par elle deviennent la même, se touchent, se mêlent, se transfigurent ; brûlant toujours, et toujours inconsumables ; trouvant un aliment dans la substance l'une de l'autre, comme des flammes trop

pures, trop légères, trop éthérées pour nourrir leur brillante vie d'une indigne proie, qui se dirigent vers le ciel et ne peuvent jamais s'évanouir ; une seule espérance en deux volontés, une seule volonté sous l'ombre de deux esprits, une seule vie, une seule mort, un seul ciel, un seul enfer, une seule immortalité, un seul anéantissement ?

Malheureux que je suis ! Les paroles ailées avec lesquelles mon âme voudrait pénétrer les sublimités du rare univers de l'Amour, sont des chaînes de plomb autour de son vol de feu ;.... je palpite, je tombe, je tremble, j'expire !...

Faibles vers, allez, agenouillez-vous aux pieds de votre souveraine, et dites-lui : « Nous sommes les maîtres de ton esclave ; que voulez-vous faire de nous et du nôtre et du tien ? » Puis appelez vos sœurs de la caverne de l'Oubli, et chantez bien haut : « La peine même de l'Amour est douce ; mais sa récompense est dans le monde divin, qu'il bâtit, sinon ici, au-delà du tombeau. » Ainsi vous vivrez quand je serai là. Alors hâtez-vous de visiter les cœurs des hommes jusqu'à ce que vous rencontriez Marina, Vanna, Primus, (1) et les autres ; et invitez-les à s'aimer l'un l'autre et à être bénis : laissez la troupe qui erre, et qui réprouve ; et venez et soyez mes hôtes... car je suis celui de l'Amour.

(1) Sous le nom de Marina, il faut voir Mistress Shelley, et probablement, comme le conjecture M. Rossetti, sous celui de Vanna et de Primus, les Williams, les nouveaux amis de Shelley.

ADONAIS

ÉLÉGIE SUR LA MORT

DE

JOHN KEATS

AUTEUR D'*ENDYMION*, *HYPÉRION*, ETC...

« Tu brillas d'abord parmi les vivants comme l'astre du matin ; maintenant que tu es mort, tu brilles comme Hesperos, parmi ceux qui ont vécu. »

PLATON.

1821

PRÉFACE

« *Quel poison, ô Bion, souilla ta bouche, quel poison fatal put toucher de telles lèvres, et ne pas s'adoucir ? Quel mortel fut assez sauvage, pour te verser et t'offrir du poison pendant que tu parlais, ou pour fuir ton chant ?* »

MOSCHUS, *Épitaphe de Bion.*

J'ai l'intention de joindre à l'édition de Londres de ce poème une étude critique sur les droits de celui qui y est pleuré à être classé parmi les écrivains du plus haut génie qui aient illustré notre âge. Ma répugnance bien connue pour les étroits principes de goût d'après lesquels quelques-unes de ses premières compositions ont été exécutées prouve au moins que je suis un juge impartial. Je considère le fragment d'*Hypérion*, comme n'étant inférieur à rien de ce qui a jamais été produit par un écrivain du même temps.

John Keats mourut à Rome de consomption, dans sa vingt-quatrième année, le 23 février 1821 ; il fut enseveli dans le romantique et solitaire cimetière des protestants de cette ville, sous la pyramide qui est la tombe de Cestius et sous les tours et murs massifs, aujourd'hui désolés et tombant en poussière, qui formaient le circuit de l'ancienne Rome. Ce cimetière est un espace ouvert au milieu des ruines couvertes en hiver de violettes et de pâquerettes. On pourrait devenir amoureux de la mort, à penser que l'on sera enseveli dans un si doux lieu.

Le génie du poète pleuré, à la mémoire de qui j'ai dédié ces vers trop indignes de lui, n'était pas moins délicat et fragile qu'il était beau ; et là où abondent les vers rongeurs, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que sa jeune fleur ait été

flétrie dans le bouton ? La sauvage critique de son *Endymion*, publiée dans la *Quarterley Review*, produisit sur cet esprit susceptible le plus violent effet ; l'agitation à laquelle elle donna naissance aboutit à la rupture d'un vaisseau dans les poumons ; une rapide consomption s'ensuivit, et les hommages que des critiques plus candides rendirent ensuite à la puissance de ses facultés ne purent guérir une blessure si étourdiment infligée.

On peut bien dire que ces misérables ne savent pas ce qu'ils font. Ils décochent leurs insultes et leurs calomnies sans s'inquiéter si le trait empoisonné tombe sur un cœur endurci par mille coups, ou sur un cœur, comme celui de Keats, fait d'une étoffe plus pénétrable. Un de leurs associés est, à ma connaissance, un calomniateur des plus vils et sans principes. Quant à *Endymion*, quels que puissent être ses défauts, était-ce un poème qui devait être traité avec tant de mépris par des hommes qui avaient célébré sur tous les tons d'un complaisant panégyrique *Paris* et *Woman*, et un *Conte syrien*, MM. Lafanu, Barrett et Howard Payne, et une longue liste d'illustres obscurs? Sont-ce là les hommes qui, dans leur excellent naturel venal, ont osé établir un parallèle entre le Rév. M. Milman et lord Byron ? A quel moucheron se sont-ils attaqués, après avoir avalé tous ces chameaux? A quelle femme surprise en adultère le plus déterminé de ces prostitués littéraires ose-t-il jeter son infâme pierre ? Misérable ! vous, l'un des plus infimes, avoir ainsi de gaîté de cœur défiguré l'un des plus nobles spécimens de l'œuvre de Dieu! Et vous ne pouvez pas invoquer pour excuse, meurtrier que vous êtes, que vous n'avez poignardé qu'en paroles, et non en action.

J'ignorai les circonstances des derniers moments du pauvre Keats jusqu'au jour où cette Elégie allait être mise sous presse. On m'a donné à entendre que la blessure que cette âme de sensitive reçut de la critique de l'*Endymion* fut exaspérée par le sentiment amer de bienfaits non payés de retour ; le pauvre garçon semble ainsi s'être vu dépossédé de la vie autant par ceux pour qui il avait dé-

pensé les promesses de son génie, que par ceux à qui il avait prodigué sa fortune et ses soins. Il fut accompagné à Rome et veillé dans sa dernière maladie par M. Severn, un jeune artiste du plus grand avenir ; celui-ci, me dit-on, « risqua presque sa propre vie, et sacrifia toute autre pensée pour donner d'infatigables soins à son ami mourant ». Si j'avais connu ces circonstances avant d'avoir achevé mon poème, j'aurais été tenté d'ajouter mon faible tribut d'éloges à cette récompense plus solide que l'homme vertueux trouve dans la conscience de ses propres intentions. M. Severn peut se passer d'une récompense taillée dans « une étoffe dont les rêves sont faits ». Sa conduite est le présage d'or de son succès dans sa future carrière. Puisse l'Esprit immortel de son illustre ami animer les créations de son pinceau et plaider contre l'Oubli en faveur de son nom !

ADONAIS

I

Je pleure Adonais... il est mort ! Oh ! pleurons Adonaïs! quoique nos larmes ne puissent faire fondre la glace qui enchaîne une tête si chère ! Et toi, Heure triste, choisie d'entre toutes les années pour pleurer notre perte, éveille tes obscures compagnes, apprends-leur à partager ton propre chagrin, dis-leur : « Avec moi est mort Adonais ! Jusqu'à ce que l'Avenir ose oublier le Passé, son destin et sa renommée seront un écho et une lumière dans l'éternité ! »

II

Où étais-tu, puissante Mère, quand il était couché, quand ton fils était couché, percé d'un trait qui vole dans les ténèbres ? Où était la solitaire Uranie, quand Adonais mourut ? Ses yeux voilés, au milieu des Echos attentifs, elle était assise dans son Paradis, pendant que de son doux souffle enamouré l'un d'eux rallumait toutes les mélodies évanouies, avec lesquelles, semblables à des fleurs qui se moquent du cadavre qu'elles recouvrent, il avait embelli et voilé l'approche du spectre de la Mort.

III

Oh ! pleurons Adonais ! Il est mort ! Veille, ô mélancolique Mère, veille et pleure ! Et cependant, pourquoi ? Eteins plutôt dans leur lit brûlant tes larmes enflammées, et que ton cœur plein de murmures garde,

comme le sien, un sommeil muet et sans plaintes ; car il est allé où descendent toutes choses sages et belles. Oh ! ne rêve pas que l'Abîme amoureux voudra le rendre encore à l'air vital : la Mort se repaît de sa voix muette, et rit de notre désespoir.

IV

O la plus mélodieuse des pleureuses, lamente-toi encore ! Pleure encore, Uranie !.... Il est mort, celui qui fut le Père d'un immortel chant (1), aveugle, vieux et solitaire, tandis que de lui, l'orgueil de son pays, le prêtre, l'esclave et le liberticide triomphaient et se moquaient avec maint rite odieux de luxure et de sang ; il descendit, sans terreur, dans le gouffre de la mort ; mais son esprit lumineux règne encore sur la terre, le troisième parmi les Fils de Lumière.

V

O la plus mélodieuse des pleureuses, pleure encore ! Tous n'ont pas osé gravir ce brillant sommet ; et plus heureux ceux qui connurent leur bonheur, dont les flambeaux brûlent encore dans cette nuit du temps où les soleils ont péri ! D'autres plus sublimes, frappés par la colère envieuse de l'homme ou de Dieu, sont tombés, éteints dans tout l'éclat de leur aurore ; et quelques-uns vivent encore, foulant le chemin épineux, qui conduit, à travers la fatigue et la haine, au séjour serein de la Renommée.

VI

Mais aujourd'hui ton plus jeune, ton plus cher fils a péri, le nourrisson de ton veuvage, qui croissait, comme

(1) Milton.

une pâle fleur chérie de quelque triste vierge, et nourrie des larmes du véritable amour en guise de rosée. O la plus mélodieuse des pleureuses, pleure encore! Ta dernière espérance, la dernière et la plus aimée, la fleur, dont les pétales rongés avant d'éclore sont morts en promettant leur fruit, est perdue; le lis brisé gît à terre, l'orage a passé sur lui.

VII

Il est allé à cette haute Capitale, où la royale Mort tient sa pâle cour dans la beauté et la ruine; et il a acheté, au prix du plus pur souffle, un tombeau parmi les éternels. Va! Hâte-toi, tandis que la voûte du jour bleu de l'Italie sert encore si dignement de toiture à sa tombe! tandis qu'il est encore couché, comme dans un sommeil de rosée; ne le réveille pas! Assurément il se repaît à satiété du profond et liquide repos, oubliant tout mal.

VIII

Il ne s'éveillera plus, oh! jamais plus! Dans la chambre crépusculaire s'étend rapidement l'ombre de la blanche Mort, et à la porte l'invisible Corruption attend pour lui tracer le dernier chemin à son obscur séjour; l'éternelle Faim est assise, mais la pitié et le respect adoucissent sa pâle rage, et elle n'ose pas défigurer une si belle proie, jusqu'à ce que les ténèbres et la loi du changement aient tiré sur son sommeil le mortel rideau.

IX

Oh! pleurons Adonais!... Les Rêves rapides, les Ministres de la pensée ailés de passion, qui étaient ses troupeaux, qu'il paissait près des courants vivants de

son jeune esprit, et à qui il enseignait l'amour qui était sa musique, n'errent plus, — n'errent plus de cervelle en cervelle enflammée, mais languissent au lieu même où ils ont pris leur essor ; et ils pleurent leur destinée autour du cœur froid, où, après leur douce peine, ils ne pourront plus jamais reprendre des forces, ni trouver un abri.

X

Et l'une de ces formes, de ses mains tremblantes, presse sa froide tête, et l'évente de ses blanches ailes, et crie : « Notre amour, notre espoir, notre chagrin, n'est pas mort ! Vois, sur la frange soyeuse de ses yeux évanouis, comme la rosée sur une fleur endormie, brille une larme que quelque Rêve a détachée de son cerveau. » Ange perdu d'un Paradis en ruines ! Elle ne savait pas que c'était sa propre larme, et sans laisser de trace elle s'évanouit, comme un nuage qui a pleuré sa pluie.

XI

Une autre d'une urne transparente de rosée étoilée baignait ses membres brillants, comme pour les embaumer ; une autre coupait ses boucles éparses, et en faisait une guirlande qu'elle jetait sur lui comme une couronne de fleurs ornée de larmes gelées en guise de perles ; une autre, dans son chagrin obstiné, brisait son arc et ses flèches ailées, comme pour refouler la douleur d'une plus grande perte par celle d'une moindre ; et amortissait le feu barbelé contre sa joue glacée.

XII

Une autre Splendeur voltigea sur sa bouche, cette bouche d'où elle avait coutume de tirer le souffle qui

lui donnait la force de percer l'esprit le mieux gardé, et de faire pénétrer dans le cœur palpitant l'éclair et la musique ; l'humide mort éteignit sa caresse sur ses lèvres de glace ; et, comme un météore mourant teint de sa lueur une guirlande de vapeur éclairée par la lune qu'embrasse la froide nuit, elle colora un instant ses pâles membres et s'éclipsa.

XIII

Et d'autres vinrent... Désirs et Adorations, Persuasions ailées, et Destinées voilées ; Splendeurs et Ombres, et incarnations aux lueurs indécises d'Espérances et de Craintes, et Fantaisies crépusculaires, et Chagrin, avec sa famille de Soupirs ; et Plaisir, aveuglé par les larmes, conduit par la lueur de son propre sourire mourant lui servant d'yeux, vinrent en un lent cortège ; et dans son mouvement cette pompe ressemblait au cortège d'un brouillard sur un courant d'automne.

XIV

Tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait transformé en pensée, de forme, de couleur, de parfum et de doux son, pleurait Adonais. Le Matin regagnait sa tour d'observation de l'Orient, et sa chevelure dénouée, mouillée de larmes qui auraient pu embellir la terre, obscurcissait les yeux aériens qui allument le jour ; au loin le mélancolique Tonnerre se lamentait, le pâle Océan était couché dans un sommeil inquiet, et les Vents sauvages volaient alentour, sanglotant dans leur abattement.

XV

L'Echo perdu s'assied au milieu des montagnes sans voix, et nourrit son chagrin de son chant remémoré ; et

il ne veut plus répondre aux vents ni aux fontaines, ni aux oiseaux amoureux perchés sur la jeune brindille verte, ni à la corne du pâtre, ni à la cloche à la tombée du jour ; depuis qu'il ne peut plus contrefaire ses lèvres, plus chères que celles dont il pleure le dédain en se faisant l'ombre de tous les sons ; — un lugubre murmure, c'est tout ce que les habitants des bois entendent entre leurs chants.

XVI

Le chagrin a rendu le jeune Printemps sauvage, et il laisse tomber ses bourgeons naissants, comme s'il était l'Automne, ou qu'ils fussent des feuilles mortes ; depuis que celui qui était son délice a disparu, pour qui réveillerait-il l'année attristée ? Hyacinthe était moins cher à Phœbus, et Narcisse à lui-même que tu ne l'étais à tous deux, Adonais ; ils se tiennent pâles et flétris au milieu des compagnons languissants de leur jeunesse, leur rosée toute changée en pleurs, leurs parfums en soupirs de pitié.

XVII

La sœur de ton esprit, le solitaire rossignol, ne pleure pas son compagnon avec une tristesse aussi mélodieuse ; l'aigle, qui comme toi pourrait escalader le ciel, et dans les régions du soleil nourrir du matin sa puissante jeunesse, quand il plane et crie autour de son nid vide, ne fait pas entendre des plaintes aussi déchirantes qu'Albion sur toi ; la malédiction de Caïn s'est abattue sur la tête de celui qui a percé ta poitrine innocente, et a fait fuir d'effroi l'âme angélique qui était son hôte terrestre !

XVIII

Ah ! malheureux que je suis ! L'Hiver est venu et

parti, mais le chagrin revient avec l'année renaissante. Les airs et les courants renouvellent leurs joyeux concerts ; les fourmis, les abeilles, les hirondelles reparaissent ; des feuilles et des fleurs nouvelles parent le cercueil de la Saison morte ; les oiseaux amoureux s'accouplent dans chaque buisson et bâtissent leurs demeures moussues dans les champs et les bruyères ; le vert lézard et le serpent d'or, comme des flammes en liberté, se réveillent de leur torpeur.

XIX

A travers les bois, les courants, les champs, les montages et l'océan, du cœur de la terre a éclaté une vie intense, ainsi que cela s'est toujours fait, avec divers changements et mouvements, depuis le grand matin du monde où pour la première fois Dieu illumina le chaos. Immergées dans sa vapeur, les lampes du ciel étincellent d'une plus suave lumière ; toutes les choses les plus infimes, haletantes de la soif sacrée de la vie, se développent et déploient dans les délices de l'amour la beauté et la joie de leur force renouvelée.

XX

Le cadavre lépreux, touché par ce tendre esprit, s'exhale lui-même en fleurs à la suave haleine ; comme des incarnations d'étoiles, dont la splendeur est changée en fragrance, elles illuminent la mort, et se moquent du ver joyeux qui veille sous elles. Rien de ce que nous connaissons ne meurt ; cela seul qui connaît sera-t-il comme une épée consumée avant le fourreau par l'éclair aveugle ? L'atome intense brille un moment, puis s'éteint dans le plus froid repos.

XXI

Hélas ! Tout ce que nous aimions de lui serait-il, excepté pour notre chagrin, comme s'il n'avait jamais été, et le chagrin lui-même serait-il mortel ! Malheureux que je suis ! D'où venons-nous, et pourquoi sommes-nous ? De quelle scène sommes-nous les acteurs ou les spectateurs ? Grand et petit se rencontrent confondus dans la mort, qui ne fait que prêter à la vie ce qu'elle doit lui emprunter. Aussi longtemps que les cieux seront bleus, et que les champs seront verts, le soir doit être l'avant-coureur de la nuit, et la nuit pousser le matin, le mois suivre le mois avec le malheur, et l'année éveiller l'année pour le chagrin.

XXII

Lui ne s'éveillera plus ! oh ! plus jamais ! « Eveille-toi », cria la Misère, « Mère sans enfant, lève-toi de ton sommeil, et éteins dans le cœur de ton cœur une blessure plus cruelle que la sienne avec des larmes et des soupirs. » Et tous les Rêves qui veillaient sur les yeux d'Uranie, et tous les Échos que le chant de leur sœur avait maintenus dans un sacré silence, crièrent : « Lève-toi ! » Aussi rapide qu'une pensée piquée par le serpent Mémoire, la Splendeur languissante s'élança de son repos d'ambroisie.

XXIII

Elle se leva comme une nuit d'automne, qui s'élance des régions de l'Est, et sauvage et sombre suit le jour d'or, qui, sur ses ailes éternelles, comme une ombre abandonnant un cercueil, a laissé la terre un cadavre. Ainsi chagrin et crainte frappèrent-ils, ainsi éveillèrent-

ils, ainsi entraînèrent-ils Uranie, ainsi attristèrent-ils autour d'elle comme une atmosphère de brouillard orageux ; ainsi la poussèrent-ils jusqu'au lieu lugubre où était couché Adonais.

XXIV

Hors de son secret paradis, elle se hâta à travers camps et cités, hérissés de pierres et d'acier, à travers les cœurs humains qui, ne cédant point à son pas aérien, blessaient la plante invisible de ses tendres pieds partout où ils se posaient. Et les langues barbelées et les pensées plus tranchantes encore déchiraient la forme suave qu'elles ne pouvaient pas repousser, et dont le sang sacré, comme les jeunes larmes de mai, pavait de fleurs éternelles ce chemin indigne d'elles.

XXV

Dans la chambre mortuaire un moment la Mort, honteuse à la présence de ce pouvoir vivant, rougit jusqu'à l'anéantissement, et le souffle revint visiter ces lèvres, et la pâle lueur de la vie brilla de nouveau sur ces membres tout à l'heure ses plus chères délices. « Ne me laisse pas hagarde et sombre et sans soutien, comme l'éclair silencieux laisse la nuit sans étoiles ! Ne me laisse pas ! » cria Uranie. Son désespoir réveilla la Mort ; la Mort se leva et sourit, et rencontra sa vaine caresse.

XXVI

« Reste encore un peu ! parle-moi encore une fois ; baise-moi aussi longtemps seulement qu'un baiser peut vivre ; et dans ma poitrine sans cœur et ma cervelle brûlante ce mot, ce baiser survivra à toute autre pensée,

ne vivant plus que de l'aliment du plus triste souvenir, maintenant que tu es mort, comme si c'était une partie de toi-même, mon Adonais ! Je donnerais tout ce que je suis, pour être ce que tu es maintenant ! Mais je suis enchaînée au Temps, et je ne puis m'en séparer !

XXVII

« O charmant enfant, beau comme tu étais, pourquoi as-tu trop tôt laissé les sentiers frayés des hommes, et de tes faibles mains, quoique avec un cœur puissant, défié le dragon non repu dans son antre ? Sans défense comme tu étais, où était alors la sagesse, ce bouclier et ce miroir, ou le mépris, cette lance ? Ou bien, si tu avais attendu la pleine révolution qui eût permis à ton esprit de développer pleinement sa sphère croissante, les monstres du désert de la vie auraient fui devant toi comme un daim.

XXVIII

« Les loups en troupe qui ne sont hardis qu'à la poursuite, les obscènes corbeaux qui crient sur les morts, les vautours, fidèles à la bannière du conquérant, qui se repaissent des restes de la Désolation, et dont les ailes dégouttent la contagion, comme ils se sont enfuis, lorsque, semblable à Apollon avec son arc d'or, le Pythien de ce siècle lança une flèche et sourit (1) ! Les brigands n'essayent pas un second coup, et font les chiens couchants devant les pieds superbes qui les méprisent ainsi prosternés.

XXIX

« Le soleil jaillit, et mille reptiles pullulent ; il se

(1) Allusion à Byron et à sa satire des « Critiques écossais et des bardes anglais ».

couche, et chaque insecte éphémère descend dans la mort sans aurore, et les immortelles étoiles s'éveillent de nouveau. Ainsi en est-il dans le monde des hommes vivants ; un esprit semblable à un dieu s'élève et plane ; dans son charme il met à nu la terre et voile le ciel ; et, quand il sombre, les multitudes qui obscurcissaient ou partageaient sa lumière abandonnent aux lampes ses sœurs la terrible nuit de l'esprit. »

XXX

Elle se tut ; et les Bergers de la Montagne vinrent, leurs guirlandes flétries, leur magique manteau déchiré. Le Pèlerin de l'Eternité (1), dont la renommée se courbe comme un ciel sur sa tête vivante, monument précoce, mais durable, vint, voilant dans le chagrin tous les éclairs de son chant. De ses bords sauvages Ierne envoya le plus doux chantre lyrique de ses tristes malheurs (2), et l'amour apprit au chagrin à tomber de ses lèvres comme une musique.

XXXI

Au milieu d'autres d'une moindre renommée, il vint une fragile Forme, un fantôme parmi les hommes, sans compagnons, semblable au dernier nuage de l'orage expirant dont le tonnerre est le glas. Celui-là (3), je le devine, avait contemplé la beauté nue de la nature, comme Actéon ; alors il fuyait à l'écart avec de faibles pas sur le désert du monde, et le long de cet âpre chemin ses propres pensées poursuivaient, comme des chiens courants en furie, leur père et leur proie.

(1) Byron.
(2) Le poète irlandais Thomas Moore.
(3) Shelley.

XXXII

Un esprit semblable à un léopard, beau et rapide, un amour masqué de désolation, un pouvoir ceint de faiblesse ; il peut à peine soulever le poids de l'heure qui l'accable. C'est une lampe mourante, une averse qui tombe, une vague qui se brise ; pendant même que nous parlons, n'est-elle pas brisée ? Sur la fleur qui se flétrit le soleil meurtrier sourit radieusement ; sur une joue la vie peut étinceler en sang, même pendant que le cœur se brise.

XXXIII

Sa tête était couronnée de pensées flétries et de violettes fanées, blanches, bigarrées et bleues ; et il brandissait une lance brillante surmontée d'un cône de cyprès ; autour de sa rude hampe vibraient de sombres tresses de lierre, dégouttant de la rosée de midi de la forêt, pendant que son cœur battant sans repos secouait la faible main qui la tenait ; il vint le dernier, délaissé et à l'écart, un daim abandonné du troupeau, atteint par le trait du chasseur.

XXXIV

Tous se tenaient à distance, et à travers leurs larmes souriaient à son partial gémissement ; cette noble troupe connaissait bien celui qui pleurait alors dans la destinée d'un autre son propre destin. Pendant qu'avec les accents d'une terre inconnue il chantait un nouveau chagrin, la triste Uranie examinait attentivement le visage de l'Etranger, et murmurait : « Qui es-tu ? » Lui ne répondit pas, mais d'une main soudaine il mit à nu son front stigmatisé et sanglant, qui ressemblait à celui de Caïn ou du Christ. — Oh ! si cela était !

XXXV

Mais quelle voix plus suave murmure sur le mort ? Quel front se drape dans ce manteau noir ? Quelle est cette forme qui se penche tristement sur le blanc lit de mort, imitant un marbre funéraire, et dont le cœur accablé se soulève sans un gémissement? Si c'est Lui (1), le plus aimable des sages, qui formait, caressait, aimait et honorait celui qui est parti, je ne veux point, avec d'inharmonieux soupirs, troubler le silence du sacrifice accepté par ce cœur.

XXXVI

Notre Adonais a bu le poison ; oh ! quel meurtrier sourd et venimeux a pu couronner la coupe prématurée de sa vie avec un pareil breuvage de douleur? Ce reptile sans nom voudrait maintenant se désavouer lui-même ; il a ressenti, et cependant il pouvait s'y soustraire, cette magique harmonie dont le prélude a soulevé l'envie, la haine, et l'injustice, mais qui grondait dans cette poitrine solitaire; et il s'est tu dans l'attente du chant magistral de celui dont la main est froide, et la lyre d'argent détendue.

XXXVII

Vis, ô toi dont l'infamie ne peut être la gloire ! Vis ! Ne redoute pas de moi un plus lourd châtiment, toi, tache insignifiante sur un nom qui vivra dans la mémoire ! Mais sois toi-même, et sache être toi-même ! Sois toujours à ton heure libre de verser le venin, quand tes crochets déborderont ; le Remords et le Mépris de soi-même s'attacheront à toi ; la Honte brûlante consu-

(1) Leigh Hunt.

mera en secret ton front ; et semblable à un chien battu, tu trembleras — comme aujourd'hui.

XXXVIII

Nous, ne pleurons pas de ce que celui qui faisait nos délices s'est enfui loin de ces vautours de proie qui crient ici-bas. Il veille ou dort avec la patiente mort. Tu ne peux planer là où maintenant il réside. La poussière à la poussière ! mais le pur esprit reviendra flotter à la source brûlante d'où il est sorti, une portion de l'Éternel, qui doit luire à travers le temps et le changement, inextinguible, toujours la même, pendant que tes froides cendres étoufferont le sordide foyer de la honte.

XXXIX

Paix ! Paix ! Il n'est pas mort, il ne dort pas ! Il s'est réveillé du songe de la vie. C'est nous, qui, perdus dans d'orageuses visions, guerroyons sans profit avec des fantômes, et dans un insensé délire frappons du poignard de notre esprit des riens invulnérables. C'est nous qui tombons en pourriture comme des cadavres dans un charnier ; crainte et chagrin nous convulsionnent et nous consument jour par jour, et les froides espérances pullulent comme des vers dans notre argile vivante.

XL

Il a plané au-delà de l'ombre de notre nuit ; envie et calomnie, haine et peine, et cette inquiétude que les hommes appellent plaisir ne peuvent plus ni le toucher ni le torturer désormais ; il est à l'abri de la lente flétrissure de la contagion de ce monde, il ne peut plus

maintenant déplorer en vain un cœur devenu froid, une tête devenue grise, ni, lorsque l'être même de l'âme a cessé de brûler, remplir de cendres sans étincelles une urne non pleurée.

XLI

Il vit, il est éveillé ; c'est la Mort qui est morte, non pas lui ; ne pleurons pas sur Adonais. Toi, jeune Aurore, change toute ta rosée en splendeur ; car l'esprit que tu pleures n'est point parti ! Vous, cavernes, et vous, forêts, cessez de gémir ! Cessez, vous, fleurs flétries et fontaines ! Et toi, Air, qui, comme un voile de deuil, as jeté ton écharpe sur la terre abandonnée, maintenant laisse la toute nue aux joyeuses étoiles qui sourient à son désespoir !

XLII

Il ne fait plus qu'un avec la Nature ; dans toute sa musique sa voix se fait entendre, depuis le gémissement du tonnerre, jusqu'au chant du doux oiseau nocturne ; sa présence se fait sentir et reconnaître dans les ténèbres et dans la lumière, dans l'herbe et la pierre, s'étendant partout où peut se mouvoir cette Puissance qui a absorbé son être dans le sien, cette Puissance qui gouverne le monde avec l'amour qui ne se consume jamais, le soutient dans ses fondements, et l'embrase d'en haut.

XLIII

Il est une portion de la beauté qu'un jour il a contribué à rendre plus adorable ; quand la force plastique de l'Esprit passe à travers le monde inerte et épais, il y a sa part ; avec elle il impose à toutes les nouvelles

successions de phénomènes les formes qu'ils revêtent ; il force les scories qui entravent son vol à prendre malgré elles sa propre ressemblance, selon que chacune de leurs masses peut la porter ; il éclate dans sa beauté et sa puissance, du sein des arbres, des bêtes et des hommes, dans la lumière du Ciel.

XLIV

Les splendeurs du firmament du temps peuvent s'éclipser, mais non s'éteindre ; comme les étoiles elles atteignent la hauteur qui leur est désignée, et la mort est un brouillard traînant qui ne peut effacer l'éclat qu'il peut voiler. Quand une sublime pensée élève un jeune cœur au-dessus de son enveloppe mortelle, que l'amour et la vie luttent en lui pour la réalisation de sa terrestre destinée, là les morts vivent et se meuvent, comme des vents de lumière dans un air sombre et orageux.

XLV

Les héritiers d'une renommée ébauchée se levèrent de leurs trônes, bâtis au-delà de la mortelle pensée, bien loin dans l'invisible. Chatterton se leva pâle, sa solennelle agonie ne s'était point encore évanouie sur son front ; Sidney se leva, tel qu'il était quand il combattait et tombait, vivait et aimait, plein d'une sublime douceur, un esprit sans tache ; et Lucain glorifié par sa mort. Quand ceux-ci se levèrent, l'Oubli recula en frémissant comme une chose réprouvée.

XLVI

Et d'autres encore, — dont les noms sont obscurs sur la Terre, mais dont l'émanation transmise ne peut mourir aussi longtemps que le feu survit à l'étincelle, sa

mère, — se levèrent, vêtus d'une éblouissante immortalité. « Tu es devenu comme l'un de nous, crient-ils, c'est pour toi que là-bas cette sphère sans roi s'est si longtemps balancée aveugle dans sa majesté inoccupée, silencieuse et seule au milieu d'un ciel de chant. Prends possession de ton trône ailé, toi Vesper de notre troupe ! »

XLVII

Qui pleure Adonais? Oh ! viens ici, pauvre malheureux, et apprends à vous connaître mieux, toi et lui. Etreins de ton âme palpitante la terre suspendue; comme d'un centre, darde la lumière de ton esprit au-delà de tous les mondes jusqu'à ce que sa force de rayonnement remplisse la vide circonférence ; puis recule d'effroi pour t'attacher à un point dans notre jour et notre nuit; et garde ton cœur léger, de peur qu'il ne te fasse tomber, quand l'espérance a allumé l'espérance, et t'a leurré jusqu'au bord de l'abîme.

XLVIII

Ou bien va à Rome, qui n'est pas, oh non ! son sépulcre, mais celui de notre joie. Peu importe que les âges, les empires, et les religions y gisent ensevelis dans les ruines qu'ils ont faites ; un homme tel que lui peut prêter de la gloire, ils n'en empruntent pas de ceux qui ont fait du monde leur proie ; lui, il est réuni aux rois de la pensée qui ont essayé de lutter avec la décadence de leur temps, et qui du passé sont tout ce qui ne peut jamais passer.

XLIX

Va à Rome, à la fois le paradis, le tombeau, la cité et le désert ! Traverse les lieux où ses débris s'élèvent

comme des montagnes disséminées, où les herbes en fleur, les taillis odorants revêtent les os de la nudité de la Désolation, jusqu'à ce que l'Esprit du lieu conduise tes pas à un talus verdoyant où, sur les morts, comme un sourire d'enfant, une lumière de fleurs riantes s'étend sur le gazon.

L

Là tout autour tombent en poussière des murs grisâtres dont se repaît le Temps stupide, comme un feu languissant d'un tison blanchi ; et une pyramide aiguë avec sa pointe sublime, servant de pavillon à la poussière de celui qui avait rêvé ce refuge pour sa mémoire, s'élève comme une flamme transformée en marbre ; et au dessous s'étend un champ, où une bande plus récente a planté dans le sourire du ciel son camp de mort, souhaitant la bienvenue à celui que nous perdons, d'un souffle à peine éteint.

LI

Arrête-toi là. Ces tombeaux sont tous encore trop jeunes (1) pour avoir oublié le chagrin, qui leur a à chacun confié son fardeau ; et, si le sceau est mis ici sur la source d'un esprit qui pleure, ne le brise pas ! Trop sûrement tu trouveras, de retour à ta maison, ta propre source pleine de larmes et de fiel. Contre le vent amer du monde cherche un abri dans l'ombre du tombeau. Pourquoi craindrions-nous de devenir ce qu'est Adonais?

LII

L'Un seul reste, le multiple change et passe : la lumière

(1) Shelley songe ici à son cher petit William, enseveli dans ce cimetière de Rome à peine deux ans auparavant.

du ciel brille pour toujours, les ombres de la terre s'envolent ; la vie, semblable à un dôme de verre aux mille couleurs, tache le blanc rayonnement de l'éternité, jusqu'à ce que la Mort la réduise en poussière... Meurs, si tu veux être avec ce que tu cherches ! Suis-le où toutes choses sont envolées ! — Le ciel azuré de Rome, les fleurs, les ruines, les statues, la musique, les paroles, sont trop faibles pour dire en toute vérité la gloire qu'ils communiquent.

LIII

Pourquoi attendre, pourquoi retourner en arrière, pourquoi reculer, ô mon cœur ? Tes espérances sont parties avant toi ; elles se sont séparées de toutes les choses d'ici-bas ; tu n'as plus qu'à partir ! L'année qui s'écoule, l'homme, la femme ont perdu une de leurs lumières ; et ce qui est toujours cher t'attire pour t'écraser, et te repousse pour te faire dépérir ! Le doux ciel sourit, le vent murmure à voix basse tout près de toi : c'est Adonais qui t'appelle ! Oh ! hâte-toi de le rejoindre ! Que la vie ne sépare plus ce que la mort peut réunir à jamais !

LIV

Cette lumière dont le sourire enflamme l'univers, cette beauté dans laquelle toutes choses agissent et se meuvent, cette bénédiction que l'anathème ténébreux de la naissance ne peut éteindre, cet Amour qui soutient tout, qui, à travers le tissu de l'être aveuglément tramé par l'homme et la bête et la terre et l'air et la mer, brûle brillant ou obscur, pendant que chacun est le miroir de ce feu dont toutes choses sont altérées, rayonne

maintenant sur moi, consumant les derniers nuages de la froide mortalité.

LV

Le souffle dont j'ai invoqué la force dans mon chant descend sur moi ; la barque de mon esprit est entraînée loin du rivage, loin de la foule tremblante, dont les voiles n'ont jamais été le jouet de la tempête. La terre massive et les cieux sphériques se fendent ! Je suis emporté bien loin, dans les ténèbres et l'épouvante ! Tandis que, brûlant à travers le plus intime voile du ciel, l'âme d'Adonais, semblable à une étoile, rayonne du séjour où habitent les choses éternelles.

HELLAS

DRAME LYRIQUE

« Je suis le prophète des généreux combats. »
(SOPHOCLE, *Œdipe à Colone.*)

A

Son Excellence

le Prince Alexandre Mavrocordato

ancien secrétaire pour les affaires étrangères

auprès de l'Hospodar de Valachie,

le Drame d'Hellas

est dédié,

comme un témoignage imparfait

de l'admiration, de la sympathie et de l'amitié

de

L'AUTEUR.

Pise, 1er novembre 1821.

PRÉFACE

Le poème d'*Hellas*, écrit sous l'inspiration des événements du moment, est une pure improvisation, et emprunte tout son intérêt (puisse-t-il en offrir de quelque sorte !) à la vive sympathie que l'Auteur ressent pour la cause qu'il a voulu célébrer.

Le sujet, dans son état présent, ne pouvait être traité que lyriquement, et si j'ai appelé ce poème un drame parce que je lui ai donné la forme du dialogue, ce n'est pas une licence plus grande que celle qu'ont prise d'autres poètes, quand ils ont appelé leurs productions des épopées, uniquement parce qu'elles étaient divisées en douze ou vingt-quatre livres.

Les *Perses* d'Eschyle ont été le premier modèle de ma conception, quoique la solution encore indécise de la glorieuse question qui s'agite actuellement en Grèce interdise une catastrophe parallèle au retour de Xercès et à la désolation des Perses. Je me suis donc contenté de présenter une suite de tableaux lyriques, et de dessiner sur le rideau de l'avenir qui tombe sur la scène inachevée, des figures indistinctes, de vagues visions, telles que les suggère le triomphe final de la cause grecque, en tant qu'elle concourt à la civilisation et au progrès social.

Le drame (si l'on doit l'appeler drame) est, toutefois, si dépourvu d'art, que je doute que, récité sur le chariot de Thespis devant un village athénien aux Dionysies, il eût pu obtenir le prix du bouc. Je me résignerai à subir un châtiment plus grand que la perte d'une telle récompense, celui que les Aristarques du jour jugeront à propos de m'infliger.

Le seul *chant du bouc* (1) que j'aie essayé jusqu'ici a reçu, je l'avoue, en dépit de la nature ingrate du sujet, de plus grands et de plus sérieux applaudissements que je ne m'y attendais ou qu'il ne méritait.

Le bruit public est la seule autorité que je puisse alléguer pour les détails qui forment la base de ce poème, et mes lecteurs devront me pardonner l'étalage de l'érudition de journaux à laquelle j'ai été réduit. Sans aucun doute, jusqu'à la conclusion de la guerre, il sera impossible d'obtenir des renseignements assez authentiques pour devenir des matériaux historiques ; mais les poètes ont leurs privilèges, et il est hors de question que les Grecs ont fait preuve du courage le plus exalté, qu'ils ont gagné plus d'une victoire navale, et que leur défaite en Valachie a été signalée par des actions d'héroïsme plus glorieuses même que la victoire.

L'indifférence des maîtres du monde civilisé, en présence de cette étonnante révolution des descendants d'un peuple auquel ils doivent leur civilisation se relevant pour ainsi dire des cendres de leurs propres ruines, est quelque chose de parfaitement inexplicable à un simple spectateur des événements extérieurs de notre scène terrestre. Nous sommes tous Grecs. Nos lois, notre littérature, notre religion, nos arts, ont leur racine dans la Grèce. Sans la Grèce, Rome, la maîtresse, la conquérante, la métropole de nos ancêtres, n'aurait avec ses armes répandu aucune lumière, et nous aurions pu rester toujours sauvages et idolâtres ; ou, ce qui est pire, arriver à un état social aussi stagnant et aussi misérable que celui de la Chine et du Japon.

La forme humaine et l'esprit humain ont atteint en Grèce une perfection qui a imprimé son image sur ces productions irréprochables, dont les fragments mêmes sont le désespoir de l'art moderne, et a propagé des impulsions qui ne peuvent cesser, à travers mille canaux d'action visible ou invisible, d'ennoblir et de charmer l'espèce humaine jusqu'à l'extinction de notre race.

Le Grec moderne est le descendant de ces êtres glorieux

(1) La tragédie des *Cenci*.

que l'imagination se refuse presque à se figurer comme appartenant à notre espèce, et a hérité en grande partie de leur sensibilité, de leur rapidité de conception, de leur enthousiasme, de leur courage. Si sous bien des rapports il est dégradé par l'esclavage moral et politique jusqu'à tomber dans les vices les plus ignobles que cet esclavage engendre, et au-dessous même du niveau de l'ordinaire dégradation, il faut songer que la corruption de ce qu'il y a de meilleur engendre ce qu'il y a de pire, et que des habitudes qui ne sont dues qu'à un état particulier d'institution sociale peuvent, on peut s'y attendre, cesser avec la situation qui les a engendrées. De fait, les Grecs, depuis que l'admirable nouvelle d'*Anastasius* (1) a pu être une peinture fidèle de leurs mœurs, ont entrepris les plus importants changements; les jeunes gens, la fleur de leur âge, revenant dans leur pays des Universités d'Italie, d'Allemagne et de France, ont communiqué à leurs concitoyens les derniers résultats de cette perfection sociale dont leurs ancêtres furent la source originelle. L'Université de Chio contenait, avant que la révolution éclatât, huit cents étudiants, parmi lesquels plusieurs Allemands et Américains. La munificence et l'énergie de beaucoup de princes et de marchands grecs, dirigées du côté de la renaissance de leur pays avec des vues et une sagesse qui offrent peu d'exemples, sont au-dessus de tout éloge.

L'Anglais permet à ses propres oppresseurs d'obéir dans leurs actes à leur sympathie naturelle pour le tyran turc, et de flétrir leur nom de la tache indélébile d'une alliance avec les ennemis du bonheur domestique, du christianisme et de la civilisation.

La Russie désire posséder, mais non délivrer la Grèce; et elle est heureuse de voir les Turcs, ses ennemis naturels, et les Grecs, ses esclaves convoités, s'affaiblir l'un par l'autre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre ou tous les deux tombent dans ses filets. Une sage et généreuse politique de

(1) *Anastasius*, ou *Mémoires d'un Grec, écrits à la fin du* XVIII*e siècle*, par Thomas Hope (3 vol., Londres, 1819) traduits en français, par Defauconpret, 1820, 2 v. in-8.

l'Angleterre aurait consisté à établir l'indépendance de la Grèce, et à la maintenir à la fois contre la Russie et le Turc ; mais quand l'oppresseur a-t-il été généreux et juste ?

La Péninsule espagnole est déjà libre. La France jouit tranquillement de l'exemption partielle des abus que son gouvernement artificiel et faible essaie vainement de faire revivre. La semence du sang et de la misère a été semée en Italie, et une race plus vigoureuse s'élève pour la moisson. Le monde n'attend que les nouvelles d'une révolution en Allemagne, pour voir les tyrans qui se sont élevés sur sa lâcheté précipités dans la ruine, d'où ils ne pourront jamais sortir. Ces destructeurs de l'humanité connaissent bien leur ennemi, quand ils imputent l'insurrection de la Grèce au même esprit qui les fait trembler dans le reste de l'Europe ; mais cet ennemi connaît bien la force et la ruse de ses adversaires, et n'attend que le moment qui approche de leur faiblesse et de leur inévitable division, pour arracher de leur main leurs sceptres ensanglantés.

PERSONNAGES DU DRAME

MAHMOUD.
HASSAN.
DAOOD.
AHASVERUS, un Juif.
CHOEUR DE CAPTIVES GRECQUES.
LE FANTOME DE MAHOMET II.

Messagers — Esclaves — Suivants.

SCÈNE : Constantinople, au coucher du soleil.

HELLAS

DRAME LYRIQUE (1)

SCÈNE : Une terrasse dans le sérail. — MAHMOUD, dormant; une esclave indienne assise près de sa couche.

CHOEUR DE CAPTIVES GRECQUES

Nous semons ces fleurs opiacées sur ton oreiller sans repos; elles ont été cueillies aux berceaux de l'Orient près de la vague indienne... Que ton sommeil soit calme et profond, comme le sommeil de ceux qui sont tombés !... non comme le nôtre, nous qui pleurons !

L'ESCLAVE INDIENNE

Loin d'ici, rêves sans charmes ! Loin d'ici, formes menteuses du sommeil ! Que le sien soit, comme semble le ciel, clair et brillant et profond ! Suave comme l'amour, calme comme la mort, doux comme une nuit d'été sans une brise !

(1) Lire, à l'*Appendice* II, le *Prologue pour Hellas*, que Shelley destinait à un drame plus étendu et d'une conception plus élevée et plus symbolique.

CHOEUR

Dors ! Dors ! Notre chant est lourd de l'âme du sommeil ; il a été chanté par une vierge Samienne, dont l'amant fut du nombre de ceux qui maintenant goûtent ce calme sommeil, d'où personne ne peut s'éveiller, où personne ne pleurera.

L'ESCLAVE INDIENNE

Je touche tes pâles tempes ! j'exhale mon âme sur toi ! et, si mes prières pouvaient prévaloir, que toute ma joie soit morte et que je ne vive que pour pleurer, pourvu que tu puisses jouir d'une heure de calme sommeil !

CHOEUR

Soupirez bien bas, bien bas, le charme de la puissante Maîtresse ! Quand la Conscience endort son serpent repu, et que les tyrans dorment, que la Liberté s'éveille !... Soupirez bien bas, bien bas les paroles, qui, comme un feu secret, doivent couler à travers les veines de la terre glacée !.... bien bas ! bien bas !

PREMIER DEMI-CHOEUR

La Vie peut changer, mais elle ne peut s'envoler ; l'Espérance peut s'évanouir, mais elle ne peut mourir ; la Vérité peut être voilée, mais elle brûle à jamais ; l'Amour repoussé, mais il revient !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Cependant la Vie serait un charnier où l'espoir gît enseveli avec le désespoir ; cependant la Vérité serait un mensonge sacré ; l'Amour serait luxure.....

PREMIER DEMI-CHOEUR

Si la Liberté ne prêtait pas à la Vie son âme de lumière, à l'Espérance son arc-en-ciel de délices, à la Vérité sa robe de prophète pour la vêtir, à l'Amour sa force pour donner et supporter.

CHOEUR

Dans le grand matin du monde, l'Esprit de Dieu déploya avec puissance le drapeau de la liberté sur le chaos, et tous ses despotes s'enfuirent par bandes comme des vautours épouvantés s'enfuient de l'Imaus, devant les pas du tremblement de terre. — Ainsi du sein de l'orageuse aurore du temps, la splendeur de la Liberté jaillit et brilla ; Thermopyles et Marathon, comme des montagnes illuminées par des fanaux, s'allumèrent à sa flamme jaillissante. La gloire ailée s'abattit à moitié sur les champs de Philippes comme un aigle sur un promontoire. Ses ailes infatigables purent éventer les cendres inextinguibles de Milan (1). D'âge à âge, d'homme à homme, elle vécut et embrasa de plage en plage Florence, Albion, la Suisse.

Puis la nuit tomba ; et comme du sein de la nuit, reprenant son vol enflammé, la rapide Liberté vint de l'Ouest, contre le cours du ciel et du destin, un second soleil revêtu de flamme, pour brûler, allumer, illuminer. De la lointaine Atlantide ses jeunes rayons chas-

(1) Milan fut le centre de résistance de la Ligue lombarde contre le tyran autrien. Frédéric Barberousse brûla la cité jusqu'à ses fondements : mais la liberté vécut dans ses cendres, et s'éleva comme une exhalaison de ses ruines. Voir l'*Histoire des Républiques Italiennes* de Sismondi, livre qui a beaucoup concouru à réveiller chez les Italiens le désir de marcher sur les traces de leurs grands ancêtres. S.

sèrent les ombres et les rêves. La France, avec toutes ses vapeurs de sang, la cacha, mais sans l'éteindre ; et la voilà qui de nouveau à travers les nuages fait pleuvoir ses traits de gloire des limites de l'extrême Germanie à l'Espagne.

Comme une aigle, nourrie des rayons du matin, dédaigne l'avertissement de la tempête rangée en bataille, alors qu'elle regagne son aire aérienne suspendue dans la chevelure des cèdres de la montagne, et que sa couvée attend le bruit de ses ailes à travers l'air sauvage, malade de faim; ainsi à ce qui reste de la Grèce la Liberté aujourd'hui revient. Ses blanches ruines étincellent comme les montagnes de l'Orient perdues dans le jour. Sous le sûr abri de ses ailes, ses nourrissons régénérés jouent et dans les éclairs nus de la vérité retrempent leurs yeux éblouis. Que la Liberté laisse partout où elle vole un désert ou un paradis ! Que le beau et le brave partagent sa gloire ou son tombeau !

PREMIER DEMI-CHOEUR

Des dons de l'allégresse la Grèce a semé ton berceau.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Des larmes de la tristesse la Grèce a arrosé ton linceul.

PREMIER DEMI-CHOEUR

Avec l'affection d'une orpheline elle a suivi ta bière à travers le temps.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Et à ta résurrection, elle reparaît, comme toi, sublime !

PREMIER DEMI-CHOEUR

Si le ciel devait te reprendre, son esprit montera jusqu'au ciel.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Si l'enfer devait t'ensevelir, ses cœurs élevés descendront jusqu'à l'enfer.

PREMIER DEMI-CHOEUR

Si l'anéantissement....

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Que ses gloires deviennent poussière, et que nom et nation, ô Liberté, soient oubliés avec toi !

L'ESCLAVE INDIENNE

Son front s'assombrit.... Ne soufflez pas ! ne bougez pas !... Il tressaille ! Il frémit !... Vous, qui n'aimez pas, avec vos palpitations bruyantes et précipitées, vous l'avez enfin réveillé.

MAHMOUD, se réveillant en sursaut

Qu'on augmente la garde du sérail ! Qu'on fortifie la porte ! Quoi ! pour une canonnade de trois petites heures ? C'est faux !... Cette brèche du côté du Bosphore n'est pas encore praticable ! — Qui bouge ? Debout à vos mèches ! et lorsque l'ennemi prévaudra, que la même étincelle puisse réconcilier, confondus dans une même ruine, le vainqueur et le vaincu ! — Jetez la tour dans la brèche ; faites sauter la voûte ! Entre Hassan.

Eh bien ! quoi ! la vérité du jour illumine mon rêve, et je suis toujours Mahmoud !

HASSAN

Votre sublime Hautesse est étrangement émue.

MAHMOUD

Les temps jettent d'étranges ombres sur ceux qui les gardent et doivent régler leur course, de peur qu'étant les premiers au péril comme à la gloire, ils ne soient engloutis dans la marée farouche; et telles sont les ombres de l'heure présente. Trois fois une sombre vision m'a pourchassé comme à présent du sommeil dans le jour troublé ; elle me secoue comme la tempête secoue la mer, ne laissant aucune image sur le miroir du souvenir. Serait-ce ?... Peu importe ! Tu m'as dit que tu connaissais un juif dont l'esprit est une chronique de choses étranges, mystérieuses et oubliées. Je t'ai ordonné de le faire venir. On dit que les gens de sa tribu rêvent, et sont de sages interprètes des rêves.

HASSAN

Le juif dont j'ai parlé est vieux, si vieux qu'il semble avoir survécu à la disparition d'un monde : les blanches montagnes et l'Océan ridé paraissent encore plus jeunes que lui. Sa chevelure et sa barbe sont plus blanches que la neige criblée par la tempête; ses membres glacés et pâles, et ses artères sans pulsation ressemblent aux fibres d'un nuage pénétré de lumière, et sont, pour l'âme qui les anime, ce que sont les atomes de l'avalanche de la montagne pour le vent de l'hiver. Mais de son œil sort un regard vivant de pensée inextinguible, qui perce le présent, le passé et l'avenir. Quelques-uns disent qu'il est celui que le grand prophète Jésus, le fils de Joseph, a puni en répondant à sa moquerie par une autre moquerie : la malédiction de l'immortalité. D'autres prétendent qu'il est Enoch.

D'autres rêvent qu'il a été Préadamite, et qu'il a survécu à des cycles de générations et de ruines. Le sage, en vérité, par une formidable abstinence, et une pénitence victorieuse de la chair rebelle, une contemplation profonde et une étude infatigable, dans des années qui remontent au-delà de la date de l'homme, peut avoir atteint à l'empire et à la science de ces choses et de ces pensées terribles et secrètes que les autres redoutent et ne connaissent pas.

MAHMOUD

Je voudrais causer avec ce vieux Juif.

HASSAN

On lui a déjà fait connaître ta volonté dans le lieu qu'il habite, une caverne de la mer où il vit au milieu des démons, moins accessible que toi ou Dieu. Celui qui voudrait le questionner doit faire voile tout seul au coucher du soleil, là où le courant de l'océan dort autour de ces îles sans écume, quand la jeune lune gagne l'Ouest, comme en ce moment, et que les brises du soir errent sur la vague. Et quand les pins de cette île, pâturage des abeilles, la verte Erébinthe, éteignent l'ombre embrasée de sa proue d'or dans les eaux de saphir, alors le pilote solitaire doit crier bien haut : « Ahasvérus ! » et les cavernes d'alentour répondront : « Ahasvérus ! » Si sa prière est exaucée, un pâle météore s'élèvera, l'éclairant sur Marmora ; et un vent s'élancera de la soupirante forêt de pins, et avec le vent un ouragan d'harmonie ineffablement suave, et il le pilotera à travers le doux crépuscule jusqu'au Bosphore. C'est de là qu'à l'heure, au lieu et dans les circonstances les plus propres au sujet de leur confé-

rence, le Juif apparaît... Peu ont cette audace, et peu d'entre ceux qui osent obtiennent l'entretien désiré.....

On entend un cri à l'intérieur.

Mais ce cri présage...

MAHMOUD

Du mal, sans aucun doute, comme tous les bruits humains. Je veux converser avec les esprits !

HASSAN

Encore ce cri !

MAHMOUD

Ce Juif que tu as mandé...

HASSAN

Sera ici...

MAHMOUD

Quand l'heure toute puissante à laquelle nous sommes attelés, lui, moi, et toutes choses, l'y forcera. Assez ! Fais taire ces mutinés, cet équipage ivre qui s'ameute contre le pilote dans l'orage. Oui, raccourcis le chef d'une tête. Ils me fatiguent, et j'ai besoin de repos. Les rois sont comme les astres : ils se lèvent et se couchent ; ils jouissent de l'adoration du monde, et jamais du repos.

Ils sortent séparément.

CHŒUR (1)

Mondes sur mondes roulent éternellement, de la création au déclin, comme les bulles qui sur une

(1) Les notions populaires du christianisme sont, dans ce Chœur, représentées comme vraies dans leur relation avec le culte qu'il a remplacé et avec celui auquel, selon toute probabilité, il survivra, sans considérer leurs mérites à un point de vue plus universel. La première stance met en contraste l'immortalité des êtres vivants et pensants qui habitent les planètes,

rivière étincellent, éclatent et disparaissent. Mais ils sont toujours immortels, ceux qui, à travers le portail oriental de la naissance et le noir abîme de la mort allant et venant dans leur course précipitée, revêtent leur vol incessant de la poussière et de la lumière passagères qui s'amoncellent autour de leurs chars à mesure qu'ils s'avancent ; ils peuvent toujours se tisser des formes nouvelles, recevoir de nouveaux dieux, de nouvelles lois ; brillants ou obscurs, comme les vêtements qu'ils ont jetés au dernier moment sur le squelette nu de la Mort.

Il vint du Dieu inconnu un pouvoir, un conquérant Prométhéen ; comme un sentier triomphal, il foula les épines de la mort et de la honte. La forme mortelle fut

et qui, pour me servir d'une phrase vulgaire et inexacte, *sont revêtus de matière*, avec l'existence transitoire des plus nobles manifestations du monde extérieur.

Les vers qui la terminent indiquent un état progressif d'existence plus ou moins élevée selon le degré de perfection que chaque intelligence particulière peut avoir atteinte. Que l'on ne suppose pas que je songe à dogmatiser sur un sujet sur lequel tous les hommes sont également ignorants, ou que je pense que le nœud gordien de l'origine du mal peut être dénoué par cette assertion ou d'autres semblables. L'hypothèse reçue d'un être ressemblant aux hommes dans les attributs moraux de sa nature, qui nous aurait tirés du néant, et après nous avoir condamnés à la misère ou à l'erreur, y aurait ajouté le châtiment et les privations qui en sont la suite, resterait toujours inexplicable et incroyable. Qu'il y ait une solution vraie de l'énigme, et que dans notre présent état cette solution soit inaccessible pour nous, ce sont là des propositions qui peuvent être regardées comme également certaines ; en attendant, comme c'est le besoin du poète de s'attacher aux idées qui élèvent et ennoblissent l'humanité, qu'il lui soit permis de conjecturer les conditions de cette vie future vers laquelle nous pousse une soif inextinguible d'immortalité. Jusqu'à ce qu'on produise de meilleurs arguments que les sophismes qui déshonorent la cause, ce désir lui-même restera le plus fort et la seule présomption que l'éternité est l'héritage de tout être pensant. S.

pour lui comme l'obscure vapeur que la planète de l'Orient anime de sa lumière ; l'Enfer, le Péché, l'Esclavage devinrent semblables à des chiens de sang adoucis et domptés, et oublièrent la proie, jusqu'au jour où leur Seigneur s'envola ; la lune de Mahomet se leva, et elle se couchera : tandis que, armoriée comme sur l'immortel midi du Ciel, la Croix continuera de guider les générations.

Aussi rapides que les formes radieuses du sommeil s'envolant loin de celui dont les rêves sont un Paradis, quand le pauvre fou s'éveille pour pleurer, et que le jour commence à ouvrir ses yeux pâles ; aussi fugitifs, aussi fragiles, aussi beaux, les Pouvoirs de la terre et de l'air s'enfuirent devant l'étoile levante de Bethléem ; Apollon, Pan et l'Amour, et l'Olympien Jupiter lui-même s'évanouirent sous le regard de la Vérité meurtrière : nos montagnes, nos mers et nos courants, dépeuplés de leurs rêves, leurs eaux changées en sang, leur rosée en larmes, pleurèrent leurs années d'or.

Entrent Mahmoud, Hassan, Daood et autres.

MAHMOUD

Encore de l'or ? Nos ancêtres l'achetèrent avec la victoire ; dois-je donc, moi, le vendre pour la défaite ?

DAOOD

Les janissaires réclament leur paye.

MAHMOUD

Va leur dire de se payer eux-mêmes avec le sang chrétien ! N'y a-t-il plus de vierges grecques, dont les cris, les spasmes et les larmes puissent faire leur joie ? plus d'enfants infidèles à empaler sur les lances ? Plus

de prêtres aux cheveux blancs, après ce Patriarche (1) dont la malédiction, lancée contre le cœur de son pays, a brisé le sien? Va, dis-leur de tuer; le sang est la semence de l'or.

DAOOD

On l'a semé, et cependant la récolte pour le moissonneur équivaut à un grain par tête.

MAHMOUD

Alors, prends ce sceau; ouvre la septième chambre, où gisent les trésors du victorieux Soliman, la dépouille d'un empire réservée pour un jour de ruine. O esprit de mes pères! ce jour n'est-il pas venu? Les oiseaux de proie et les loups sont gorgés et dorment; mais ceux qui festoient sur la rouge terre sont affamés d'or, qui ne remplit pas. Quand tu verras qu'ils sont rassasiés, alors conduis-les aux fleuves de mort fraîche.

Daood sort.

Oh! misérable aurore, après une nuit plus glorieuse que le jour qu'elle a détrôné! O foi en Dieu! O empire de la terre! O parole du grand Prophète, dont les ailes ont obscurci de leur ombre les trônes et les idoles de l'Occident maintenant rendus à la lumière! Que pour l'amour de toi soit maudite, comme un père est maudit par son enfant dénaturé, l'heure où la lune

(1) Le Patriarche grec, après s'être vu forcé de fulminer un anathème contre les insurgés, fut mis à mort par les Turcs.

Heureusement les Grecs ont appris qu'ils ne peuvent acheter la sécurité par la dégradation, et les Turcs, quoique également cruels, sont moins artificieux que les tyrans à face hypocrite de l'Europe. Quant à l'anathème, Sa Sainteté, pour l'effet qu'il a produit, aurait tout aussi bien fait de jeter sa mitre au mont Athos. Les chefs des Grecs sont presque tous des hommes intelligents et à vues éclairées en religion et en politique. S.

orientale de l'Islam roula triomphalement du Caucase au blanc Céraunium ! Ruine en haut, et anarchie en bas ! terreur au dehors et trahison au dedans ! Le calice de la destruction plein, et tous altérés d'y boire ! Et qui parmi nous ose le rejeter de ses lèvres ? Et où est l'Espérance ?

HASSAN

Le flambeau de notre empire marche toujours haut. Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète ! Quatre cent mille Musulmans, des limites de l'extrême Asie, se précipitent avec un irrésistible élan, comme des nuages pleins au cri du sirocco ; mais non pour pleurer, comme eux, leur force en larmes : ils portent l'éclair destructeur, et leur pas éveille le tremblement de terre pour consumer et engloutir, et régner sur la ruine. L'Olympe Phrygien, Tmolus, et Latmos, et Mycale se hérissent d'armes terrifiantes : et en ce moment même de superbes vaisseaux, comme des vapeurs ancrées à l'arête d'une montagne, frétés de feu et de tourbillon, attendent à Scala l'escorte du vent toujours inconstant. Samos est ivre de sang ; le Grec a payé une courte victoire d'une rapide défaite et d'un long désespoir. Les traîtres esclaves de la Moldavie ont fui rapidement et loin, quand le farouche cri d'Allah-illa-Allah ! s'est élevé comme le cri de guerre du vent du Nord, qui tue les nuages paresseux et laisse une bande de cygnes sauvages aux prises avec l'ouragan nu. Tels furent les Grecs qui périrent à la journée du Danube ! Si la nuit est muette, le soleil à son retour rallume les voix des oiseaux du matin : et non moins triomphantes à ton appel que les oiseaux en liesse dans l'or du jour, les

Anarchies de l'Afrique déchaînent leurs cités maritimes ailées de tempêtes, pour parler dans le tonnerre au monde rebelle. Comme des nuages sulfureux, à moitié dispersés par l'ouragan, elles balaient la pâle Egée, tandis que la Reine de l'océan, enchaînée sur son trône insulaire, au loin à l'Occident, reste assise en se lamentant de voir ses fils, qui n'ont pour la Liberté qu'un front sévère, te garder un sourire.

La Russie plane toujours, comme un aigle dans un nuage, près duquel un vautour et une grue sont suspendus entrelacés dans un inextricable combat, tout prêt à fondre sur le vainqueur ; car elle craint le nom de la Liberté, autant qu'elle hait le tien.

La lâche Autriche t'aime comme le Tombeau aime la Peste, et ses lents chiens de guerre, repus de la chasse, abandonnent l'Italie, et hurlent sur leur frontières, car ils voient la panthère Liberté rentrer dans son ancien gîte, au milieu des mers et des montagnes, et une couvée plus puissante se serrer autour d'elle. Quel est le despote portant couronne ou mitre, tenant l'épée ou étreignant la clef d'or, dont les amis ne soient pas tes amis, et les ennemis tes ennemis ? Nos arsenaux et nos dépôts d'armes sont pleins ; nos forts défient l'assaut ; dix mille canons sont couchés en rang sur la plage, et, heure par heure, leurs roues qui ébranlent la terre épouvantent la cité ; le galop des ardents coursiers fait pâlir le marchand chrétien ; et le jaune Juif cache plus profondément son trésor dans la terre infidèle. Comme des nuages, et comme les ombres des nuages, sur les sommets d'Anatolie, les cavaliers tartares en troupes immenses balaient tout sur leur passage rapide ; au loin la lueur étincelante de leurs lances étoilées réverbère la

lumière mourante du jour. Nous n'avons qu'un Dieu, un Roi, une Espérance, une Loi ; tandis que l'Insurrection aux mille têtes est divisée dans son propre sein, et bientôt doit succomber.

MAHMOUD

Les fières paroles sont de saison, quand les actes sont à court. Regarde, Hassan, le croissant de la lune là-bas, blasonnant l'étendard déchiré du nuage enflammé, qui mène l'arrière-garde du jour fuyant ; pâle emblème d'un empire qui maintenant s'évanouit ! Vois comme il tremble dans l'air rouge-sang, et comme, semblable à une lampe puissante dont l'huile est épuisée, il se rapetisse sur le bord de l'horizon, tandis que, d'en haut, une étoile avec son insolente et victorieuse lumière, plane sur sa chute, et de ses rayons acérés, semblables à des flèches perçant une antilope agonisante, frappe à mort sa forme défaillante.

HASSAN

Mais de même que cette lune se renouvelle elle-même...

MAHMOUD

Nous ne nous renouvellerons point ! Il faudrait aujourd'hui une autre barque que la nôtre pour remonter le torrent du temps qui descend ; l'esprit qui relève l'esclave devant son maître marche à grands pas à travers les capitales des rois armés, et déploie son étendard dans le désert ; il triomphe dans les chaînes ; et quand le rebelle tombe, il crie comme le sang d'Abel du fond de la poussière ; et les héritiers de la terre, comme des fauves, lorsque le tremblement de terre est

déchaîné, saisis d'une idiote frayeur, se tapissent dans leurs royaux repaires — ainsi que je le fais maintenant. Que serait la Défaite, quand la Victoire abat? ou le Danger, quand la Sécurité pâlit? — Que disait le messager qui de l'île fortifiée dans le Danube a vu la bataille de Bucharest ?... que...

HASSAN

Le cimeterre d'Ibrahim avec sa lueur attira du ciel la rapide victoire, pour étinceler devant lui dans la nuit de la bataille ; une lumière et une destruction !

MAHMOUD

Oui ! La journée fut à nous ; mais comment ?...

HASSAN

Les légers Valaques, les alliés Arnautes, Serbes et Albanais fuirent devant l'éclair de notre artillerie, avant même que le son du tonnerre ait éclaté. Une moitié de l'armée grecque se fit un pont de sûre et lente retraite avec les cadavres des Musulmans ; l'autre...

MAHMOUD

Parle... ne tremble pas !

HASSAN

Entourée comme une île de myriades victorieuses, elle se forma en carré creux offrant un front hérissé et solide, et trois fois refoula le déluge de notre cavalerie écumante. Trois fois leur coin aigu de bataille perça nos lignes. Nos gens déconcertés tremblèrent comme un seul homme devant une armée, et leur ouvrirent l'espace; mais bientôt, des hauteurs environnantes, nos batteries flamboyèrent, les pétrissant dans la poussière

sous une pluie de feu et de fer. Cependant personne n'approchait ; enfin telle qu'un champ de blé sous la faux du moissonneur hâlé, la bande retranchée derrière des remparts de cadavres turcs s'affaiblit et se réduisit à un petit nombre. Alors le Pacha leur dit : « Esclaves, rendez-vous ! On vous a abandonnés ! Quel espoir avez-vous de refuge, de retraite ou de secours ? Nous vous garantissons la vie. » — « Garantis ce qui t'appartient ! » cria l'un d'eux, puis il tomba sur son épée et mourut ! Un autre : « Dieu, les hommes, l'espérance m'abandonnent ; mais je leur reste fidèle, et fidèle à moi-même ; » et il courba sa tête, et son cœur éclata. Un troisième s'écria : « Il y a un refuge, tyran, où tu n'oses poursuivre, et où, pourrais-tu poursuivre, tu serais impuissant. Là nous nous retrouverons. » Puis, il retint son souffle, et après un court spasme, son âme indignée rejeta son vêtement mortel au milieu des morts, — terre morte sur la terre ! Ainsi les survivants, chacun par des voies différentes, quelques-unes étranges, toutes soudaines, aucune déshonorante, se rencontrèrent dans la mort triomphale ; et quand notre armée eut terminé, pendant que l'étonnement, la terreur et la honte retenaient encore les ignobles hyènes de la bataille qui se repaissent des morts et fuient les vivants, une ombre se leva du chaos des morts ; était-ce un cadavre que quelque esprit terrible des anciens sauveurs du pays où nous régnons, errant sur ces bords, avait suscité dans sa colère ? ou bien était-ce l'invincible dédain de la mort qui brûlait là dans ces hommes mourants, et la foi créant ce qu'elle imaginait ? Je ne saurais le dire. Mais elle criait : « Ombres des hommes libres, nous voici ! Armées de l'Éternel, vous qui faites tomber en pous-

sière les citadelles des rois sanglants, et secouez les âmes trônant sur leurs cœurs de pierre, et fondez comme de la rosée leurs diadèmes glacés; ô vous qui flottez autour de ces régions, et tissez la robe de gloire qui les revêt; vous, dont la renommée, quoique la terre trahisse la poussière qu'elle étreint, gît ensevelie dans une monumentale pensée; ancêtres de tout ce qu'il y a encore de grand, inscrivez-nous dans votre brillant sénat! Oh! acceptez-nous dans votre haut ministère, nous, vos fils, nous d'abord, et de plus glorieux qui doivent venir! Et vous, faibles conquérants! géants qui pâlissez quand le ver écrasé regimbe sous votre pied, les vautours et les chiens, vos pensionnaires apprivoisés, sont gorgés à l'excès; mais, comme les oppresseurs, ils ne cessent de réclamer les restes de la fête de la Destruction. Les exhalaisons et les vents altérés sont malades de sang; la rosée est infectée de mort; la lumière du ciel s'est éteinte dans le massacre. Aussi, partout où, sur vos camps, vos cités, vos tours, vos flottes, les obcènes oiseaux sèment les débris fumants de ces cadavres, sur vos courants et vos montagnes, sur vos champs, vos jardins, et vos toits, partout où les vents peuvent ramper, les nuages voler, ou les rosées tomber, ou le soleil courroucé darder sa lumière empoisonnée, la Famine et la Peste, et la Panique, combattront à notre côté! De toutes ses frontières la Nature marche contre vous; le Temps vous a trouvés légers comme l'écume. La Terre se rebelle; Dieu et le Mal jouent sur ce seul coup de dés l'empire d'un monde humain qui n'est pas encore né. Mais, avant que le dé soit jeté, le génie ressuscité de notre race, le fier arbitre de ce jeu impie, descend, une Victoire aux ailes de

Séraphin, chevauchant la tempête de l'Omnipotence de Dieu, qui pousse toutes choses à l'accomplissement de leur destinée, et vous à l'oubli ! » — Il en aurait dit davantage, mais....

MAHMOUD

Il mourut, comme tu aurais dû le faire, avant que tes lèvres aient peint leur ruine sous les couleurs de notre victoire. Crime d'un rebelle, doré par la langue d'un rebelle ! Votre cœur est grec, Hassan !

HASSAN

Ou plutôt un esprit qui n'est pas le mien m'a fait violence intérieurement, et j'ai dit des paroles que je redoute et que je hais ; cependant je mourrais pour....

MAHMOUD

Vis ! oh vis ! survis-nous, à moi et à cet empire qui sombre. Mais la flotte....

HASSAN

Hélas !

MAHMOUD

La flotte, comme un troupeau de nuages chassés par le vent, fuit devant l'étendard insurgé ! Nos citadelles ailées devant leurs bateaux marchands ! Nos myriades devant leurs faibles bandes de pirates ! Nos armes devant leurs chaînes ! Nos années d'empire devant leurs siècles de crainte servile ! La mort est éveillée ! Les mers nous rejettent ! Elles ne reconnaissent plus la bannière porte-tonnerre de Mahmoud ; mais, semblables à des chiens d'ignoble race, elles mangent dans la main d'un étranger, et déchirent leur maître.

HASSAN

Latmos, Ampelos et Phanor ont vu le naufrage....

MAHMOUD

Les cavernes des îles lariennes se sont raconté l'une à l'autre, avec la moquerie bruyante de leurs mille échos, comment d'abord le combat bouleversa la mer, puis — toi, tu oses le dire — les montagnes sont privées de sens ! interprète leur voix !

HASSAN

Ma présence a porté une part de la honte de cette journée. La flotte grecque déboucha du Nord au lever du jour, et se tint suspendue sur la ligne de l'océan aussi nombreuse que des grues sur le vent sans nuage de la Thrace. Notre escadre, forte de dix mille hommes, se déployait vers Nauplie quand la bataille s'alluma.

D'abord, à travers la grêle de notre artillerie, les agiles barques hydriotes s'élancèrent à toute force de voiles ; vaisseau à vaisseau, canon à canon, homme à homme s'accrochèrent dans l'étreinte d'un combat que rien ne peut dénouer que la mort ou la victoire. L'ouragan de la bataille furieuse bouleversa jusque dans ses cristallines profondeurs cette mer sans tache, et ébranla la voûte du Ciel formée des nuages d'or du matin, portée sur cent îles montagneuses d'azur. Dans les courtes pauses de l'artillerie un cri s'éleva, venant de ceux qui tuaient et de ceux qui tombaient, et un nuage de désolation enveloppa l'événement imprévu, jusqu'au moment où le vent du Nord s'éleva de la mer, soulevant le voile pesant de la fumée de la bataille, et alors Victoire! Victoire! Car, ainsi que nous le pensions, trois frégates d'Alger descendaient de

Naxos à notre secours; mais bientôt la croix abhorrée brilla derrière nous, devant nous, au milieu et tout autour de nous ; et ce fatal signe dessécha de ses rayons la force dans les cœurs musulmans, comme le soleil boit la rosée. Quoi de plus ? Nous fuîmes ! Notre route à midi sur l'écume sanglante fut éclairée (et le flamboiement fit pâlir le soleil) par nos vaisseaux qui brûlaient ; sous la farouche lumière les ombres de nos voiles devinrent rouge-sang, et tous les visages blêmirent. Quelques vaisseaux entretenaient encore le feu dévorant au niveau même des eaux ; quelques-uns sautèrent ; d'autres, lourdement immobiles, s'engloutirent ; et les cris de nos compagnons mouraient sur le vent qui les emportait vite et loin, même après qu'ils étaient morts.

Neuf mille périrent ! Nous rencontrâmes les vautours en légions par les airs, remontant le torrent du vent empesté ; criant du haut de leurs pics nuageux, ils fondirent à travers la sulfureuse fumée de la bataille, et perchèrent un à un sur chaque cadavre flottant de ceux que nous aimions, comme son mauvais ange ou son âme damnée, chevauchant le sein de la mer. Nous vîmes le chien de mer se hâtant au festin. La joie éveilla le peuple sans voix de l'abîme, et la Famine dévorante laissa sa caverne de l'océan pour habiter avec la Guerre, avec nous, et avec le Désespoir. Nous rencontrâmes la nuit, trois heures à l'ouest de Pathmos, et avec la nuit, la tempête....

MAHMOUD

Assez !

Entre un messager.

LE MESSAGER

Sublime Hautesse, ce chien de Chrétien, l'ambassa-

deur moscovite, a quitté la ville. Si la flotte rebelle avait jeté l'ancre dans le port, si la victoire avait couronné les légions grecques dans l'Hippodrome, la panique serait moindre. Obéissance et Mutinerie, comme des géants aux mains, frappés par une planète, se tiennent immobiles se regardant l'une l'autre. La paix règne à Stamboul !

MAHMOUD

Le tombeau n'est-il pas plus calme encore ? Ses ruines seront la mienne.

HASSAN

Ne crains pas le Russe ; le tigre ne se ligue pas avec le cerf aux abois contre le chasseur. Rusé, vil et cruel, il est là, accroupi, attendant que la proie soit tombée, pour faire payer sa neutralité avec du sang. Quand la guerre sera terminée, abandonne au Russe astucieux ce que tu ne peux conserver, sa part méritée de sang, sang qui ne coulera pas à travers des rues et des champs, des rivières et des mers, semblables à celles que nous pouvons conquérir, mais qui croupira dans les veines des esclaves chrétiens !

Entre un second Messager.

SECOND MESSAGER

Nauplia, Tripolizza, Mothon, Athènes, Navarin, Artas, Monembasia, Corinthe et Thèbes sont prises d'assaut. Tout Musulman qui engraissa ses chiens avec la chair des esclaves galiléens a été passé au fil de l'épée; l'orgie de sang, qui a soûlé nos guerriers, est éteinte dans la mort; mais comme un fléau brûlant, elle éclate de nouveau dans des actes qui font pâlir la cause chrétienne dans sa propre lumière. La garnison de Patras

n'a plus de provisions que pour dix jours, et il n'y a d'espérance que du côté du Breton ; à la fois esclave et tyran, ses désirs sont toujours plus faibles que ses craintes, ou bien il voudrait vendre ce qu'il peut lui rester de foi depuis les serments violés à Gênes et en Norvège! Et si vous ne l'achetez pas, votre trésor est vide même de promesses, sa monnaie à lui !... L'affranchi d'un chef-poète (1) de l'Occident soutient l'Attique avec sept mille rebelles, et a repoussé le Pacha de Négrepont. Le vieil Ali siège à Janina, métaphore sans couronne d'un empire; son nom, cette ombre d'un pouvoir dispersé, retient comme un charme notre armée assiégante en proie à la famine, à la peste, à la rébellion; enfermé dans les bastions de sa citadelle, il contemple sans joie le lac de saphir qui reflète les ruines de la cité où il régnait, sans enfant et sans sceptre. Le Grec a récolté la coûteuse moisson mûrie de son propre sang, et non Ali, l'ensemenceur, qui a acheté une trêve d'Ypsilanti, au prix de dix charges de chameau d'or indien!

Entre un troisième messager.

MAHMOUD

Quoi encore?

LE MESSAGER

Les tribus chrétiennes de Liban et du désert syrien

(1) Un Grec qui a fait partie de la maison de lord Byron commande les insurgés en Attique. Ce Grec, d'après les informations de lord Byron, quoique poète et patriote enthousiaste, lui avait laissé l'idée d'un personnage plutôt timide et nullement entreprenant. On voit que ce sont les circonstances qui nous font ce que nous sommes, et que nous avons tous en nous le germe d'un certain degré de dégradation ou de grandeur, dont la liaison avec notre caractère est déterminée par les événements. S.

sont en révolte; Damas, Hems, Alep tremblent : l'Arabe menace Médine; l'Ethiopien s'est retranché dans le Sennaar, et tient en respect l'Égyptien rebelle, qui refuse l'hommage et réclame l'investiture comme prix de son aide tardive. La Perse demande les cités sur le Tigre, et les Géorgiens refusent leur tribut vivant. Crète et Chypre, comme des montagnes jumelles, qui des veines l'une de l'autre reçoivent le feu volcanique et le spasme du tremblement de terre, sont secouées par la fièvre universelle. A travers la cité, tels que des oiseaux avant l'orage, les Santons crient, et de nouvelles et horribles prophéties se font entendre dans la foule; cette mer d'hommes dort sur les débris du naufrage qu'elle a faits, sans haleine et silencieuse. Un Derviche, versé dans le Coran, prêche qu'il est écrit que les péchés de l'Islam doivent aujourd'hui même susciter un exterminateur. Les Grecs attendent un sauveur de l'Occident (1), qui ne viendra pas, dit-on, dans les nuages et la gloire, mais dans l'omniprésence de cet esprit dans lequel tous vivent et sont. Des signes prodigieux sont largement blasonnés sur le Ciel de midi. On a vu une croix rouge imprimée sur le soleil; il a plu du sang ; et de monstreuses naissances déclarent la colère secrète de la Nature et de son Seigneur. L'armée campée sur le Cydaris fut réveillée la nuit dernière par l'alarme de la bataille, et elle vit deux armées aux mains dans les airs, — sans doute les ombres du temps qui n'est pas né jetées sur le miroir de la nuit. Pendant

(1) On raconte que ce Messie est arrivé à un port de mer près de Lacédémone, dans un brick américain. Cette association de noms et d'idées est du dernier comique; mais le succès d'une telle rumeur marque bien l'état d'enthousiasme populaire qui règne en Grèce. S.

que le combat incertain restait suspendu, il s'éleva un ouragan qui balaya les fantômes du milieu des étoiles. A la troisième garde, on entendit au dehors l'esprit de la Peste battant de l'aile à travers les tentes; ceux qui relevaient la garde trouvèrent les sentinelles mortes. Les dernières nouvelles du camp sont que mille hommes sont tombés malades, et...

Entre un quatrième messager.

MAHMOUD

Et toi, pâle spectre, ombre obscure de quelque rumeur prématurée, parle!

LE QUATRIÈME MESSAGER

Il arrive un homme, épuisé de fatigue, couvert d'écume et de sang : il était debout, dit-il, sur le promontoire de Chelonites, qui domine les îles gémissant sous la tyrannie britannique et toutes leurs eaux tremblantes alors dans la splendeur de la lune ; pendant que les nuages errants dévoilaient ou cachaient son infinie clarté, il vit deux flottes ennemies marcher à travers la nuit dans la lueur de l'horizon, mêlant leurs farouches tonnerres et leurs étincellements de soufre, et leur fumée, étouffant chaque brise naissante, qui berçait les nuages d'argent à travers les profondeurs de l'air. A la fin la bataille s'assoupit ; mais le sirocco s'éveilla et poussa son troupeau de nuages de tonnerre sur l'horizon de la mer, effaçant tous les objets; seulement, à la lueur d'un pâle rayon de lune, il vit ou rêva qu'il voyait l'amiral turc et deux de nos plus hauts vaisseaux de guerre, portant la brillante image de cette Reine du ciel, renversée, et de chagrin peut-être, cachant sa face. Et la croix abhorrée....

UN SERVITEUR

Sublime Hautesse, le Juif, qui....

MAHMOUD

Il ne pouvait venir plus à propos; dis-lui d'attendre. Je ne veux plus rien entendre. C'est trop longtemps regarder le danger à travers le brouillard de la crainte, et multiplier sur nos espérances dispersées les images de la ruine. Arrive ce qui voudra! Demain et demain sont comme des lampes placées sur notre chemin pour nous éclairer jusqu'au bord à travers l'orage et le calme, et nous ne pouvons souffrir que ce que nous inflige Celui dans la main de qui nous sommes.

Ils sortent.

PREMIER DEMI-CHOEUR

Oh! si j'étais le nuage ailé d'une tempête rapide et bruyante ! Je mépriserais le sourire du matin et la vague, où s'est levée la lune naissante ! Je laisserais les esprits du soir tisser un linceul pour le cadavre du Jour, avec d'autres fils que les miens !... Ah! qui voudrait se chauffer dans le bleu profond du divin midi? Ce n'est pas moi!

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Où fuir ?

PREMIER DEMI-CHOEUR

Là où les rocs qui ceignent la mer Egée font écho au pœan de bataille des hommes libres, je voudrais fuir, héraut orageux de la victoire ! Ma pluie d'or pour les morts de la Grèce se mêlerait en larmes avec la mer sanglante, et la cloche de mon tonnerre solennel sonnerait pour le monde le glas de la tyrannie !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

O roi ! Enchaîneras-tu le nuage et la pluie ? Mettras-tu des fers à l'éclair et à l'ouragan ? Les orages sont libres, mais nous...

CHOEUR

O Esclavage ! toi, gelée blanche de l'aurore du monde, qui tues ses fleurs, et laisses ses épines nues ! Ton attouchement a imprimé sur ces membres le sceau du crime ; ces fronts portent la guirlande infamante ; mais le cœur libre, l'âme impassible méprisent ton empire !

PREMIER DEMI-CHOEUR

« Que la lumière soit ! » a dit la Liberté, et comme le soleil levant sortant de la mer, Athènes se leva ! Autour de son berceau brillèrent, comme des montagnes dans le matin, de glorieux états : sont-ils donc maintenant cendres, décombres et oubli ?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Allons, où Thermæ et Asopus engloutirent la Perse, comme le sable engloutit l'écume, où déluge sur déluge se succédèrent : la Discorde, la Macédoine, et Rome, — et enfin toi !

PREMIER DEMI-CHOEUR

Temples et tours, citadelles et marchés, et ceux qui y vivent et y meurent, ont été à nous, et peuvent être à toi, et doivent périr ; mais la Grèce a ses fondations bâties au-dessous des marées de la guerre, reposant sur la mer de cristal de la pensée et de son Eternité. Ses citoyens, esprits souverains, gouvernent le présent du sein du passé, et sur tout l'héritage de ce monde humain ont mis leur sceau.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Entendez-vous le souffle puissant, dont le tonnerre orphique fait tressaillir en évoquant de leur ruine les murs titaniens ? dont l'esprit secoue les os desséchés de l'Esclavage ? Argos, Corinthe, Crète entendent, et de leurs trônes de montagnes les démons et les nymphes répètent l'harmonie.

PREMIER DEMI-CHOEUR

J'entends ! J'entends !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Le conducteur sans yeux du monde, le Destin, se hâte de fuir ! Quelle foi est écrasée, quel empire saigne sous le pas de ses coursiers, dont les pieds sont des tremblements de terre ? Quelle victoire aux ailes d'aigle est assise à sa droite ? Quelle ombre voltige devant elle ? Quelle splendeur se déroule derrière elle ? La Ruine et la Résurrection crient : « Qui, si ce n'est nous ? »

PREMIER DEMI-CHOEUR

J'entends ! J'entends ! comme le sifflement d'un vent déchaîné, comme le rugissement d'un océan écumeux, comme le tonnerre d'un tremblement de terre qui s'approche.... J'entends ! J'entends ! comme le fracas d'un empire qui s'écroule, comme les clameurs d'un peuple criant : « Merci ! Merci ! » Oh ! comme elles font tressaillir ! Puis un cri : « Tue ! Tue ! Tue ! » : et puis une faible voix bien basse, ainsi.....

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

La Crainte, la Vengeance et le Mal engendrent leur espèce, leurs hideux petits ressemblent à leurs pères ;

leur tanière est dans l'âme coupable, et la Conscience les nourrit de désespoir.

PREMIER DEMI-CHOEUR

Dans Athènes sacrée, près du temple de la Sagesse, s'élevait l'autel de la Pitié. Ne servez pas en vain le Dieu inconnu; mais offrez de nouveau à cet autel brisé amour pour haine, et larmes pour sang.

Entrent Mahmoud et Ahasvérus.

MAHMOUD

Tu es, dis-tu, un homme comme nous?

AHASVÉRUS

Rien de plus!

MAHMOUD

Mais élevé au-dessus des autres hommes par la pensée, comme moi par la puissance.

AHASVÉRUS

Tu dis vrai.

MAHMOUD

Tu es un adepte dans cette science difficile de la philosophie grecque et franque. Tu dénombres les fleurs, et tu mesures les astres; tu sépares l'élément de l'élément; ton esprit est présent dans le passé, et aperçoit la naissance de ce vieux monde à travers tous ses cycles de désolation et de beauté, et le temps où l'homme n'était pas, et comment l'homme devint le monarque et l'esclave de cette sphère inférieure et de tous ses cercles étroits. C'est beaucoup! Je t'honore et voudrais être ce que tu es, si je n'étais ce que je suis; mais l'heure qui est à naître, bercée dans la crainte et l'espérance, ouragans toujours aux prises, qui la dévoilera? Ni

toi, ni moi, ni aucun puissant ou sage. Je ne concevais pas ce que tu m'as enseigné ; mais maintenant je comprends que tu n'es pas interprète de songes ; tu ne reconnais pas que cet art, divination ou Dieu, puisse rendre l'avenir présent. Il faut le laisser venir ! Du reste, tu nous dédaignes, nous et les nôtres ! Tu es pareil à Dieu, que tu contemples.

AHASVÉRUS

Te dédaigner ? Je ne dédaigne pas même le ver sous mes pieds ! L'Insondable prend soin des plus petites choses que tu puisses rêver : et il a fait l'orgueil pour ceux qui voudraient être ce qu'ils ne peuvent être, ou paraître ce qu'ils ne sont pas. Sultan ! ne parle plus de toi et de moi, de l'avenir ou du passé ; mais tourne tes regards vers ce qui ne peut changer, l'Unique, celui qui n'est pas né et qui ne doit pas finir. La terre et l'océan, l'espace et les îles de vie ou de lumière enchâssées comme des diamants dans l'océan de saphir de l'air interstellaire, ce firmament élevé comme un pavillon sur le chaos avec tous ses phares de feu immortel, dont les murs d'enceinte, bastions infranchissables aux plus audacieuses pensées, les refoulent comme Calpé les nuées de l'Atlantique, — cet univers de soleils, de mondes, d'hommes, de bêtes et de fleurs, avec toutes les opérations muettes ou tumultueuses par lesquelles ils ont été, sont, ou cessent d'être, n'est qu'une vision ; tout ce qui compose son domaine n'est que taches d'un œil malade, bulles et rêves ; la pensée est son berceau et sa tombe ; l'avenir et le passé ne sont non plus que les ombres vaines du vol éternel de la pensée ; tout cela n'a pas d'être ; rien n'est que ce qui se sent être.

MAHMOUD

Que veux-tu dire ? Tes paroles se précipitent dans ma cervelle comme une tempête de brume éblouissante ; elles ébranlent la terre sous mes pieds, et sont suspendues comme la nuit au ciel sur ma tête. A quoi peuvent-elles servir ? Elles jettent sur toutes choses les plus sûres, les plus claires, les meilleures, le doute, l'insécurité, l'étonnement.

AHASVÉRUS

Comprends-moi bien ! Tout est contenu dans tout. La forêt de Dodone est à la coupe d'un gland ce que les choses qui ont été ou seront sont à ce qui est, l'absent au présent. La pensée seule, et ses éléments vivants, la volonté, la passion, la raison, l'imagination ne peuvent mourir. Ils sont ce que semble être ce qu'ils regardent, l'étoffe dont la Mutabilité peut tisser tout ce qui est sous sa domination, mondes, vers, empires et superstitions. Qu'a à faire la pensée avec le temps, le lieu, ou les circonstances ? Tu voudrais voir l'avenir ? Demande et tu auras ! Frappe, et l'on t'ouvrira ! Regarde, et vois ! L'âge qui vient projette son ombre sur le passé comme sur un miroir.

MAHMOUD

Des pensées de plus en plus étranges bouleversent mon esprit. Mahomet II n'a-t-il pas conquis Stamboul ?

AHASVÉRUS

Tu voudrais interroger cet esprit géant sur les destinées écrites de ta maison et de ta foi. Tu voudrais évoquer quelqu'un du tombeau pour te dire comment ce qui est né dans le sang doit mourir !

MAHMOUD

Tes paroles ont sur moi une singulière puissance! Je vois....

AHASVÉRUS

Qu'entends-tu?

MAHMOUD

Un lointain murmure... un terrible silence....

AHASVÉRUS

Et quoi ensuite?

MAHMOUD

Comme le bruit de l'assaut d'une impériale cité (1), le sifflement d'un feu inextinguible, le rugissement de canons géants, la chute d'énormes bastions et de tours vertigineuses ébranlant la terre, le choc de rochers lancés par d'étranges engins, un bruit de roues, le cliquetis de sabots armés, le fracas d'armures d'airain semblable à l'écroulement de montagnes de diamants, le souffle furieux des trompettes, le hennissement des coursiers emportés, et les cris des femmes dont le son perçant fait frémir le sang, et, ce qu'il y a de plus horrible à entendre,

(1) Pour la vision de la prise de Constantinople en 1453, voir Gibbon : *Décadence et chute de l'empire romain*, vol. XII, p. 223.

La manière dont est amenée l'évocation de l'esprit de Mahomet II pourra être censurée comme trop subtile. J'aurais pu facilement faire du Juif un magicien selon les règles, et du Fantôme un spectre ordinaire. J'ai préféré représenter le Juif comme exempt de toute prétention ou même de toute foi à une action surnaturelle, et comme amenant Mahmoud à cet état d'esprit, dans lequel les idées peuvent être supposées prendre la force des sensations par suite de la confusion de la pensée avec ses propres objets, et de l'excès de la passion animant les créations de l'imagination.

C'est une sorte de magie naturelle, qui peut être exercée en quelque degré par quiconque se sera rendu maître des secrètes associations de pensées d'un autre. S.

le doux rire d'un joyeux enfant qui s'éveille et joue avec le sein de sa mère morte; — puis maintenant, plus retentissants encore, les cris de bataille confondus ; ah ! n'entends-je point : « Ἐν τούτῳ νίκη.... Allah-Illa-Allah ! »

AHASVÉRUS

La brume sulfureuse s'est levée... tu vois...

MAHMOUD

Un gouffre, comme entre deux montagnes, dans le mur de Stamboul; et sur cette brèche spectrale, les Musulmans, comme des géants sur les ruines d'un monde, debout dans la lumière du soleil levant. Dans la poussière luit un diadème sans roi, et un homme au port royal s'est jeté lui-même au milieu du torrent de la bataille. Un autre, superbement vêtu sous une armure d'or, éperonne un barbe tartare dans l'intérieur de la brèche, et, de sa massue de fer, dirige le torrent de cette marée d'hommes; il semble être, il est..... Mahomet!

AHASVÉRUS

Ce que tu vois n'est que le spectre de ton rêve oublié, un rêve lui-même, moins cependant peut-être que ce que tu appelles réalité. Tu peux voir comment les cités, au-dessus desquelles l'Empire dort sur son trône, courbent leurs crêtes de tours sous la force du changement. Porté par le courant, de la hauteur même où tu es parvenu, tu peux apprendre aujourd'hui comment la pleine marée du pouvoir reflue vers ses profondeurs. Héritier de gloire, conçu dans les ténèbres, né dans le sang, nourri de larmes et d'angoisses, tu vois les mortelles agonies de ceux dont la naissance a été

semblable à la tienne. Le passé en ce moment se dresse devant toi comme une incarnation de l'avenir. Cependant, si tu veux converser avec cette portion de toi-même, qui fut avant ton entrée dans cette race éphémère dont la vraie couronne est la mort, — avec cette même foi intense et cette ardente passion qui l'a évoqué des abîmes incréés, dissous ce nuage de bataille et ses fantômes tumultueux de mort furieuse, et que ta puissante volonté amène ici l'Ombre Impériale !

Ahasvérus sort.
Le Fantôme de Mahomet II apparaît.

MAHMOUD

Approche!

LE FANTÔME DE MAHOMET II

Je viens des lieux où tu dois aller! Le tombeau est plus disposé à prendre les vivants qu'à rendre les morts. Cependant ta foi a prévalu, et me voici. Les lourds débris du pouvoir qui tomba quand je m'élevai, semblables à des rocs et à des nuages informes, sont suspendus autour de mon trône sur l'abîme, et les voix d'une étrange lamentation bercent mon suprême repos, pleurant sur une gloire qui ne doit plus jamais revenir.

Un empire plus récent s'incline vers sa ruine; l'automne d'une foi plus verte est venu; et le changement, semblable à un loup, hurle du désir de dépouiller, comme l'hiver, le feuillage où la Renommée, cette aigle, a bâti son aire, pendant que la Domination mettait bas au dessous. L'orage est dans ses branches, et la gelée est sur ses feuilles, et le blanc abîme attend oubli sur oubli, dépouille sur dépouille, ruine sur ruine. — Tu es lent, mon fils; les despotes du monde ténébreux gardent pour toi un trône, autour duquel ton empire

gît sans bornes et sans voix; là pour sujets, tu gouverneras, comme nous, les ombres de ceux dont la vie a été assassinée, les fantômes des pouvoirs qui te gouvernent maintenant, passions mutines, et craintes séditieuses, et espérances qui se repaissent de poussière et meurent! Tout cela, dépouillé de sa force mortelle, comme toi de la tienne! L'Islam doit tomber; mais nous régnerons ensemble sur ses ruines dans le monde de la mort; et si le tronc est desséché, la semence cependant se développera encore dans une forme qui trouvera sa naissance dans sa mort. Malheur! Malheur au peuple épuisé qui se tord sous l'étreinte de sa suprême agonie !

MAHMOUD

Esprit, malheur à tous! Malheur à la victime et au vengeur! Malheur au destructeur et à celui qui est détruit! Malheur aux dupés et aux dupeurs! Malheur à l'opprimé et à l'oppresseur! Malheur à la fois à ceux qui souffrent et à ceux qui font souffrir! A ceux qui sont nés et à ceux qui meurent!... Mais dis, ombre impériale de ce que je suis moi-même, quand, comment, par qui la Destruction doit-elle accomplir son œuvre?

LE FANTOME

Demande à l'Heure froide et pâle, riche en retours de la mort toujours prête, quand tombera celui dont les cheveux mûrs et gris abritent le Souci, le Chagrin et l'Infirmité; poids que le Crime, dont les ailes s'emplument avec les années, laisse, dans son vol de cœur en cœur ravagé, sur la tête des hommes, et sous lequel ils se courbent eux-mêmes jusqu'au tombeau. Pauvre malheureux! Il s'appuie sur sa béquille, et parle d'années

à venir, il songe comment aux heures d'une jeunesse renouvelée il ressuscitera ses joies perdues, et...

VOIX DU DEHORS

Victoire! Victoire!

Le fantôme s'évanouit.

MAHMOUD

Quel bruit de la terre importune a interrompu ma puissante extase?

VOIX DU DEHORS

Victoire! Victoire!

MAHMOUD

Faible éclair avant les ténèbres! Misérable et pâle sourire de l'Islam mourant! Voix qui es la réponse d'une vide impuissance! Suis-je éveillé et vivant? A-t-il existé de telles choses, ou ma cervelle inquiète, troublée par le langage insensé et sage du vieux Juif, a-t-elle pu se former à elle-même ces ombres de sa crainte? il n'importe! Car rien de ce que nous voyons ou rêvons, de ce que nous possédons, perdons ou désirons d'étreindre, ne peut valoir plus que ce qu'il donne ou enseigne. Quoi qu'il arrive, l'avenir doit devenir le passé, et moi, je dois ressembler à ceux pour qui jadis cette heure présente, ce récif ténébreux du Temps auquel je m'accroche, semblait une île élyséenne de paix et de joie qu'ils ne devaient jamais atteindre. Je dois réprimer cette ivresse du triomphe avant qu'il ne meure, et qu'en mourant, il n'apporte le désespoir. — « Victoire! » Pauvres esclaves!

Mahmoud sort.

VOIX DU DEHORS

Poussez des cris dans la jubilation de la mort! Les

Grecs sont comme une portée de lions dans un filet, autour duquel les chasseurs royaux de la terre se tiennent en souriant. Despotes, qui faites votre nourriture quotidienne de malédictions, de gémissements et d'or, le fruit de la mort, depuis Thulé jusqu'à la ceinture du monde, venez, festoyez! La table gémit sous la chair humaine; la coupe est écumante du sang d'une nation. La Famine et la Soif attendent! Mangez, buvez, et mourez!

PREMIER DEMI-CHOEUR

Le Mal victorieux, de son cri de vautour, salue le soleil levant, et poursuit le jour qui s'enfuit! Je l'ai vu, spectre semblable au rêve d'un tyran, percher sur la tremblante pyramide de la nuit, sous laquelle, comme sous un pavillon, la terre et tous ses royaumes sont couchés dans les visions d'une aube de misère. Qui arrêtera son vol? Qui lui dérobera sa proie?

VOIX DU DEHORS

Victoire! Victoire! Les aigles affamés de la Russie n'osent point se jeter sur la proie sous la lumière du croissant. Empalez le reste des Grecs! Dépouillez! Violez! Que leur chair soit plus vile que la poussière!

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

O toi, voix qui es le héraut du mal caché dans la splendeur! Toi, écho du cœur creux de la Monarchie, emporte-moi dans ton séjour, quand la désolation éclate sur un monde détruit; oh! emporte-moi vers ces îles de nuées dentelées qui flottent comme des montagnes sur le tremblement de terre, au milieu des océans instantanés de l'éclair, ou vers le sommet orgueilleux de

quelque promontoire de solide tempête, dont la noire pyramide fendue pend sur les sources flamboyantes de ces déluges de feu aux teintes d'aurore, avant que leurs vagues expirent, quand le ciel et la terre ne sont plus que lumière et feu dans la nuit du tonnerre !

VOIX DU DEHORS

Victoire ! Victoire ! L'Autriche, la Russie, l'Angleterre, et ce serpent dompté, cette pauvre ombre, la France, crient : « La paix ! » Et cela veut dire mort dans la bouche des rois ! Holà ! Apportez des torches, aiguisez ces rouges pieux ! Ces chaînes sont trop légères, plus faites pour des esclaves et des empoisonneurs que pour des Grecs ! — Tuez ! Pillez ! Brûlez ! Que pas un ne reste !

PREMIER DEMI-CHOEUR

Malheur à la Liberté ! si le nombre, l'or, ou les années décevantes ou la destinée peuvent triompher des hommes libres ! Malheur à la Vertu, quand les tourments, les outrages ou les railleries de juges égarés peuvent briser le cœur où elle habite ! Malheur, si l'Amour dont le sourire fait de ce sombre monde une splendeur, peut changer avec ses marées et ses saisons menteuses comme l'espérance et la crainte, malheur à l'Amour ! Et toi, Vérité, qui erres solitaire et sans amis, si tu peux voiler ton miroir qui consume le mensonge devant les yeux éblouis de l'Erreur, malheur à toi ! Image du Très-Haut !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

La Déroute, avec ses plumes arrachées à la conquête, conduisit les Dix Mille des limites du matin à travers mainte hostile Anarchie ! A la fin, ils éclatèrent en sanglots, et crièrent : « La Mer ! la Mer ! »

A travers l'exil, la persécution, le désespoir, Rome fut ce que deviendra la jeune Atlantide, l'étonnement, la terreur ou la tombe de tous ceux dont les pas éveillent le pouvoir endormi bercé dans son sauvage repaire.

Mais la Grèce fut comme une enfant solitaire, dont les pensées et les membres merveilleux atteignirent l'épanouissement de la femme, sous l'influence de rêves si doux, qu'elle ne connut ni la douleur ni le crime. Et maintenant, ô victoire, rougis ! et toi, Empire, tremble d'abandonner les hommes libres ! Si la Grèce doit être un naufrage, ses débris se réuniront de nouveau, et se reconstruiront inexpugnables désormais dans un climat plus divin, aux accords d'un nouvel Amphion, sur quelque cap sublime, sourcillant au-dessus de la vaine écume du temps.

PREMIER DEMI-CHOEUR

Que les tyrans gouvernent le désert qu'ils ont fait ! Que les libres possèdent le paradis qu'ils appellent ! Que la fortune de nos farouches oppresseurs soit pesée avec notre désastre, notre résistance et notre nom !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Nos morts seront la semence de leur ruine ! Nos survivants seront l'ombre de leur orgueil ! Notre malheur, un rêve qui fuit : leur déshonneur, un souvenir éternel !

VOIX DU DEHORS

Victoire ! Victoire ! Le Breton acheté envoie à l'Islam les clefs de l'Océan ! Maintenant le blason de la Croix sera voilé, et l'habileté britannique, dirigeant la force ottomane, foudroiera la victoire rebelle. Oh ! célébrez

ce saint jubilé de sang non vengé ! Tuez ! Écrasez ! Dépouillez ! Que pas un Grec n'échappe !

PREMIER DEMI-CHOEUR

Les ténèbres se sont levées comme une aurore à l'Orient sur le Midi du temps ; les oiseaux de mort descendent à leur fête des régions de la faim. Que la liberté et la paix s'enfuient bien loin vers des bords plus ensoleillés, et suivent l'étoile levante de l'Amour aux contrées du soir !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

La jeune lune a nourri sa corne épuisée du feu du soleil couchant ; le pâle jour est mort ; mais la nuit n'est pas née ! et semblable à une beauté palpitante de fougueux désirs, en même temps qu'elle tremble de crainte et de volupté, Hespérus fuit devant la nuit qui s'éveille, et palpite dans sa beauté et sa rapidité, épandant une lumière d'un puissant rayonnement, douce et sereine. Toi, phare d'amour ! Lampe des âmes libres ! guide-nous, loin, bien loin, aux climats où maintenant voilée par l'ardeur du jour, tu te caches à l'abri des vagues sur lesquelles midi lassé s'évanouit dans sa langueur d'été, au milieu de continents sans rois, aussi innocents que l'Eden, au milieu de montagnes et d'îles inviolablement resplendissantes sur la mer de saphir.

PREMIER DEMI-CHOEUR

A travers le coucher de soleil de l'espérance, semblables aux formes d'un rêve, quelles îles paradisiaques de gloire étincellent ! Sous le dôme du ciel, leurs ombres flottent plus claires ; le bruit de leurs océans, la lumière de leur ciel, la musique et le parfum qu'exhalent

leurs solitudes, éclatent, comme le matin sur un rêve, et comme le ciel sur la mort, à travers les murs de notre prison.... Et la Grèce, qui était morte, s'est levée !

CHOEUR

Le grand âge du monde renaît (1); les années d'or reviennent; la terre comme un serpent, renouvelle ses vêtements usés de l'hiver! le Ciel sourit; fois et empires ne jettent plus qu'une faible lueur, semblables aux débris d'un songe évanoui.

Une Hellas plus brillante élève au loin ses montagnes au-dessus de vagues plus sereines; un nouveau Pénée roule ses eaux à la rencontre de l'étoile du matin. Où fleurit une Tempé plus belle, dorment les jeunes Cyclades sur un abîme plus ensoleillé.

Un Argo plus superbe fend la mer, chargé d'un plus récent trésor; un nouvel Orphée chante encore, et aime, et pleurt, et meurt. Encore une fois un nouvel Ulysse abandonne Calypso pour sa terre natale.

Oh ! n'écrivez plus l'histoire de Troie, si la terre doit être le livre de la Mort! Ne mêlez plus la fureur de Laïus à la joie qui se lève sur les hommes libres; quand

(1) Le chœur final est vague et obscur, comme le dénouement du drame vivant dont il prédit l'approche. Un poète ou un prophète peut en tout temps se permettre en toute sûreté des prophéties, des bruits de guerre, etc.; mais anticiper même obscurément une période de régénération et de bonheur, c'est là un exercice plus hasardeux de la faculté que les bardes possèdent ou feignent de posséder. Le lecteur se souviendra « *magno nec proximus intervallo* », d'Isaïe et de Virgile, dont les ardents esprits, dépassant le règne actuel du mal que nous endurons et déplorons, virent dès lors la possibilité et peut-être l'approche d'un état de société dans lequel « le lion sera couché avec l'agneau, » et « *omnis ferret omnia tellus* ». Que ces grands noms soient mon autorité et mon excuse. S.

même un Sphinx plus subtil trouverait des énigmes de mort que Thèbes ne connut jamais.

Une autre Athènes se lèvera, et aux temps à venir léguera, comme un coucher du soleil aux cieux, la splendeur de son aurore; et laissera, puisque rien d'aussi beau ne saurait vivre, tout ce que la terre peut recueillir et le ciel peut donner.

Saturne et l'Amour sortiront de leur long repos (1), plus brillants et meilleurs que tous ceux qui tombèrent, que le Seul qui s'éleva, que tant d'autres dieux encore debout ; ni l'or, ni le sang ne s'offrent sur leur autel, mais des larmes votives et des fleurs symboliques.

Oh! arrêtez ! la haine et la mort doivent-elles revenir?

(1) Saturne et l'Amour furent du nombre des divinités d'un état réel ou imaginaire d'innocence et de bonheur. *Tous ceux qui tombèrent*, c'est-à-dire les Dieux de la Grèce, de l'Asie et de l'Égypte; le *Seul qui s'éleva*, ou Jésus-Christ, à l'apparition de qui les idoles du monde païen furent dépossédées de leur culte; *tant d'autres encore debout*, c'est à-dire les monstrueux objets de l'idolâtrie de la Chine, de l'Inde, des îles Antarctiques et des tribus indigènes de l'Amérique, tous ces Dieux ont certainement régné sur les entendements humains ensemble ou l'un après l'autre, durant des périodes où nous savons que le mal a triomphé d'une façon prodigieuse, et avec une activité toujours croissante, jusqu'à la renaissance des sciences et des arts. Les Dieux de la Grèce semblent, en vérité, avoir été personnellement plus innocents, quoiqu'on ne puisse pas dire que, sous le rapport de la tempérance et de la chasteté, ils aient donné des exemples aussi édifiants que leur successeur. Le sublime caractère humain de Jésus-Christ a été défiguré par l'identification qu'on en a faite avec un pouvoir, qui tentait, trahissait et punissait les êtres que sa seule volonté avait appelés à l'existence; et pendant une période de mille ans, l'esprit du plus juste, du plus sage et du plus bienveillant des hommes a été apaisé par les myriades d'hécatombes de ceux qui se rapprochaient le plus de son innocence et de sa sagesse, immolés en sacrifices aggravés encore par l'atrocité et la variété des tortures. Les horreurs des superstitions mexicaines, péruviennes et indiennes sont bien connues. S.

Arrêtez ! les hommes doivent-ils tuer et mourir ? Arrêtez ! n'épuisez pas jusqu'à la lie l'urne d'une amère prophétie ! Le monde est las du passé ; oh ! puisse-t-il mourir ou reposer enfin !

APPENDICE

I

FRAGMENTS D'ÉTUDES POUR L'EPIPSYCHIDION

Voici, mon cher amour, un nouveau livre pour vous. J'en ai déjà dédié deux à d'autres amis, une femme et un homme (1). Ce que vous êtes est une chose que je dois laisser sous le voile ; et qu'importe à ceux qui louent ou injurient ?... . . . . .

. . . . . .

L'amour libre diffère en ceci de l'or et de l'argile, que le partager n'est pas l'anéantir ; semblable à l'océan, que le vent du Nord brise en dix mille vagues, dont chacune devient un miroir pour la lune : semblable à quelque grande glace, où se distorquait toute forme, qui passait devant elle, mais qui, brisée en éclats par un enfant joueur, réfléchit alors ses yeux et son doux front, rendant, pour une image qu'elle ne pouvait jamais exprimer, mille images de beauté.

Si j'étais un de ceux que le monde bruyant a proclamés sages, je dédaignerais de citer des autorités en faveur de cette espèce d'amour. Eh quoi ! il y a d'abord le Dieu suprême du ciel qui a écrit un livre appelé Nature (ce livre va être, me dit-on, *revu*, dans le prochain numéro de la *Quarterly*) ; puis il y a Socrate, le Jésus-Christ de la Grèce ; et Jésus-Christ lui-même n'a jamais cessé de presser tous les êtres vivants de s'aimer l'un l'autre, et de se pardon-

(1) *Laon et Cythna*, dédié à Mary Shelley, et les *Cenci* à Leigh Hunt.

ner leurs mutuelles fautes, et d'étouffer le démon de la désunion dans leurs âmes. . . . . .

. . . . . .

Je vous aime ! — Ecoutez, ô rayon incarné de la grande Lumière ! Je dois passer, pendant que vous resterez, et que ces légères paroles seront prises en témoignage par ceux qui peuvent se souvenir de moi. Ne tremblez pas. — Ce que vous êtes n'est pas trahi, si vous êtes quelque chose d'humain ; et, si vous n'êtes que l'ombre de quelque Esprit plus sublime. . . . . .

. . . . . .

Quant au nom d'amie ou de maîtresse, c'est une forme ; peut-être désiré-je que vous en soyez une. Quelques-uns vous déclarent un esprit familier, comme vous l'êtes ; d'autres, avec [un sentiment] plus inhumain, insinuent que, quoique vous ne soyez pas ma femme, vous êtes une femme. « Quelle est la couleur de vos yeux et de vos cheveux ? » Pourtant, si vous étiez une dame, il serait bon que le monde le connût ; mais, comme je le crains, la *Quarterly* vous mordrait, si vous étiez trahie, et quel amusement ce sera de les voir trébucher sur toutes sortes de scandales, de les entendre marmoter leur litanie de malédictions ! Quelques-uns devinent juste ; d'autres jurent que vous êtes Hermaphrodite, semblable à ce doux monstre de marbre des deux sexes, dont les regards sont si doux et si tendres, que c'est pour l'âme un tourment de penser qu'elle est partie l'âme qui soulevait sur ces membres le voile de marbre...

C'est une douce chose, l'amitié, un cher baume, un heureux et propice oiseau de calme, qui plane sur l'océan à jamais tumultueux de la vie, un dieu qui couve sur le chaos bouleversé, une fleur, qui, aussi fraîche que des roses de Laponie, lève sa tête altière dans l'air glacé du monde, et fleurit avec le plus d'éclat quand les autres meurent, santé, espérance et jeunesse, et courte prospérité, — sa lumière et son parfum rayonnent dans le cachot et dans la tombe . . . . . .

. . . . . .

Si j'avais seulement un ami ! Eh quoi ! j'en ai trois, et je l'avoue moi-même ! Il peut y en avoir encore quelques-uns, à ma connaissance ; car c'est ma fantaisie d'appeler mes amis tous ceux qui sont sages et bons ; et ceux-là, le Ciel le sait, ils sont en bien petit nombre. Mais aucun ne peut m'être jamais plus cher que vous ; pourquoi le seraient-ils ? Ma Muse a perdu ses ailes ; ou, comme un cygne mourant qui plane et chante, je vous chanterais en style héroïque. Mais, quoi qu'il en soit, n'êtes vous pas exempte d'artifice, une âme digne d'amour, formée pour être bénie et pour bénir ? Une source de félicité scellée et secrète ; un luth dont les initiés qui ont reçu les leçons de l'amour tirent une musique à adoucir le jour le plus brutal, et à enchanter la tristesse jusqu'à ce qu'elle dorme ?... . . . . .

. . . . . .

Vers l'oubli, moi et toi, tout ce qui aime et tout ce qui est aimable, nous nous hâtons maintenant avec des pas, hélas ! trop inégaux ! Puissions-nous nous rencontrer dans un Elysée ou un linceul !

Si quelqu'un était curieux de découvrir si je suis pour vous un ami ou un amant, qu'il lise les sonnets de Shakespeare, afin d'y trouver une pierre à aiguiser pour leur stupide intelligence qui déchire sans couper ; ou qu'il devine comment Diotima, la sage prophétesse, donnait des leçons à son maître, et pourquoi il réprimandait l'esprit enfantin de mélodie sur les douces lèvres d'Agathon, qui, pendant qu'il parlait, ressemblait à l'aimable étoile, quand le matin a percé la voûte des ténèbres, dans l'aube d'or à moitié cachée et cependant belle encore.

Je veux gager mes espoirs du Ciel (vous savez ce qu'ils valent) que les présomptueux pédagogues de la terre, s'ils pouvaient déchiffrer l'énigme qui leur est ici offerte, dédaigneraient d'être ou de paraître ce qu'à présent ils sont ou paraissent être. Mais laissons-les gronder ! Ils ont peu de plaisirs en ce monde. Peut-être deviendrions-nous stupides si nous n'étions grondés ; les fruits du paradis sont bien doux, quand ils sont défendus : la folie peut assaison-

ner la sagesse, la haine, l'amour. Adieu, si l'on peut dire adieu à ceux qui . . . . . .

. . . . . .

Je ne veux pas, comme la plupart des faiseurs de dédicace, m'assurer à moi-même et au monde entier et à vous que vous êtes sans faute. Pour Dieu ! je voudrais qu'ils le fussent ceux qui me tancent sur votre amour ! (Je porterais alors avec un esprit léger ces pesantes chaînes de la vie) et pour Dieu je voudrais l'être, moi-même, ou en être aussi près que vous, cher cœur ! Hélas ! que sommes-nous? Des nuages poussés par le vent, en multitudes guerroyantes ; qui tombons en pluie dans le sein de la terre, pour en sortir encore, et qui à notre mort et à notre naissance, tout le cours de notre vie sans repos, revêtons, comme venant du ciel, des couleurs qui ne nous appartiennent pas en propre, mais qui nous sont données, puis enlevées, et dont l'inconstante lueur rejaillit de l'esprit sur notre visage. Il y a une Puissance, un Amour, une Joie, un Dieu, qui fait des cœurs mortels sa courte demeure ; une exhalaison pythienne, qui inspire l'amour, seulement l'amour ; un souffle qui sur les cordes de la harpe géante de l'âme...

C'est une harmonie sous laquelle le langage est défaillant ; vous la sentez le dépasser, comme la Mort toute-puissante son coursier exsangue. . . . . .

. . . . . .

Et quel est ce très court et très brillant plaisir, qui se précipite à travers le toucher et à travers la vue, et se tient devant le trône le plus secret de l'esprit, un Séraphin nu ? Personne ne l'a jamais su. Sa naissance est ténèbres ; sa croissance, désir ; indomptable et fugitif et violent comme le feu, qu'on ne peut toucher, mais seulement sentir, il remplit le monde de gloire — et il n'est plus ! .

. . . . . .

Il flotte avec ses ailes d'arc-en-ciel sur le courant de la vie, qui coule comme un rêve dans la lumière du matin, vers le tombeau, comme vers un océan... . . . . .

. . . . . .

Quelle est cette joie, que la sereine enfance ne perçoit pas, pendant que les heures pour elle passent dans le contentement, chacune avec sa chaîne de fleurs, et qu'elle jouit avec bonheur des formes de ce monde nouveau, jouets géants et toujours nouveaux fabriqués par l'active « Nature » ? La Souvenance emprunte le Miroir de la Fantaisie, pour montrer ces formes plus vraies qu'elles ne sont maintenant, et que peut-être elles n'étaient alors, quand tout objet familier nous semblait merveilleux, et que l'immortalité de ce grand monde, que toutes choses doivent partager, se faisait sentir une même chose avec l'esprit qui s'éveillait, inconscient de lui-même, et des étranges distinctions que dans le cours de ses changements il n'apprend à sentir et à connaître que pour se lamenter à chacune d'elles, comme si elle était un objet de désolation.

. . . . . .

N'y aurait-il pas un doux refuge, Emily, pour tous ces exilés, loin de la stupide folie qui tourmente ce monde charmant avec l'orgueil et la douleur, pour toute cette bande d'âmes sœurs, qui se reconnaissent l'une l'autre à des accents sans voix ?...

1820.

APPENDICE

II

PROLOGUE POUR L'HELLAS (FRAGMENT) [1]

UN HÉRAUT DE L'ÉTERNITÉ

C'est le jour où tous les fils de Dieu attendent dans la chambre du sénat, sans voûte, dont le parquet est le chaos, et l'abîme inébranlable glacé par son immuable parole jusqu'à l'hyalin... . . . . .

. . . . . .

[Je suis] l'ombre de Dieu, le délégué de celui devant le souffle duquel l'univers est comme une empreinte de rosée.

Hiérarques et rois, qui de vos trônes élevés sur le passé gouvernez le présent rebelle, vous qui êtes assis sous le pavillon du rayonnement ou de l'obscurité de la mortelle pensée, qui, semblable à une exhalaison évaporée de la terre, cache le [dôme] du ciel qui lui a donné naissance... assemblez-vous ici devant le trône de votre Père. Le rapide

(1) Mme Shelley, dans une note sur ce fragment, en porte le jugement suivant : « J'espère que ce fragment inachevé et mutilé sera accepté comme une digne inspiration d'une des plus sublimes conceptions de Shelley, et comme un échantillon remarquable de ce qu'il aurait pu accomplir, s'il lui avait été donné d'exécuter son dessein primitif de tirer un drame du *Livre de Job*. Une faible santé, des dispositions d'esprit changeantes, et, par-dessus tout, l'absence d'encouragement doivent être comptées parmi les causes principales qui ont privé notre littérature d'un si bel ouvrage. »

décret voltige encore et l'incarnation de feu est encore suspendue sous le vêtement de laquelle il... éclipsera les plus belles de ces îles errantes qui diamantent l'espace de saphir de l'air interstellaire, cette sphère verte et d'azur, cette terre moins enveloppée dans la beauté de sa tendre lumière que dans l'atmosphère d'esprit vivant qui pénétrant tout son [être] roule de royaume en royaume et d'âge en âge, et dans son flux et reflux pousse les générations à leur place marquée, tandis que le sublime Arbitre contemple la lutte, et au temps fixé envoie ses décrets voilés dans l'éternel [destin].

Dans l'enceinte de cet orbe suspendu s'étend une antique région, sur laquelle tombèrent à l'aube d'or du monde les rosées de la pensée, les premières et les plus bienfaisantes ; et de cette région jaillirent des temples et des cités et des formes immortelles, et des harmonies de sagesse et de chant, et des pensées, et des actions dignes de pensées si belles. Et quand le soleil de son empire sombra, quand arriva l'hiver de sa gloire, les vents qui la mirent à nu continuèrent à souffler, et balayèrent cette rosée jusqu'aux extrêmes limites du désert en nuages errants de pluie ensoleillée qui dégelèrent le sein non maternel du Nord. Hâtez-vous, fils de Dieu... car vous avez vu, avec répugnance, ou avec approbation ou avec étonnement, s'accomplir les rigoureux décrets, qui ont accumulé sur la Grèce la ruine, la dégradation, et le désespoir. Et maintenant un quatrième fléau attend. Assemblez-vous, fils de Dieu, pour hâter, ou prévenir, ou suspendre (si, comme vous le rêvez, vous avez encore un tel pouvoir) la destinée inaccomplie. . . . . .

. . . . . .

CHŒUR

Le rideau de l'Univers est déchiré et disséminé, les mondes ailés de splendeur s'éparpillent comme de sauvages colombes dispersées.

L'espace est sans voûte et nu, et au milieu s'élève un sanctuaire nuageux, sombre parmi les trônes de lumière.

Dans la flamme bleue de l'hyalin des mondes d'or roulent et étincellent..... De chaque point de l'Infini, comme mille aurores dans une seule nuit, les splendeurs surgissent et s'épandent. Et à travers le tonnerre et de terribles ténèbres la lumière et la musique rayonnent, et dans leurs chars pavillonnés conduits par des ailes vivantes, les Pouvoirs géants s'avancent dans les hauteurs, obscurs ou brillants comme les trônes qu'ils remplissent.

. . . . . .

Un chaos de lumière et de mouvement sur le limpide Océan... Le sénat des Dieux est réuni, chacun assis à son rang et à sa place ; le silence se fait dans les espaces. Voyez ! Satan, Christ et Mahomet se lèvent en frémissant de leurs sièges !

CHRIST

Père tout-puissant ! Agenouillé bien bas aux pieds de la Destinée..... Il y a deux fontaines dans lesquelles pleurent les esprits, quand les mortels errent, appelées la Discorde et l'Esclavage ; et de leur rosée amère deux Destinées emplissent chacune leurs irrévocables urnes. La troisième, la plus féroce et la plus puissante, a mêlé les deux sources, et y a ajouté le chaos et la mort, la lente lymphe de l'oubli, et la haine et la terreur ; et la pluie empoisonnée.

. . . . . .

Par ce front, dont les pores ont pleuré des larmes de sang ; par ces larges blessures ; par cette impériale couronne d'agonie ; par l'infamie, la solitude et la mort (car j'ai enduré tout cela) ; par l'angoisse de pitié ressentie pour ceux qui voudraient [se donner] pour moi la joie oubliée d'une revanche (car j'ai senti cela) ; par la lumière sacrée de Platon, dont mon esprit ne fut qu'un éclatant lendemain ; par la Grèce, et par tout ce qu'elle ne peut cesser d'être ; ses paroles inextinguibles, étincelles de l'immortelle vérité, étoiles de toute nuit ; ses harmonies et ses formes, échos et ombres de ce que l'Amour adore en toi ; je t'en adjure, émets la Destinée, ton irrévocable enfant ! Qu'elle descende, Victoire aux ailes de séraphin, armée de

la tempête et de l'omnipotence de Dieu qui gouverne toutes choses !

Du sein des vaines ligues ; de la Tyrannie qui arme les anarchies mécréantes et jalouses, pour écraser, comme un nid de serpent ailé, le nom de la Liberté ; du sein de l'orageuse faction, qui semblable à un tremblement de terre secoue et soulève le solide cœur de l'entreprise ; de tout ce qui fait des plus saints rêves des plus sublimes esprits autant d'étoiles sous l'aurore..... la Liberté se lèvera victorieuse, comme le monde jaillit du Chaos ! Et de même que les cieux et la terre se parèrent en naissant de la beauté et de la lumière de ton premier sourire, ô Père ; de même qu'ils recueillirent l'esprit de ton Amour, qui pave leur sentier sur les abîmes, jusqu'à ce que chaque sphère ne fasse plus qu'un seul esprit vivant ; ainsi la Grèce. . . . . .

SATAN

Comme tout ce qui est sous l'empyrée, sois à moi ! Es-tu aussi aveugle que l'antique Destin, toi, roi dérisoire couronné d'une guirlande d'épines, dont le sceptre fut un roseau, le roseau brisé qui te perce, dont le trône est un siège de mépris ? Car, ne vois-tu pas sous ce parquet de cristal les innombrables mondes de lumière d'or qui sont mon empire, et le dernier d'entre eux... que tu voulais m'enlever en le rachetant ? Ne sais-tu pas qu'ils sont mon partage ? Ou voudrais-tu rallumer la [terrible] guerre dont notre puissant Père fut alors l'arbitre, quand il assigna à chacun de ses fils rivaux sa part de royaumes ?

Et toi, Destinée, qui es armée de l'omnipotence de celui qui t'envoie, quelle que soit ta tâche, hâte-toi, n'hésite pas à l'accomplir ! et que tes trophées soient les miens, soit que la Grèce devienne encore une fois la source du désert où la terre s'abreuvera de la liberté, qui lui donnera la force de souffrir, ou bien un gouffre de mort béante, où s'engloutisse tout bonheur, toute vie, toute espérance. Viens, toi, l'exécuteur de ma volonté, non moins que de celle du Père.

Mais, de peur que tu ne faiblisses, les chiens ailés, la famine et la peste, te surveilleront; le serpent aux cent dards, l'insatiable superstition sera toujours... derrière tes pas ; la guerre en haut voltigera, et en bas la fraude bâillera, et le changement volera devant toi sur ses ailes de dragon, bouleversant et consumant. J'y ajoute trois fioles des larmes que les démons pleurent quand les esprits vertueux à travers la porte de la mort passent triomphants sur les épines de la vie, sceptres et couronnes, mitres, épées et pièges, les foulant aux pieds dans le mépris, comme ils ont fait, lui et Socrate. La première est l'anarchie ; quand le pouvoir et le plaisir, la gloire, la science et la paix pendront à la liberté comme un fruit à l'arbre vert, alors verse-la, et les hommes seront réduits en cendres. La seconde, la tyrannie...

CHRIST

Esprit endurci ! Tu ne vois que le passé dans l'avenir. L'orgueil est ton erreur et ton châtiment. Ne te vante pas de ton empire ; ne rêve pas que tes mondes soient quelque chose de plus que les étincelles d'une fournaise ou que des gouttes d'arc-en-ciel devant le Pouvoir qui les gouverne et les anime. La vraie grandeur n'a pas besoin d'espace ; la vraie excellence vit dans l'esprit de toutes les choses qui vivent, qui la prête aux mondes que tu appelles tiens... .

. . . . . .

MAHOMET

Hâte-toi, et remplis le croissant qui pâlit de rayons aussi acérés que ceux qui percèrent l'ombre de la nuit chrétienne refoulée sur l'Occident, quand la lune orientale de l'Islam triompha du Tmolus aux neiges Acrocérauniennes...

. . . . . .

Éveille-toi, parole de Dieu, et, du trône de la Destinée aux dernières limites de ta route, puisse triompher.. . .

. . . . . .

Sois une malédiction sur ceux dont la croyance divise et multiplie le Dieu suprême !...

1821

TABLE

DU SECOND VOLUME.

	Pages.
Les Cenci	1
Prométhée délivré	117
La Magicienne de l'Atlas	229
Epipsychidion	261
Adonais	281
Hellas	313
Appendice.	
I. Fragments d'études pour l'Epipsychidion	355
II. Prologue pour Hellas	360

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie.

Date Due

FORM 109			

183395